

1<sup>o</sup>ème Année - No. 12

Décembre 1946

# REVUE DES CONFÉRENCES FRANÇAISES EN ORIENT



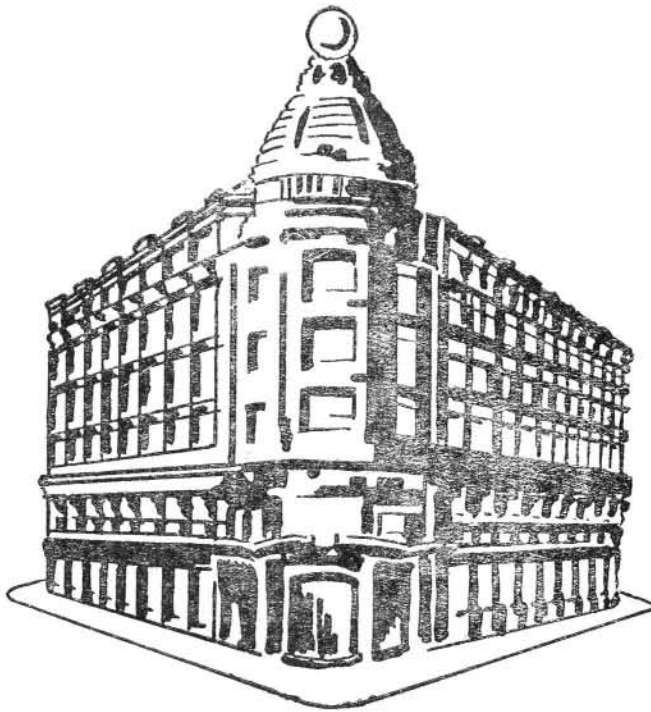
DANS CE NUMÉRO :

*Conférences de*

Roger Arnaldez, Constantin Rodocanachi,  
Mohsen Moghadam, Chahen Turabian.

*Articles inédits de*

Gabriel Marcel, J.-L. Darnetal, André Brague,  
René Jean, Paul Chennevière, Raymond Cogniat,  
Charles Pichon, Jean Quéval, Henri Gal.



*Les plus grands  
Magasins du  
Moyen-Orient*

*E*

*tablissements*

**OROSDI-BACK**

*Le Caire*

*Port-Saïd*

# REVUE DES CONFÉRENCES FRANÇAISES EN ORIENT

PUBLICATION MENSUELLE

14, Rue Saray El-Ezbékia (Emad-Eddine), Le Caire (Egypte). — Tél. 49414 - B.P. 284

Directeur : **MARC NAHMAN**. — Administrateur : **ERNEST DELORO**

Abonnements: un an (12 numéros): Egypte P.T. 120; Etranger P.T. 130

10ème ANNÉE — No. 12

Décembre 1946

## La connaissance scientifique et la connaissance philosophique de l'homme

Conférence de

**M. Roger Arnaldez**

Agrégé de philosophie, Attaché Culturel de l'Ambassade de France au Caire

*Faite au "Cercle Français" de Port-Saïd, en mars 1946*

Mesdames,  
Messieurs,

Rien n'est plus intéressant pour l'homme que l'homme. De tous temps, et dans les civilisations les plus rudimentaires, il s'est interrogé sur lui-même et sur sa destinée. Les idées religieuses, morales et philosophiques, les contes et les légendes partout répandus, en sont la preuve. Aussi pourrait-on définir l'homme un être capable de concevoir sa propre vie comme un tout qui doit avoir un sens et une valeur. Certes, c'est ce rapport fondamental qu'il entretient avec lui-même, qui



M. ROGER ARNALDEZ

a développé chez l'homme la curiosité, le désir de connaître le secret de l'univers : loin de se contenter des signes sensibles qui servent à se repérer dans la nature pour subvenir à sa subsistance, il a toujours voulu pénétrer au-delà et saisir le mystère de l'être. C'est pourquoi son intelligence s'élève dès l'abord aux problèmes métaphysiques ; la science positive en est progressivement sortie, et si elle s'en est finalement rendue indépendante, elle a gardé de son origine un idéal de vérité qui reste bien au-dessus des conceptions utilitaires et pragmatiques.

Cependant, par le fait même qu'elle se séparait de la philosophie, la science se rendait de moins en moins apte à répondre aux questions angoissantes que l'homme se pose à lui-même. Dès le premier éveil de l'idée d'une science de la nature, avec Aristote, un grave écueil surgit : « il n'y a de science que du général » ; or, ce qui nous intéresse, ce n'est pas l'homme en général, c'est la personne individuelle. Toute notre signification individuelle allait donc rester hors de l'atteinte de l'investigation scientifique. Bien plus, la situation devait s'aggraver sous le coup d'une doctrine, qui ouvrait pour des siècles les discussions des philosophes : la doctrine de l'individuation par la matière. Les hommes différaient entre eux, non pas par la nature humaine, qu'ils possèdent en commun, qui les fait être tous hommes, et qui est l'objet intelligible de la science. Ils différaient par la matière qui les sépare dans l'espace, qui les rend impénétrables l'un à l'autre. Or, la matière est inintelligible ; elle est un écran pour l'esprit. Les conséquences en sont d'une extrême gravité : ce qui constitue notre être individuel sera insaisissable pour l'intelligence. Qu'est-ce à dire ? Tout simplement que nous sommes, dans ce qui constitue notre réalité la plus intime, des êtres sans lois, dépourvus de signification et livrés au hasard ou au caprice d'une nature dont l'ordre se joue et se constitue au-dessus de nous. Nous sommes comme un résidu de l'harmonie universelle, et nous ne prenons part à ce concert intelligent, qu'est le monde, que par ce qui nous est le moins personnel. Cette conséquence, qui nous déçoit aujourd'hui, a été longtemps acceptée par les philosophes, qui ont distingué dans l'homme deux domaines : celui de l'intelligence, faculté de l'universel, par laquelle toute l'humanité communique, et celui des passions irrationnelles, propre à chacun d'entre nous, qui nous enferme en nous-mêmes, dans une obscurité qu'aucun rayon ne peut percer. Ce point de vue, hérité des penseurs grecs, s'est trouvé à l'origine d'une véritable ascèse intellectuelle, qui invitait l'homme à se « purifier » de toute une part de lui-même, pour se tourner entièrement vers la clarté des idées. Cette forme abusive de l'intellectualisme est peut-être ce qui a le plus desservi par la suite la cause de l'intelligence, en qui l'on a vu l'ennemie jurée des valeurs les plus hautes, celles qui s'attachent à la vie particulière de chaque être humain, et qui naissent de son effort pour lui donner un sens.

Cependant, tandis que s'effectuait le « miracle grec » et que s'ébauchaient les premiers linéaments d'une science positive, l'esprit hellénique continuait à s'intéresser au mystère de l'individualité humaine. Ce sont les poètes et les dramaturges qui se sont appliqués à scruter la destinée, et, sous cette étrange notion du destin, ils ont retenu

tous les aspects inexplicables et inexplicables de la vie. Notons bien la force de cette notion. Elle est beaucoup plus désolante que celle du hasard. Les Grecs connaissaient le hasard, et Aristote en traite dans ses « Physiques ». Il n'est pas loin d'en faire un concept scientifique, voisin de celui que devait proposer Cournot, au siècle dernier. Un fait est dû au hasard quand il se trouve au croisement de deux séries de causes indépendantes. Une tuile tombe sur la tête d'un passant et le tue. Cet événement se situe à la rencontre d'une première suite de causes qui ont déterminé la chute de la tuile, et d'une seconde suite qui a conduit le malheureux passant à se trouver à telle heure en ce lieu fatal. Quantité de faits sont ainsi dus au hasard, mais, comme le dit Aristote, nous remarquons plus aisément ceux dans lesquels des hommes ou des affaires humaines se trouvent impliqués, tels que l'accident de la tuile. Ce qu'il faut en tout cas retenir de cette théorie, c'est qu'elle tente de réduire le hasard à des lois intelligibles, c'est, d'autre part, qu'il n'y a un hasard que là où l'homme entre en contact avec des circonstances extérieures ; c'est, enfin, qu'on ne peut invoquer le hasard qu'à l'occasion de faits particuliers et isolés, puisqu'il se produit à l'intersection de causes indépendantes. Tout autre est le destin. Il est l'irrationnel pur, dont aucune loi intelligible ne saurait rendre compte ; il est arbitraire et ne répond à aucun pourquoi. En outre, il s'attache à l'individu pris en lui-même, et non dans un tissu de relations extérieures ; il se joue également des contingences et des nécessités ; peu lui importent les moyens dont il se sert ; il lui suffit de s'affirmer et de gagner la partie ; tout se passe comme si le malheureux qui en est marqué faisait lui-même surgir les rencontres grâce auxquelles sa destinée se réalise. Enfin le destin ne concerne pas des faits isolés, il enveloppe toute une vie, il en est la structure ténébreuse.

Que l'idée de destin soit, à son origine mystique, religieuse ou un simple fruit de la superstition, elle n'en est pas moins la reconnaissance formelle d'une zone obscure où l'individualité humaine plonge ses racines. A l'exhortation socratique : « Connais-toi, toi-même », elle oppose la radicale impuissance de l'homme à se comprendre à fond. Elle est déjà le pressentiment d'un monde subconscient, ou inconscient, qui nous mène, quoi que décide et recherche l'intelligence claire. Or, devant cette découverte, quelle allait être l'attitude des Grecs ? Il ne pouvait pas être question d'une résignation comme chez les Chrétiens, parce que le destin n'est pas une Providence. Normalement ce devait être le désespoir. Mais l'esprit grec est trop ami de l'ordre et de la clarté pour succomber aux affres d'une telle extrémité. La solution qu'ils ont adoptée

est une issue morale. Qu'il s'agisse des Stoïciens ou des Epicuriens, la méthode consiste à découvrir, dans la doctrine, un abri, un coin bien à soi, d'où l'on puisse se désintéresser et du monde extérieur et du monde inconnu qui s'agite au sein de l'individualité. Il n'est pas question maintenant de se connaître, mais de se faire, de se définir par une volonté d'être soi-même. Qu'importe mon histoire, qu'importe ma vie ? Dois-je m'identifier avec elles ? N'ai-je pas précisément ce



Aristote.

pouvoir essentiel de les considérer à tout instant comme un spectacle, un film qui se déroule devant des yeux de spectateur étranger et froid. La faculté de détachement, le refus, grâce auquel je puis dire indéfiniment : je ne suis pas cela, telle est la source de ma liberté personnelle, qui me permet ensuite, sans risque et sans dommage, de reconnaître et de ratifier ce que j'avais d'abord nié. Que suis-je ? Je ne puis répondre qu'à travers ma vie et mon action morales ; mais, si j'atteins à cette vie, je pourrai m'écrier : « Je suis un être qui se sent réellement différent de tout autre ! et qui, dès lors, est capable d'accueillir indifféremment tous les êtres ». Mais, notons-le bien, cet être-là, je ne le suis pas par nature, je le deviens au terme d'un effort de ma volonté de le devenir.

Ainsi, à l'aurore même de la pensée, la philosophie s'est divisée en deux, sur le chapitre de l'homme : d'un côté, la philosophie théorique, d'où devait sortir peu à peu la science positive,

et qui étudie l'espèce humaine, la nature humaine ; d'un autre côté la philosophie morale, qui, en se rapprochant le plus près possible des situations particulières, tente de donner une réponse pratique au problème angoissant de notre personne individuelle, et une signification à notre vie. Or à mesure que la science absorbait la connaissance théorique, mobilisant les ressources de l'intelligence, la philosophie se retranchait dans des spéculations inspirées par la vie normale, et faisait appel, pour se constituer, à des moyens d'appréhension moins solides et relevant de l'intuition. Désormais il y a deux connaissances différentes de l'homme, l'une scientifique, l'autre philosophique. Elles ont leurs domaines bien séparés. De nos jours encore, Bergson en a précisé et appuyé les limites. Cependant, la science ne cesse de chercher à empiéter sur le domaine réservé à la philosophie. L'esprit moderne désire épuiser la réalité humaine par une enquête purement scientifique. Beaucoup par là prétendent libérer l'homme des derniers liens qui le rattachent à un certain « obscurantisme ». Ils rêvent ensuite d'une organisation de la vie humaine totale, sociale et individuelle, sur des bases fermes et assurées contre tout accident.

Mais cette entreprise de la science suppose qu'elle puisse pénétrer l'individualité. Or, c'est ce qui est et restera impossible, car c'est la structure même de notre connaissance qui s'y oppose. La question urgente, dans ces conditions, est de savoir si les deux genres de connaissance en cause, ne doivent pas et ne peuvent pas s'allier au mieux des intérêts que nous portons à un problème si capital.

La pensée classique moderne n'a guère renouvelé la question de la connaissance et de l'individualité. L'individuel est rejeté dans le domaine de l'imagination et de la passion. La réponse cartésienne au « que suis-je ? » ne diffère pas, dans l'ensemble, de la solution des anciens Stoïciens. Avec une atténuation du volontarisme, le même souffle stoïcien hante la pensée de Spinoza et de Leibnitz. Sans doute, chez ce dernier, trouve-t-on l'affirmation renouvelée de Duns-Scott, que l'individu est intelligible ; mais c'est là une affirmation de droit et non de fait. Elle reste donc pratiquement vaine.

C'est en réalité la tentative d'Auguste Comte et du Positivisme qui a le plus contribué à donner le schéma d'une solution satisfaisante. Il est vrai que les idées comtistes visaient la pure science, et ne se souciaient pas de la philosophie. Et pourtant, comme il arrive souvent, elles éclairèrent, encore aujourd'hui, les philosophes.

Voici quelle était la situation. Au cours du XVIII<sup>ème</sup> siècle, sous l'impulsion des travaux de Wolf, en Allemagne, s'était développée une

discipline, qui avait reçu le nom de psychologie empirique et rationnelle. Elle relevait de la philosophie, et se proposait directement la connaissance de l'homme. C'est contre elle que s'élève Comte, l'accusant d'être entachée de métaphysique. Pour faire œuvre positive, il la supprime, la remplaçant par le concours de deux sciences, à ses yeux authentiques, la biologie et la sociologie.

Ces deux sciences, comme il est facile de le voir, n'atteignent chacune, de l'homme, que les traits généraux de sa nature. Mais le jeu de leurs combinaisons apporte une souplesse et des possibilités de nuances, qui nous rapprochent des conditions de la vie individuelle. En effet, la biologie arrive à décrire, en plus des grandes fonctions de l'organisme, des fonctions capables de se différencier davantage, en particulier les fonctions glandulaires. On peut espérer de l'étude moderne des greffes et des sérums, ou des recherches sur l'hérédité, la détermination de types assez proches des types individuels. Que l'on fasse alors jouer sur eux les influences d'ordre social, qui peuvent également varier, se nuancer et s'entrecroiser, et l'on formera des complexes qui, sans répondre parfaitement à la notion métaphysique de l'individualité, suffiront à caractériser des individus concrets. Lorsque Taine enfermait son Tite-Live dans la triple tenaille de la race, du milieu et du moment, son entreprise était sur la bonne voie, il ne lui manquait qu'une science biologique et sociologique assez avancée.

Nous pouvons tirer de là le schéma de toute méthode qui voudra, à partir de la science, définir l'individu. Elle consistera toujours à enfermer l'individu entre plusieurs principes objectifs, qu'on fera varier et jouer les uns sur les autres de manière à serrer d'aussi près que possible les traits les plus particuliers du caractère. De nos jours, cette méthode se trouve appliquée par deux disciplines différentes, mais qui peuvent facilement se concilier : la psychanalyse et la caractérologie.

Le postulat de Freud est que, dans toute vie individuelle, tout est déterminé, jusqu'aux plus petits faits et aux plus petites actions. « Actes manqués », lapsus, rêves, tout a une cause profonde que la science peut découvrir. Notre histoire individuelle se déroule aux confins de deux domaines, celui des forces qui animent la vie sociale et celui d'une force psycho-biologique, la libido.

Or, ce qui est intéressant, au milieu de ce déterminisme universel, c'est le rôle que joue la conscience claire dans le traitement psychanalytique. Sans doute, considérée dans son contenu, est-elle le lieu de bien des méprises, des illusions, des déguisements. Ce que nous croyons être des valeurs supérieures, les idéaux moraux, esthétiques, religieux, ce que nous prenons pour

des désirs nobles et désintéressés, ce n'est que le maquillage de tendances très humbles. Mais ce n'est pas par son contenu que la conscience claire est importante, c'est par sa fonction. Et cette fonction n'est autre que la connaissance. Par elle, l'homme est libéré du poids de l'inconscient. Connaître la cause et l'origine des troubles qui nous affectent, voilà l'unique remède. Freud retrouve la vieille idée philosophique, tant exploi-



Auguste Comte  
(Médaille de Taluet).

tée par un Pascal ou un Spinoza, que la connaissance met l'homme au-dessus de l'univers, macrocosme ou microcosme, qui l'écrase, ou bien encore que la connaissance de la nécessité nous libère de la nécessité. La conscience claire est maîtrise de soi, non seulement au sens stoïcien, qui exige le retranchement dans une tour d'ivoire intérieure, mais dans un sens, qui est la réponse moderne, philosophique et scientifique, au problème du destin : maîtrise active de notre destinée. L'homme connaissant peut se soustraire aux forces obscures qui le mènent. C'est ce qu'indique le traitement psychanalytique.

Cependant, cette conclusion est mieux mise en valeur par l'étude caractérologique de l'homme. Remarquons que la caractérologie est une discipline psychologique et qu'en ce sens elle réintroduit ce que le positivisme avait rejeté. Mais, on constatait déjà avec la psychanalyse un retour aux réalités psychiques. Surtout, ce qui importe, c'est la méthode. Or, depuis Comte, la psychologie avait évolué. A côté de l'introspection, d'autres voies d'investigation s'étaient ouvertes. On s'était appliqué à décrire le comportement humain. C'est un ensemble d'actes, allant des plus simples aux plus complexes, parfaitement objectifs, et que l'on peut considérer comme des réactions propres à chaque homme sous des

excitations d'ordre physiologique, ou des situations d'ordre social et humain. Le caractère pourra donc être défini comme l'unité synthétique des facteurs subjectifs qui impriment aux conduites et aux comportements objectifs une marque particulière distinctive. La science du caractère n'est pas nouvelle. Elle remonte aux médecins grecs, qui rapportaient aux diverses « humeurs » de l'organisme, les « humeurs » psychiques : bilieux, sanguins, lymphatiques, ... tels étaient les grands groupes caractérologiques humains. Mais ces divisions étaient trop sommaires, et il s'en fallait de beaucoup qu'elles pussent aller jusqu'à n'enfermer que des particularités individuelles.

Sans faire l'histoire de la caractérologie, arrêtons-nous à l'une de ses plus récentes tentatives, celle de l'École de Groningue, de Heymans et Wiersma, présentée en France et développée par M. René Le Senne.

La méthode employée consiste à recueillir par enquêtes et questionnaires, ou par études des journaux intimes, des confessions, des portraits et même des romans d'imagination, un certain nombre de conduites, d'attitudes, de réactions typiques, que l'on classe, par ordre de complexité. Des cas les plus simples, les plus « purs », on induit l'élément caractérologique qui les commande. Par exemple un homme qui perd la tête à chaque événement nouveau qui le touche, un autre qui remet sans cesse l'expédition de son courrier, témoignent, à travers ces conduites quotidiennes, d'une tendance profonde et permanente, qui réapparaîtra, plus ou moins combinée, dans les conduites plus délicates et plus composées.

La détermination des éléments du caractère est donc fondée sur une méthode descriptive objective. Les psychologues de Groningue en ont découvert trois qui sont : 1<sup>o</sup>) l'émotivité E et son contraire l'inémotivité nE, 2<sup>o</sup>) l'activité A et son contraire l'inactivité nA, 3<sup>o</sup>) le retentissement, selon lequel les consciences se divisent en primaires P et en secondaires S.

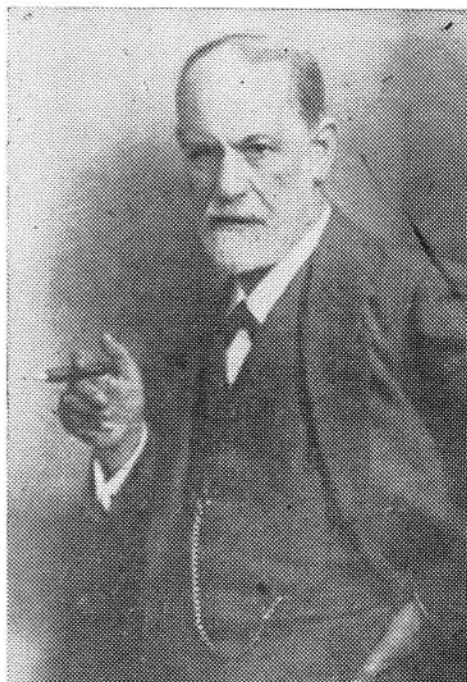
Une conscience est émotive quand, sous l'excitation d'un événement ou d'une présence extérieurs, la synthèse mentale qui la constitue est dissoute pour un temps. Plus grande est l'émotivité, plus profonde est cette dissolution, plus totale la « remise en question » des idées et des sentiments.

Est active une conscience qui fait face à tout événement nouveau, en « mobilisant » toutes ses ressources.

Est primaire, l'homme dont l'âme a peu d'écho, qui ne « retentit » pas longtemps à ses propres impressions. C'est le contraire pour le secondaire.

L'étudiant « collé » à un examen, qui va tranquillement passer d'agréables vacances, comme

si rien ne s'était passé, est inémotif. Celui qui s'interroge avec désespoir sur ses capacités, et sur son avenir, et qui, par exemple, se lance hardiment dans une autre voie, est émotif et actif. Le primaire oubliera son échec ; le secondaire deviendra par exemple un ennemi de l'enseignement, ou passera sa vie à proposer des réformes scolaires, parce qu'il a souffert une fois de l'ancien régime. Cet exemple montre le jeu des éléments du caracté-



Sigmund Freud.

rière. Car, ils se composent entre eux, se renforçant ou se neutralisant, et formant les divers types de caractères, dont chacun aura sa formule. Ainsi l'E.A.S. est l'émotif, actif, secondaire ; le nE.A.P., l'inémotif, actif, primaire, etc.

Dans ce jeu des éléments caractérologiques, on a déjà la source d'une certaine diversification (8 formules). Mais combien augmenteront les possibilités de nuances particulières, si on affecte conventionnellement à chaque lettre un coefficient de 0 à 10 ! On considérera 5 comme la moyenne, le point neutre. Un 4 d'activité sera une légère inactivité, 0 étant l'inactivité totale ; 6 indiquera une faible activité, 9 et 10 une activité très forte.

Ces coefficients n'ont pour but que de multiplier les formules de façon à serrer de plus près les conditions du caractère individuel. On peut d'ailleurs augmenter la précision, en faisant intervenir d'autres facteurs, par exemple, comme chez

Le Senne, l'amplitude du champ de conscience : il y a des champs de conscience larges, il y en a d'étroits.

Mais cette entreprise n'aura-t-elle pas pour conséquence de faire de l'homme un objet de science, c'est-à-dire de le déterminer entièrement, de transformer tous les événements de sa vie et toute sa conduite en manifestations du développement de sa formule caractérologique, et, si près qu'on se soit approché de l'individualité, d'ignorer toutes les incertitudes, les chances et les accidents qui sont le propre de l'existence humaine ?

C'est ici que la célèbre proposition de Leibnitz, que « la nature incline sans nécessiter » trouve une application renouvelée. Notre caractère nous prédispose à certaines actions, mais il ne les détermine pas absolument. Pour comprendre comment s'accordent ces assertions d'apparence contradictoire, il faut distinguer la forme et le contenu de l'action. Ainsi un acte de courage et un acte de lâcheté, différents par le contenu, auront la même forme s'ils se produisent l'un et l'autre sans réflexion, comme un mouvement impulsif. Au contraire deux actes de courage, ayant donc matière identique, seront de forme différente, si l'un est l'effet d'une passion, par exemple de la colère, l'autre l'effet d'une résolution froide. Nous dirons donc que l'axiome leibnitzien signifie simplement que le caractère détermine la forme de nos actions, mais n'en détermine pas le contenu ni la matière.

Et nous rejoignons ainsi les paradoxes de Frédéric Rauh, un des maîtres de René Le Senne, qui écrivait dans son « Essai sur la méthode en Psychologie » que la même « étoffe » fait et les grands saints et les grands débauchés, ou encore que le snobisme est la forme de l'idéal chez les imbéciles. Un même caractère produit ici un grand homme, un héros, un saint, là un sot, un médiocre, un jouisseur. Mais bien des saints ou des héros diffèrent entre eux du tout au tout par leur caractère, et la variété dans le crime ou la niaiserie est inépuisable.

C'est dans le même sens qu'on peut faire jouer l'idée si profonde d'Adler, que toute conscience cherche instinctivement à « compenser » son caractère. On peut être sentimental ; mais tandis que l'un se laissera aller à sa tendance, un autre en sera honteux ou chagrin, et essaiera de dissimuler ou de réagir d'une manière quelconque dans sa conduite. Là vient donc s'insérer, dans la vie humaine, une influence purement individuelle qui modifie, non pas le caractère (car on ne change pas le caractère) mais les effets du caractère. Et on voit alors mieux comment deux caractères analogues, ou même identiques, inspirent deux vies absolument différentes.

Le caractère est comparable à un instrument dont on joue plus ou moins bien. Un mauvais violoniste fera grincer un Stradivarius ; un virtuose « tirera quelque chose » d'un violon de bazar. Nous ne pouvons pas choisir notre violon, mais nous sommes les maîtres de notre coup d'archet. Nous ne pouvons pas avoir la vie qui nous plaît ; mais quelle que soit notre vie, nous pouvons la réussir ou la rater. Tel se plaint de ne point posséder les qualités d'un grand politique, d'un savant médecin ou d'un habile architecte. Il n'y peut rien. Mais il peut assurément être un maître d'école dévoué, un honnête commerçant ou je ne sais quoi d'autre, où il excellera. Le malheur c'est d'avoir les dispositions d'un maître d'école et de devenir un mauvais maître d'école.

On revient donc à l'éternel problème : se connaître soi-même. Mais la solution ne saurait plus se chercher dans le sens socratique, possible seulement à une époque où la dualité de la science et de la philosophie n'avait pas encore paru. Il ne s'agit pas pour nous de connaître notre être individuel qui est et demeure inaccessible, à cause même de son individualité, mais de connaître notre caractère et ses possibilités, afin que cette connaissance devienne le guide sur lequel se règlera notre volonté.

Après plus de 2000 ans, l'intuition philosophique des anciens moralistes, épicuriens et surtout stoiciens, se trouve confirmée et précisée. Par notre nature et notre caractère, nous faisons partie d'un monde qui nous entraîne sous la rigueur de ses lois et de son déterminisme. Si nous voulons nous connaître comme un objet de ce monde parmi les autres, notre individualité nous échappe et nous n'arrivons qu'à une science générale de l'homme. Si alors, nous tournant vers nous comme un monde dans un monde, nous voulons pénétrer le mystère qui nous fait être à part de tout autre être, notre intelligence n'embrasse que des fantômes, et nous gardons contre nous-mêmes le secret de notre « moi ». Mais ce secret, impénétrable directement à la réflexion cognitive, se « déclare » (comme le personnage de *l'Electre* de Giraudoux), se manifeste par un choix, un « clinamen » psychique, sous l'influence d'une connaissance objective de l'univers et de notre condition humaine. Sans changer l'ordre et le cours du monde, notre secret personnel le marque d'une empreinte, d'une valeur irréductible à toute autre cause qu'à notre être profond. D'un monde de matière elle fait un monde humain où se mêlent le bien et le mal.

Ainsi tandis que la connaissance scientifique de l'homme est la connaissance de l'être humain tel qu'il est, la connaissance philosophique est celle des possibilités de cet être, celle de l'homme possible, du monde humain possible. Et c'est en ce sens qu'on retrouve le thème fondamental



de l'existentialisme, que l'existence est créatrice d'essence, que l'homme existe d'abord, et se crée ensuite sa figure et sa vie en choisissant les traits qui doivent en déterminer la forme définitive.

Mais une conclusion plus simple, plus banale peut-être, mais aussi *vraie*, c'est que l'homme ne se connaît philosophiquement que comme être moral. Le témoignage qu'apportent des siècles de recherches philosophiques, c'est que l'individualité humaine, en tant qu'individualité et au même titre que l'individualité d'une chose de ce monde, reçoit ses conditions de l'impenétrable matière ; mais c'est aussi et surtout que l'individualité humaine, en tant qu'humaine, ne tire son sens que de l'idée, non pas d'une essence mais d'une valeur, qui est, pour chacun de nous, notre vocation personnelle, notre mission spirituelle en ce monde : et selon que nous l'aurons ou non réalisée, nous aurons gagné ou perdu, nous aurons réussi ou manqué notre vie.

Quand peut-on dire qu'un homme est heureux ? demandait Aristote. Jamais. Aucune marque objective et extérieure n'y autorise. Mais nous-

mêmes, de l'intérieur, oserons-nous jamais prétendre avoir une certitude ? La philosophie nous dit que la connaissance rigoureuse, scientifique, est ici inutile. Ce que nous devons seulement savoir, touchant notre fin dernière, c'est que rien ne compte que l'exercice des vertus morales et métaphysiques fondamentales : la bonne foi, la confiance, la persévérance dans l'humain. Avec tous les éléments inhumains empruntés au monde, qui me constituent, j'ai à me faire homme et à étendre autour de moi le rayonnement de l'humanité.

Mais si les deux connaissances de l'homme se partagent les deux domaines de la nature, où tout est déterminé, et de la liberté où tout est spontané, l'être humain n'est pas écartelé. Car, cela est clair maintenant, la connaissance philosophique de notre liberté n'a de poids que si elle s'allie à une connaissance de notre nature. C'est en connaissant sa dépendance naturelle que l'homme se libère, c'est en sachant ce qu'il est qu'il sent ce qu'il peut devenir.

R. ARNALDEZ.

---

# Pourquoi j'aime la France

Conférence de

## M. Constantin Rodocanachi

Faite à Athènes, le 13 février 1946,  
sous les auspices de la "Ligue Franco-Hellénique".

Excellences,  
Mesdames,  
Messieurs,

Avant de vous dire pourquoi j'aime la France, je vous dois un aveu liminaire.

Cette causerie ne m'a pas été demandée. Je l'ai sollicitée. J'ai senti le besoin de la faire après avoir entendu, dans cette même salle, M. de la Sablière nous dire, en termes de fin lettré et avec une chaleur communicative, « Pourquoi il aime la Grèce ».

Parlant d'amour — même entre pays — sa causerie avait éveillé en moi de vieux, très vieux souvenirs d'une époque — ma mémoire est vraiment étonnante ! — où l'amour... mes cheveux blancs m'interdisent d'aller plus loin sur la pente où je me sens glisser...

Mais non ! il n'est pas besoin que je m'arrête, car il ne s'agit pas de moi mais de « Quelqu'un qui me ressemblait comme un frère », pour me servir des mots et de l'image étrangement douloureux d'un grand chantre de l'amour, dans son immortelle « Nuit de Décembre ».

Ce quelqu'un, qui me ressemblait comme un frère, et dont je peux parler sans vous rappeler que « le moi est haïssable » selon le verdict définitif de Pascal, avait alors déduit de sa propre expérience et de son observation des autres que l'amour, le vrai, est une flamme qui ne jaillit que de deux étincelles conjuguées et jamais d'une seule appliquée à embraser un objet plus ou moins inflammable. Il en était donc arrivé à nier l'amour unilatéral, ce qu'on est convenu



M. CONSTANTIN RODOCANACHI

d'appeler un amour malheureux. Il pensait que l'amour sans réciprocité n'est pas de l'amour, et qu'il n'est qu'un euphémisme par quoi on cherche inconsciemment à dorer un besoin, une habitude, un esclavage et parfois même un médiocre calcul.

C'est ce rappel d'un temps longtemps passé qui m'amène devant vous pour vous dire que les Français n'aimeraient pas la Grèce comme ils l'aiment si les Grecs n'aimaient pas la France d'un amour égal. Il y aurait entre nous bonne intelligence, estime réciproque, souvent même communauté d'intérêts, toutes choses fort esti-

mables et même fort utiles, mais qui ressembleraient à l'amour autant qu'un contrat notarié ressemble au Cantique des Cantiques.

Or, depuis que la Grèce est rentrée dans la famille des nations, il y a quelque cent-vingt ans, c'est le sentiment, beaucoup plus que l'intérêt, qui a présidé aux relations entre nos deux pays. Nous avons eu nos malentendus et nos querelles, comme il sied entre amis et surtout entre amoureux, mais l'amitié et l'amour n'ont jamais cessé de régner.

Arrivé à ce point, je pourrais mettre fin à cette causerie en vous disant tout simplement que si nous aimons la France ce n'est pas *quoique* nous soyons Grecs mais précisément *parce que* nous sommes Grecs, et j'aurais dit une grande vérité résumant tout ce que j'aurais encore à vous dire.

Mais, la vérité n'est jamais aussi simple. Si

je m'arrêtais là, je n'aurais fait que donner la note unique et sans accord qui sonne au clocher la vérité qui a dressé celui-ci vers le ciel pour qu'il l'affirme alentour. Mais, cette note ne prend toute sa valeur que par la nef où, dans la pénombre, vibre le cœur des fidèles et par les harmoniques qui s'en dégagent. C'est-à-dire par ce qui se cache dessous et ce qui s'élançe au-dessus et qui sont son âme même, la matière subtile dont sont faites ses vibrations.

Ce sont ces vibrations, ce sont ces harmoniques du mot « France » que je vous convie à écouter avec moi, car je ne suis ici que l'humble sonneur de cette note France qui, depuis plus de mille ans, a sonné les plus belles heures de la terre.

France ! « Que de choses peut contenir un nom ! » a dit Shakespeare. France ! monosyllabe aux harmoniques infinies, aux magiques évocations. Repassez dans votre mémoire tous les autres noms de pays, je vous mets au défi d'en trouver un seul qui le vaille. France ! Nom où se révèlent la *franchise*, l'*affranchissement*, le *franc-parler*, c'est-à-dire tout ce qui fait la dignité humaine, comme le soleil fait le jour.

N'est-il pas naturel que ce nom sonore et clair ait pour symbole le Coq Gaulois, ce rutilant Chantecler, lui-même si clairement chanté par un grand poète de l'âme française et maintenant si dénigré, sans doute parce que son lyrisme épique froisse le refoulement inarticulé qui tient lieu de profondeur de pensée, et que la fabuleuse épopée est discréditée au profit des apparentes réalités, comme si la puissance fabulatrice n'était pas, au dire de Bergson, ce qui distingue principalement l'homme de l'animal. Mais, si la France est ce qu'elle est, n'est-ce pas surtout parce qu'elle a voulu vivre de belles fables, parmi lesquelles une des plus belles est, à mon sens, celle du Chantecler de Rostand qui croit que son chant ne prélude pas seulement au lever du soleil mais est la propre cause que celui-ci se lève.

Mais, à tout prendre, ne s'agit-il que d'une fable ?

À côté du soleil qui réchauffe et éclaire la terre, n'en est-il pas un autre, celui qui réchauffe et éclaire l'âme et sans quoi « les choses ne seraient que ce qu'elles sont », comme le dit Chantecler, c'est-à-dire assez médiocres, si cette chaleur et cette clarté ne les transposaient sur un plan supérieur ?

Et n'est-ce pas le Coq Gaulois, qu'il soit à jamais béni, qui a dégagé par son clair chant les Français de France des Francs germaniques, pour en faire une race de claire pensée et de claires paroles, tandis que les autres cherchent encore leur chemin dans la brume ?

Je frémis en pensant à ce que serait le monde si le Coq Gaulois n'avait pas constamment veillé

sur la rive gauche du Rhin, face au hibou nocturne veillant sur la rive droite. Je frémis en pensant à ce que nous serions tous devenus si le Coq Gaulois n'avait pas été là pour appeler la France à contenir le flot teutonique quand il menaçait de tout inonder, et à l'épurer dans la mesure, hélas ! très petite, où il pouvait l'être. Je frémis en me figurant ce que serait la pensée moderne si, en plein Moyen Age, la Sorbonne de Paris ne s'était pas dressée pour répandre à travers toute l'Europe ses pures et claires disciplines de l'esprit, reflets des disciplines définitives de l'Académie et du Lycée d'Athènes, préparant ainsi leur plus pure réflexion quand le moment serait venu dans l'admirable Pléiade, avec son étoile Ronsard, et plus tard dans ce soleil du Roi Soleil : Racine, après que la Renaissance aurait éclairé le monde à la grande lumière attique dissipant la pénombre romaine et l'ombre gothique.

J'ose même m'aventurer à dire que pour qu'un Grec aime la France, il aurait suffi de Racine, avec sa mesure dans la force, sa clarté dans la profondeur, et sa pudeur dans la passion la plus intense, toutes qualités grecques, dont nul n'a plus amplement hérité que le chantre de « La fille de Minos et de Pasiphaé ».

Il faut avoir près de mon âge et avoir entendu Sarah Bernhardt jouer, que dis-je, psalmodier Phèdre comme un hymne sacré à l'amour « Invaincu au combat », d'après Sophocle, pour comprendre que la France est la fille aînée de la Grèce.

Mais, de quoi est faite cette France au si beau nom et au visage si clair ?

La réponse me sera donnée par un Français, peut-être le plus génial de tous, Pascal, dans sa célèbre distinction entre l'esprit de géométrie et l'esprit de finesse. Voici ce qu'il nous dit :

*« Il y a donc deux sortes d'esprits : l'une de pénétrer vivement et profondément les conséquences des principes, et c'est là l'esprit de finesse ; l'autre de comprendre un grand nombre de principes sans les confondre, et c'est là l'esprit de géométrie. L'un est force et droiture d'esprit, l'autre est amplitude d'esprit. Or, l'un peut être sans l'autre, l'esprit pouvant être fort et étroit, et pouvant être aussi ample et faible. »*

Je vois, dans cette analyse magistrale de la trame et de l'esprit, la propre définition de l'esprit français et par quoi il s'apparente intimement à l'esprit grec dans ce qu'il a donné de plus haut dans Platon et Aristote. J'y vois encore les fondements mêmes du Parthénon, ce monument suprême de l'esprit parce qu'il représente précisément la synthèse parfaite de l'esprit de géométrie et de celui de finesse.

Comme l'esprit grec, l'esprit français est, ainsi que le veut Pascal, *fort* sans être *étroit*, *ample* sans être *faible*. Si nous déduisons les conséquences du principe posé par Pascal, nous voyons que la France est géométrique par son sens très vif des réalités et fine par son envol au-dessus de celle-ci. Le Français possède au plus haut degré l'esprit de précision qui est géométrique et celui des larges généralisations qui est finesse. En d'autres mots, il tient solidement à la terre mais s'envole facilement très haut vers le ciel. C'est cette fusion, à parts égales, du positif et de l'idéal qui fait de l'âme française une valeur actuellement irremplaçable dans le monde, car elle est également distante de ce que j'appellerai le positivisme anglo-saxon et le vague teuton ou slave.

C'est par cette admirable fusion des contraires et par cet éloignement des extrêmes qu'elle rappelle étonnamment ce que fut la Grèce et, tout au moins sur un point, ce qu'elle est encore.

Ce point est celui où la synthèse du positif, de l'intérêt et de cet idéal : l'amour, est fait par la nature. Vous avez deviné que je veux parler de la famille.

En France, comme en Grèce, et incomparablement plus que n'importe où ailleurs, la famille a toujours été et est encore l'indissoluble cellule sociale, le noyau même de la société. Ce n'est pas encore en France qu'on pourrait entendre dire par un père à qui je demandais des nouvelles de son fils : « Je crois qu'il est au Canada ». « Et qu'y fait-il ? Est-il marié ? », « Ah ! Ça par exemple je n'en sais rien ! ».

Cet esprit de famille a pour première conséquence le sentiment de la propriété et en particulier du lopin de terre, sacré par la sueur de nombreuses générations. Cette sueur mêlée à la terre en fait le ciment du monument familial, le point de repère dans la dispersion ou les égarements. Quelqu'enfant prodigue est sûr d'y trouver un asile après ses aventures et de s'y retremper dans l'âme même de la famille pour un nouveau et meilleur départ. Cette conception française de la propriété prend aussi la forme de ces affaires familiales où travaillent, côte à côte, le père et la mère et quelque enfant.

Ces petites affaires de famille et ces petites affaires rurales, auxquelles le Français est si étroitement attaché, me paraissent être le plus sûr garant de l'avenir de la France, comme elles ont été sa force dans le passé. La France a toujours montré peu de disposition pour ces combinaisons économiques où l'individu est perdu dans le labyrinthe du machinisme ; où l'esprit est graduellement hébété par le travail à la chaîne, terme odieux qui déjà suggère l'esclavage et où, en fait, l'homme n'est plus le maître de son œuvre, mais un ilote toujours prêt à se révolter. Je vois dans

cet instinct français de ne pas priver d'âme le travail des mains, le plus sûr rempart contre cet ennemi sournois des sociétés modernes : la révolte de l'anarchisme individualiste qui mène à la subjection de l'Etat. Aussi, malgré toutes les apparences sous lesquelles se cachent malheureusement quelques réalités, nées du désarroi causé par tout ce que nos deux pays martyrs ont eu à souffrir pendant ces six dernières années, j'ai la conviction qu'ils seront les premiers à retrouver leur assiette sociale et à se relever d'une défaite momentanée et surtout d'une victoire trop chèrement payée. Et, si cette prédiction se réalise, j'estime que l'histoire dira que, dans ce relèvement, c'est l'esprit de famille qui aura joué le premier rôle.

Aux raisons que j'ai déjà données, il s'en ajoute une autre et peut-être même la plus importante.

La famille, telle que nous, Français et Grecs, la comprenons est la serre chaude où s'entretient le mieux l'esprit religieux. En Grèce, cette vérité est évidente. L'attachement des Grecs à leur religion n'est pas discutable. Pour s'en convaincre, il suffit de suivre nos interminables mais si belles cérémonies de la Semaine-Sainte. Pour ne pas y participer, il faudrait vraiment qu'un Grec fût gravement malade, à moins qu'il ne fût ou trop jeune ou trop vieux. Mais, ne criez pas au paradoxe, c'est que la France est, de tous les pays, le plus religieux. Je ne suis pas sans savoir qu'elle compte beaucoup d'incroyants, mais j'estime qu'elle compte très peu d'agnostiques ou d'indifférents, et c'est tout ce qui importe pour la thèse que je soutiens. L'indifférence étrique l'âme bien plus que la négation consciente. L'incroyance honnête et réfléchie n'est qu'une autre forme de croyance ; une foi dirigée dans une direction contraire, si je peux m'exprimer ainsi. Or, pour l'ampleur de l'âme, la foi compte encore plus que son objet, car tant qu'il y a foi il y a chaleur et élévation, on est toujours, qu'on le veuille ou non, très près de Dieu. La Grèce en a donné un sublime exemple quand, ne croyant plus à ses dieux, elle dressa un autel « au Dieu inconnu », sentant qu'elle ne pouvait pas vivre sans une foi ; consciente qu'elle mourrait si elle s'enlisait dans un scepticisme stérile, à un agnosticisme toujours mortel. Cet exemple fut repris par la France, sous une autre forme et, je l'avoue franchement, beaucoup moins belle, quand, sur les autels renversés par la grande tourmente révolutionnaire et sous l'influence des encyclopédistes, ces chimériques fanatiques de la froide et toujours courte logique, elle dressa immédiatement un nouveau culte, celui de « la Déesse Raison ». Que ce culte fût absurde et proprement une contradiction dans les termes, importe peu. L'âme française s'était montrée religieuse au point de ne pas pouvoir vivre, pas plus

que la grecque, sans une foi et un culte. Après quelques années il advint ce qui ne pouvait qu'advenir. En Grèce, la voie était ouverte à Saint Paul enseignant le Christ ; en France, au retour du Christianisme officiel par le Concordat.

Mais, si le point que j'ai voulu établir paraît encore discutable, vous ne pourrez que convenir que seule une âme nationale profondément religieuse aurait toujours pu fournir au christianisme son meilleur clergé. Et vous ne contesterez point que le clergé qui s'est montré à travers les siècles, qui se montre encore le plus à la hauteur de sa presque impossible tâche, est cet admirable clergé français qui n'a jamais cessé de donner l'exemple de ce qu'un clergé peut faire dans la conduite non seulement des âmes mais aussi des esprits, sans parler de son ardent patriotisme reconnu par les plus ardents anticléricaux de France.

Mais, l'esprit de géométrie et celui de finesse, avec leurs corollaires dans l'ordre social l'esprit de famille et l'esprit religieux, ont une conséquence aussi importante dans l'ordre intellectuel. J'ai cru bon de partir du moins apparent pour aboutir au plus notoire. De cet esprit de finesse est née la langue même de Pascal qui les a définis. Cette incomparable langue française, la plus propre parmi celles actuellement parlées à définir les vérités et, vertu suprême ! à démasquer les erreurs, qu'elles soient supercherie ou simplement confusions de valeurs.

La France peut reprendre à son compte l'orgueilleuse tradition grecque où tous ceux qui ne parlaient pas grec étaient traités de barbares dans le sens donné par Isocrate disant : « Nous appellons Grecs tous ceux qui participent à notre culture ».

Etre barbare n'était donc pas une question de race ou de langue maternelle, mais d'ignorance de la langue grecque, à une époque où la culture ne pouvait pas être transmise par les traductions. Le cas est un peu différent aujourd'hui, mais le fond en reste le même.

Ceci m'a été confirmé, il y a quelques années, par un vieil Anglais qui n'avait rien d'un intellectuel mais tout d'un « honnête homme », dans le sens qu'on donnait à cette expression au XVII<sup>e</sup> siècle. Il se plaignait à moi de son fils qui était de mes amis et dont je plaçais auprès de lui la cause. A bout d'arguments, je lui dis : « En tous cas, c'est un gentleman ». « Croyez-vous, me répondit-il, qu'on peut être un gentleman quand on ne sait pas le français ? »

Il ne s'agit évidemment que d'une boutade. Mais, les boutades ne sont le plus souvent que l'exagération d'une vérité. Ce qui est certain, c'est qu'il fut une époque, assez récente d'ailleurs, où dans les pays qui, avec la France, se parta-

geaient une influence prépondérante dans le monde, les « honnêtes gens » de Londres, de Saint-Petersbourg et de Berlin étaient nourris de lettres françaises et parlaient entre eux le français, de préférence à leur propre langue. Il s'agit de l'Angleterre jusqu'au temps des Stuarts, de l'Allemagne jusqu'au commencement du XIX<sup>e</sup> siècle et de la Russie jusqu'au commencement du XX<sup>e</sup> siècle.

Vous serez d'accord avec moi que le monde était alors un peu meilleur et certainement beaucoup plus beau qu'aujourd'hui.

Jusqu'à une époque encore récente, le français était, d'un commun accord, la langue diplomatique internationale. Vous avouerez que, depuis que chacun veut parler sa langue aux conférences et aux congrès, les accords semblent être devenus si dangereusement vagues qu'on en est à se demander s'il y a jamais accord et si cette confusion de langues n'amènera pas un écroulement qui, cette fois-ci, ne sera pas seulement celui d'une tour, mais des assises mêmes de la civilisation.

Mais, quelle est cette vertu du français qui en fait l'instrument le plus sûr de toute vérité et le plus dangereux à tout subterfuge de la pensée ? C'est que, forgé pendant des siècles par une race douée à parts égales de l'esprit de géométrie et de finesse, il est devenu la langue par excellence des définitions exactes, ni trop étroites ni surtout trop larges pour l'idée ou l'objet définis. C'est pour cette raison qu'il est aussi la langue qui éclaire, plus que toute autre, tout ce qu'elle touche. Avec elle, pas d'obscurités profondes ni de replis secrets. D'autres langues ont peut-être plus d'opulence verbale ; d'autres sont peut-être mieux faites pour évoquer ou suggérer l'inexprimable ; d'autres encore suivent mieux les méandres de cet insaisissable « devenir » qu'est la pensée en marche, quoique Proust ait su assouplir le français même à cette œuvre. Mais, l'incomparable vertu du français est de ne laisser passer par son tamis expressionnel que des idées claires, la tourbe des idées confuses étant retenue ou condamnée à ne passer que sous la forme de balbutiements, révélateurs de confusions enfantines. Pour certains, ces balbutiements ne sont pas sans charme, paraît-il, mais d'un charme qui, comme celui des discours enfantins, lasse vite.

Pour un Grec, la vertu du clair parler de France apparaît surtout dans l'œuvre et l'évolution d'un Grec au merveilleux génie verbal, officiellement reconnu en pleine Chambre des Députés par Barthou, un de ces fins lettrés qui ont toujours honoré le monde politique français, quand il demandait pour lui la grande nationalisation. Notre Jean Moréas, franco-grec, venu tard aux Français, après s'être essayé assez médiocrement

en grec, et plus tard même en allemand, lors d'un long séjour à Munich, ne trouva qu'en France son climat expressionnel. Dans sa joie de l'avoir trouvé, il semble pris d'un délire de pérégrination à travers sa nouvelle patrie verbale. Il passe par tous les français, depuis celui des troubadours provençaux, ce qu'il appelait son époque romane, à travers celui de la Pléiade, pour sauter d'un bond à celui de l'école symboliste qui pré-



Jean Moréas.

valait à son époque. Mais, il finit comme un Grec devenu poète français ne pouvait que finir, en beauté et en gloire, aux pieds de Racine, dans sa pure « Iphigénie » et ses « Stances » immortelles.

Puis-je ne pas aimer la langue française qui sut faire d'un Grec un très grand poète français ? Puis-je ne pas aimer la France qui l'honora autant qu'aucun de ses propres grands poètes, et qui, en sa personne, montra que nul génie autant que le français n'est plus intimement lié au grec ?

Quel Grec peut ne pas aimer ce génie français qui sait exprimer en peu de mots tout ce qui vaut la peine d'être dit et qui se refuse à exprimer ce qui ne le vaut pas ! Quel Grec peut oublier que s'il a suffi à Platon de quelques courts dialogues pour bâtir toutes une métaphysique, toute une éthique, toute une esthétique et toute une politique, il a également suffi à un Français d'un court petit traité pour donner au monde les

bases d'une nouvelle philosophie expérimentale. Quand, faisant table rase de tout ce que Platon et Aristote avaient promulgué, et parti d'un fait d'expérience pour établir sur une donnée précise ce que ces grands génies n'avaient fait que deviner, Descartes a dit : « Je pense, donc je suis », il avait déjà fait sa critique de la raison pure et de la raison pratique, sur laquelle il faudra qu'un Allemand échafaude un immense monument.

Non ! ce n'est pas en France que se développera jamais cette brume intellectuelle où les plus petits objets paraissent géants. Ce n'est pas en France, quoique même en France d'excellents esprits s'y laissent prendre, que le volume devient présomption de qualité, avec tous les dangers que comporte cette confusion des valeurs. La langue allemande, malgré son indiscutable richesse verbale, et avec sa faculté d'accoler à l'infini des substantifs pour en faire une épithète étourdissante de nuances si variées que toute définition se perd dans l'indéfini du tout, a été une grande source d'erreurs, même politiques, tout premièrement pour les Allemands eux-mêmes, et une longue et grande menace pour la claire et irremplaçable pensée méditerranéenne. Un Grec peut-il ne pas aimer la France qui a été pendant de nombreux siècles le champion de cette pensée d'origine grecque ? En français, chaque idée a son propre signe verbal. Il peut y avoir quelque sécheresse, il ne peut y avoir ni exagération ni surtout confusion.

Si j'ai tellement insisté sur les qualités comparatives du français et de l'allemand, c'est qu'elles expliquent, mieux peut-être que beaucoup de commentaires historiques, le long drame de l'Europe, aux cent actes divers et dont nous, Français et Grecs, avons été, tout récemment encore, les plus nobles victimes. C'est le drame des valeurs quantitatives cherchant à submerger les qualitatives, le drame de la masse amorphe cherchant à étouffer la forme, le drame, en un mot, du teutonisme nébuleux se cherchant dans ses ténèbres et se jetant, en désespoir de cause, sur ceux qui apparaissent en pleine lumière, et de ce drame la France a été le protagoniste et trop souvent la victime.

Oui ! j'aime la France pour ce rôle sacrifié qu'elle a si noblement joué, pendant des siècles, souvent victorieuse, souvent vaincue, mais se relevant toujours plus belle et toujours plus forte de ses chutes, exemple historique de notre vieux mythe d'Antée.

Vous vous en souvenez. Luttant contre Hercule, il ne pouvait qu'être souvent jeté à terre. Mais, la terre lui redonnait de nouvelles forces, et la lutte reprenait. Mais, Hercule, étant grec, finit par trouver la solution qu'heureusement les Allemands n'ont jamais trouvée.

Pour en finir, il éleva Antée très haut dans ses bras et l'étouffa en l'air. Repassons ensemble l'histoire de France, dans ses très grandes lignes, et nous en tenant aux temps relativement modernes où l'âme française s'était forgée et l'unité de la conscience nationale française était faite.

Après la bataille de Pavie où la France fut défaite et son grand Roi fait prisonnier par Charles-Quint, l'hercule germanique, l'Allemand pouvait la croire définitivement à terre, mais, sous ce même François Ier, elle gagne la victoire de Cérisolle et peut signer, d'égal à égal, la paix de Crespy avec son ennemi. Après les désastreuses guerres de religion, conséquence indirecte d'un nouvel assaut germanique, sous la conduite du super-allemand Luther, contre l'ordre méditerranéen, alors représenté par la Papauté romaine, la France paraît pâle et exsangue sous les derniers Valois, eux-mêmes pâles et exsangues. Mais, aussitôt après, nous la voyons reprendre ses forces sous Henri IV et Louis XIII, et rayonner de toute sa beauté sous Louis XIV. Après la désastreuse guerre de Sept Ans et la décadence de la monarchie, déjà si anémiée sous Louis XV qu'elle en devait mourir avec Louis XVI, nous voyons le sursaut de la Révolution, tenant tête à l'Europe coalisée pour finir, après l'épopée napoléonienne, dans la défaite, mais une défaite qui défait très peu de choses, tant ont été fécondes les vingt années de gloire qui l'avaient précédée. Après, c'est la Restauration de la France, plus encore que d'une dynastie ; c'est un immense empire colonial qui commence à s'échafauder jusqu'à ce que, de nouveau, le nom péremptoirement magique de Napoléon fasse de la France l'arbitre du monde pendant quelque vingt ans. Mais, l'homme qui portait ce nom était trop petit pour lui. Le nom le poussait aux grandes choses, mais l'homme s'en tenait aux petits moyens inspirés par de courtes vues. Et ce fut 1870, l'Année Terrible pour la France et pour le monde. Après 70, l'Hercule teuton pouvait croire qu'Antée ne se relèverait plus. Mais, la terre de France est riche. Tout ce qui y adhère, tout ce qui y tombe, semences et morts, donne de généreuses moissons, comme ces nobles vignes de la Gironde et de la Bourgogne. Très peu d'années après la grande débâcle, et après qu'un souverain français fût tombé prisonnier aux mains du même ennemi que François Ier, ce même ennemi voit se dresser une France plus forte que jamais, créant et développant de riches colonies et redevenue une alliée qu'on recherche parce que sa voix pèse dans les conseils du monde. Et puis c'est 1914, la grande guerre de revanche, avec ses premiers déboires mais avec le miraculeux arrêt de la Marne et le furieux rebondissement de 1918. En un mot, c'est la Victoire et c'est la France dominant de nouveau l'Europe.

Et puis... le souvenir est encore trop douloureux pour que je le ravive, mais vous me permettez de sortir de mon sujet : « Pourquoi j'aime la France », et de vous dire « Comment en Grèce on aime la France ».

Quand commencèrent de sonner les sinistres heures des retraites et de l'invasion, ce que nous, les Grecs, appelons « l'heure mauvaise », notre angoisse fut telle que nous oubliâmes les menaces qui déjà se dressaient à nos frontières ; par delà nos horizons, nous ne voyions, la mort dans l'âme, que les sinistres lueurs du sanglant coucher du soleil de la France. Pendant ces heures mauvaises, je n'exagère pas quand je dis que tous les Grecs vécurent l'angoisse de leurs frères français. Que dis-je ? Toute la Grèce vécut en France. Nous reculions avec l'armée, nous vivions l'angoisse du foyer qu'il faut abandonner, nous avions faim et soif sur les routes de l'exil où on tombe de désespoir plus encore que de fatigue ; par quelque prémonition fatidique, nous étions déjà les réfugiés de l'invasion des barbares.

La France tombant, la Grèce devait tomber, mais elle ne pouvait pas croire à la chute de la France. Toute la Grèce haletante attendait le miracle, un retour du sort, la manœuvre géniale qui ferait de l'avance allemande le prélude d'un effondrement allemand, comme en Août 1918.

Les plus belles hypothèses surgissaient de cette angoisse unanime. Hélas ! dans cette confusion d'espoirs contre tout espoir et de possibilités rêvées dans le cauchemar des réalités implacables, Dieu voulut, ou plutôt Dieu permit que nous entendions le glas de l'armistice.

Depuis des semaines, nous avions vécu près de nos radios pour recueillir, tout au long des jours et des nuits, les échos de France, et c'est près de nos radios que nous trouvèrent les premiers coups de la cloche funèbre. Les parents et les amis se regardèrent en silence. Avec le dernier coup, chacun détourna la tête... les yeux étaient trop pleins de larmes.

C'est ainsi que les Grecs aiment la France.

Malgré l'émotion qui m'étreint au souvenir de ces moments trop douloureux que j'ai eu la faiblesse d'évoquer, je ne m'excuse pas de cette digression. En évoquant le visage de la France encore martyre mais toujours belle, dans ses douleurs comme dans ses joies, je viens d'avoir la vision d'une valeur exclusivement française. Je viens de sentir la raison qui, plus que toute autre, me fait aimer la France jusqu'au point de me rendre un peu jaloux d'elle, car il n'est pas de grand amour sans admiration et pas d'admiration sans un peu de jalousie. La suprême valeur française m'est soudain apparue être la Chevalerie, née en France de la seule idée dont l'Europe ne soit pas redevable à la Grèce. Mais,

il m'est si pénible de devoir avouer qu'une des plus belles et des plus fécondes idées qui aient enchanté le monde n'est pas d'origine grecque, que je m'empresse de plaider les circonstances atténuantes. Pour qu'écluse cette fleur humaine, la Chevalerie, il fallait que le Christianisme eût, au préalable, arrosé de son onde divine les sillons de la terre. Et c'est ici que la Grèce reprend ses droits. N'oublions pas que c'est tout d'abord par la Grèce que l'onde divine s'est répandue par le monde.

Oui : la Chevalerie ! Voilà ce qui me paraît être le plus grand apport de la France ; apport d'inégalable richesse, et sans quoi le monde serait tout autre qu'il n'est, et sans quoi il sera très laid demain s'il n'en veut plus, comme l'heure présente semble le faire croire, à moins qu'une France, de nouveau forte et rayonnante, le ravive dans le cœur des hommes.

Mais de quelle qualité d'âme la Chevalerie, aux évocations multiples et toutes féeriques, est-elle le signe ? J'y vois une élévation vers une région lumineuse et éthérée qui plane de très haut sur la justice et même sur la morale ; une région où l'attitude compte plus que le geste et en modifie la valeur. Il s'agit d'un luxe de l'âme où la force s'incline devant la faiblesse, le guerrier devant celui qu'il a terrassé et, pour tout dire, l'homme devant la femme ; ce luxe de l'humanité mise par la Chevalerie à sa juste place, qui est la plus haute, donna, pour la première fois, une allure nouvelle à la société humaine.

De la Chevalerie, est née une valeur qu'aucune civilisation antérieure n'avait connue, l'honneur, cette vertu qui transcende toutes les autres parce que, pour en faire la synthèse, elle s'en dégage et s'élance très haut au-dessus du point où les autres s'arrêtent. Elle plane sur l'éthique pour la couronner d'une esthétique de l'âme. Platon l'avait peut-être presque entrevue quand il disait que « le Beau est la splendeur du Bon ». L'honneur est plus intimement impliqué dans le christianisme avec son renversement des anciennes valeurs utilitaires. Mais, il appartenait à la France de l'insérer explicitement dans le christianisme pour en faire une règle de vie.

Elle l'inséra dans ce redoutable christianisme du Moyen Age, le plus fervent et le plus intranquillisant en matière de foi dogmatique, mais aussi le moins conforme à l'esprit de l'enseignement de Jésus. Elle fit de l'honneur une si séduisante attitude qu'il devint le plus beau fleuron de la couronne chrétienne. A ce propos, il me revient à la mémoire un très beau sonnet, dédié par un grand poète français à une sublime Française, où il l'appela : « Reine de l'attitude et Princesse du geste ».

Je crois que vous serez d'accord que ce double titre de noblesse donné par un Français à une Française caractérise plus généralement la France. Son histoire est, plus que toute autre, une suite d'attitudes et de gestes transcendants souvent négligeant le médiocrement utile. Vous serez aussi d'accord si je vous dis que j'estime que l'attitude et le geste sont ce que l'homme a de plus beau à offrir, quand il ne s'agit pas d'un masque mais d'un reflet de l'âme.

Peut-on ne pas aimer la France, ne serait-ce que pour avoir fait cette merveilleuse découverte de l'honneur, d'où est née la Chevalerie, avec son attitude et ses gestes qui sont devenus le code social de l'élite humaine ?

Pour mieux comprendre l'importance de la Chevalerie, il faut se reporter par la pensée à l'époque et au milieu où cette fleur de l'âme est éclos, à ce dur Moyen Age où « l'homme était devenu un loup pour l'homme », selon l'expression de Hobbes ; où des bandes armées sillonnaient l'Europe dans une furie de pouvoir, de destructions et de rapines ; où des chefs bardés d'acier ne pensaient qu'à se heurter dans une rage de violence ; où la pitié n'existait plus que parmi les faibles ; où le culte de la force avait atteint une si démente intensité que l'Europe se couvrait de couvents pour offrir un asile, souvent précaire, à ceux dont l'âme était trop hautement chrétienne pour pouvoir supporter l'horreur ambiante.

C'est à cette époque — une des plus sombres de l'histoire, où les champs étaient laissés en friche, celui qui semait étant rarement celui qui récolterait ; où le pain des humbles était toujours amer, étant toujours baigné de leurs larmes, et celui des forts toujours baigné de sang — qu'on voit en France un spectacle inattendu. Dans le sillage de gens d'armes, on voit courir de maigres adolescents, sans épée, sans armure, en maillot de gros fil et avec pour heaume une toque rehaussée d'une plume. Ce ne sont que des poètes. Ce sont les premiers troubadours. Aux festins, les guerriers commencent à entendre, parmi leurs cris de guerre et les hoquets de l'ivresse de hanaps vidés d'un seul trait, quelque Jaufré Rudel chantant quelque Princesse Lointaine. Peu à peu, la Princesse se rapproche. En elle, le rude châtelain, l'homme de fer et de sang, reconnaît bientôt sa châtelaine au svelte hennin et soudainement transfigurée sous ses longs voiles. Le jour n'est pas loin où ces nouveaux chants lui feront plier le genou raidi par les jambières d'acier. Il enlèvera son heaume et son gantelet pour lui baiser la main.

La chevalerie est née. La force s'est inclinée devant la faiblesse. L'homme de sang a rendu hommage à la Beauté. L'époux n'est plus seulement le maître, mais le serviteur de l'épouse à qui il cède le pas ; le père, à la mère ; le frère, à la



sœur. La galanterie, fille de l'honneur et de la chevalerie, a fait son apparition dans le monde.

J'aime la France de l'avoir fait naître d'un culte nouveau, celui de la femme, cette poésie de la vie, cette douceur dans l'amer travail des hommes, ce sourire sur le berceau des enfants, cette chaleur dans le frimas de la vieillesse, cette faiblesse qui n'est qu'une force plus subtile et plus féconde. Avec ce culte nouveau de la



Troubadour.

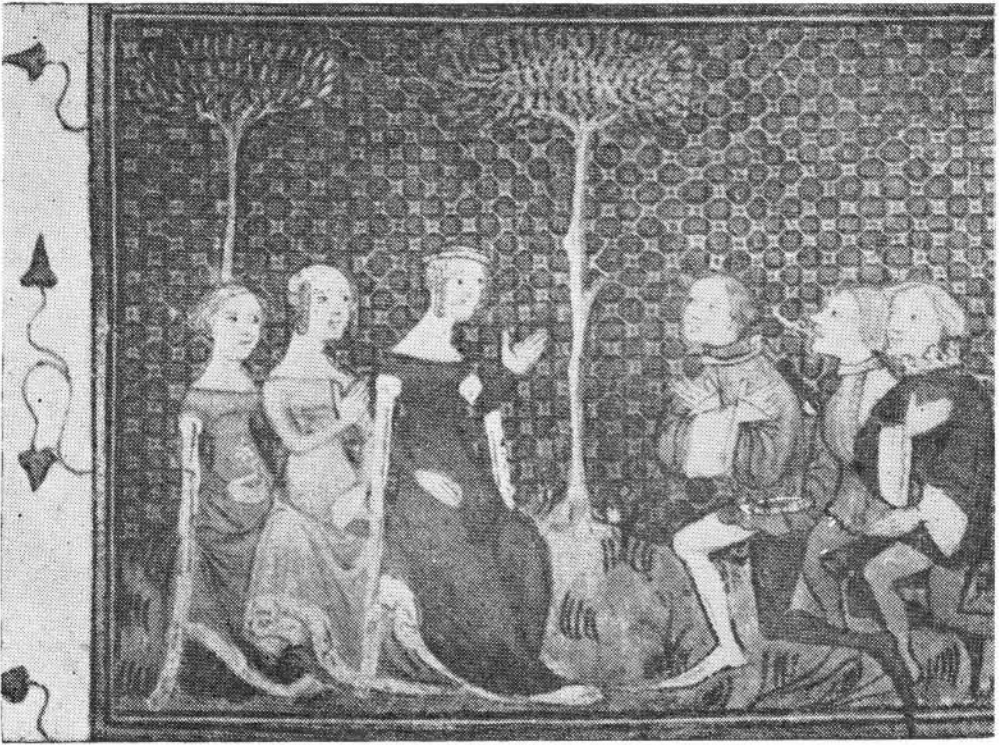
femme, une beauté commence à poindre dans l'œuvre de la force. On ne se bat plus seulement pour soi, on se bat aussi pour « sa dame » dans des tournois qui n'ont du combat que les moyens mais qui, par leurs règles précises et impérieuses, deviennent une sorte de jeu où il n'y a qu'un vainqueur : l'honneur de les avoir respectées. C'est le duel honnête et élégant succédant au meurtre brutal, c'est l'honneur devenant le maître du combat, et la chevalerie transcendant la cavalerie, c'est la France planant au-dessus de l'Europe et lui donnant le ton, et c'est ainsi que l'Europe s'épure et se prépare, dans l'honneur, au grand réveil de la Renaissance, quand l'idée grecque, à laquelle est venue s'ajouter cette grande idée exclusivement française, rappellera au monde sa vieille leçon de mesure et d'harmonie. On aura été préparé à goûter tout le charme de la chanson de gestes de l'Iliade par le cycle des chevaliers de la Table Ronde, chantée par les trouvères, qui sera l'épopée de la chevalerie, dominée par la femme comme l'avait été l'Iliade par Hélène. Dans le sud, le terrain aura été préparé par les troubadours chantant sur le ton mineur la Femme dans leurs lais et virelais aux « cours d'amour » qu'ils ont institués, sorte d'assise du « gai sçavoir », cette science nouvelle des belles paroles au service des belles attitudes et des beaux gestes.

Le monde verra surgir un Du Guesclin, un Bayard, le chevalier « sans peur » comme Achille mais, mieux qu'Achille, « sans reproche ». C'est la Chevalerie qui inspirera à François Ier, vaincu et fait prisonnier à la bataille de Pavie, ce mot, peut-être le plus beau de toute l'Histoire : « Tout est perdu fors l'honneur », impliquant que quand l'honneur est sauf rien n'est perdu. Plus tard, le champ de bataille verra flotter le « Panache Blanc » d'Henri IV qui, étant le chef, veut que ce panache le désigne aux coups de l'ennemi, inaugurant ainsi une qualité d'âme, une attitude dont le mot panache est devenu le signe et qui sera le luxe, l'excès, le superflu de l'honneur même. Mais, la Chevalerie ne sera pas seulement des temps et du milieu qui l'on vu naître. Son sentiment est allé si profondément dans l'âme française qu'il ne pourra plus en sortir. En plein XIXème siècle positiviste et réaliste, un très grand romancier, quoiqu'on n'ose presque plus le citer par peur de la mode actuelle, Alexandre Dumas, sauf votre respect, l'immortalisera, oui ! l'immortalisera dans son épopée des « Trois Mousquetaires » et dans le cycle de leurs exploits, imaginaires s'il s'agit des personnes, mais réels si on ne voit en elles que des symboles de la longue geste française. Ce sentiment résistera



Troubadour.

même au machinisme guerrier et général de notre époque. En voulez-vous la preuve ? Dans la dernière guerre — excusez-moi, j'aurai dû dire l'avant-dernière, puisqu'il est de dogme que nous sommes en paix, et qu'en douter est une punissable hérésie — il s'est encore trouvé un humble combattant pour résumer d'un mot sublime toute la Chevalerie, toujours vivante, même dans nos laides guerres actuelles. Il s'agit d'un simple adjudant, l'adjudant Péricard. Dans sa tranchée, tous ses



Cour d'amour (Miniature du XIV<sup>ème</sup> siècle).

hommes ont été tués. Elle va être prise. Avant de tomber, il s'écrie, dans son délire de résistance où revit toute la Chevalerie : « Debout les morts ! » Il rappelle au combat ses camarades morts à ses côtés ; mais on sent qu'avec eux il crie le rappel de tous les grands preux de France : Roland, Du Guesclin, Bayard, François 1<sup>er</sup>, Henri IV, Turenne, Condé, Murat, Ney, Lassalle et des milliers d'autres, tous ceux qui sont tombés pour que la France vive. Et, surtout, on l'entend appeler au bon combat le preux des preux : Jeanne d'Arc ! Oh ! Sainte Jeanne d'Arc ! Oh ! miracle de la vie et de l'histoire, de tous les miracles le plus évidemment authentique. Eclat humain qui s'insère dans la couronne de la Chevalerie comme son plus pur et plus rutilant joyau ! Figure qui suffirait à elle seule à ne pas faire désespérer des hommes et faire de la femme l'âme même de l'humanité ! Figure d'humble vierge qui n'est dépassée que par l'Autre, l'Inexprimable, qui nous donna l'Inexprimable, tout le divin dans un homme et tout l'humain en Dieu.

Debout, Sainte Jeanne d'Arc ! Seule sainte doublement sainte, martyre tout à la fois de ton pays et de ta patrie !

N'eût-elle donné que cette seule figure au monde émerveillé, la France aurait à mériter

la primauté parmi les nations et l'amour de tout homme civilisé, si la civilisation consiste à encadrer d'aspirations idéales les instincts vitaux. La petite paysanne de Domrémy fut tellement l'idéal de ce très haut idéal, la Chevalerie, qu'à son appel presque inaudible les plus vieux et plus durs chevaliers crurent entendre une voix trop longtemps éteinte. Après avoir succombé à la torpeur d'une longue oppression, contre laquelle il semblait qu'il n'y avait plus d'espoir, ils avaient laissé se rouiller leurs armes. En entendant cette voix de femme, ils se rappelèrent leur vœu de combattre pour leur Dame. Ils se rappelèrent que la première dame de France était la France. Fiévreusement, ils se mirent à fourbir leurs armes. Mais, le miracle fut que, pour la première fois, ils ne combattraient plus seulement pour leur Dame, mais sous les ordres d'une dame ; que dis-je ? d'une enfant. Avec ces guerriers venant se ranger sous l'étendard de Jeanne, la Chevalerie, qui avait transcendé l'humain, se transcendait elle-même. Et c'est ainsi qu'il advint que les vieux guerriers suivirent la jeune enfant, qu'Orléans fut délivrée, que Charles VII fut sacré à Reims, et que par la suite l'ennemi « fut bouté dehors » non sans avoir, au préalable, consacré sur un bûcher sacrificatoire le miracle d'une vie.

Une simple enfant de France avait relevé la lourde couronne de Clovis et le redoutable sceptre de Charlemagne, parce qu'en elle la Chevalerie s'était reconnue, cette Chevalerie qui, dans l'honneur, fait de la faiblesse la force et de la force toujours bon usage.

Si je me suis attardé à cette analyse de la Chevalerie, c'est que je vois en celle-ci l'âme même de la France et la raison qui, mieux que



Jeanne d'Arc.

(Miniature du XVIème siècle).

toute autre, explique sa merveilleuse histoire. C'est pour être attachée au point d'honneur que la France s'est si souvent élevée plus haut que toute autre nation, et qu'on trouve dans sa politique un altruisme qui n'est pas de ce monde. Mais, la hauteur a ses dangers. L'équilibre y est souvent précaire et les chutes inévitables. Mais, c'est encore par la Chevalerie que la France se relève, toujours plus forte, de ses chutes, toujours, je le répète, car toujours est de l'avenir autant que du passé. Mais, de quoi semble fait l'avenir de la France ? De nouveau et pour la centième fois au cours d'une longue histoire, faite de douleurs qui sont la nécessaire rançon de trop de gloire, je vois cet avenir fait d'une attitude et d'un geste. Quand j'y pense, je suis prêt de m'écrier, avec Saint Paul « *felix culpa!* », faute heureuse que celle de la dernière chute française. Ne l'eût-elle pas commise, elle aurait une victoire de plus à son actif, mais aux âmes généreuses la victoire est souvent mauvaise conseillère, nous l'avons vu

après 1918, et notre président, le professeur Bennis, nous l'a éloquemment démontré ici-même, il y a quelques jours.

La grande bataille perdue a valu à la France le héros ; or, les pays vivent de héros plus encore que de victoires. La France et la Grèce sont là pour le prouver. Léonidas vaincu a plus fait pour la Grèce que Miltiade vainqueur. Victoires et défaites passent, le héros reste ! Faute heureuse ! d'où a surgi le grand solitaire de l'espérance et de la revanche, celui qui a cru quand tous doutaient. Ce grand vaincu, réfugié parmi des vaincus, continuant la lutte, seul, sans armes, les encourageant de sa seule présence, étayant de « son cœur bardé d'un triple airain » leur vaste cœur irrépressible ; ce dernier preux de la lignée française, ce nouveau chevalier sans peur et sans reproche qui, dans le désarroi général, s'écria, de sa voix irrésistiblement impérieuse, aux siens



Le général de Gaulle.

et aux ennemis : « la France a perdu une bataille mais elle n'a pas perdu la guerre ».

Ce cri de la déraison, qui, lorsqu'elle est héroïque, devient toujours la suprême raison, galvanisera un peuple frappé de stupeur. Le solitaire verra accourir à lui tous ceux qui pourront le faire et collaborer avec lui, sur place, un nombre toujours croissant de ceux qui ne pourront le rejoindre. Pendant de longs mois, un homme a été la voix de la France parce que le cœur de la France battait dans sa poitrine.

J'aime la France pour nous avoir donné, à moi et à tous mes compatriotes, l'homme que nous écoutions, sous l'oppression, dans nos radios, en sourdine, fenêtres et portes closes, au péril de notre liberté, sans exclure celui de notre vie. Après le glas qui nous avait fait pleurer, nous trouvions dans sa seule voix une promesse de victorieux carillons futurs auxquels nous sourions déjà et qui était alors notre seul espoir.

C'est de telles communions dans le danger et l'espoir que naît le plus pur et le plus durable amour.

Et, lentement, le Solitaire est devenu légion, et la légion est devenue force, et la force est devenue victoire parce que le solitaire, l'exilé, réduit à mendier le pain et l'honneur de son pays, avait su ne jamais baisser d'un pouce son drapeau. Comme il l'avait tenu très haut devant l'ennemi, il le tint très haut devant les amis. Lui seul sut imposer son pays aux puissants du jour au point que l'un d'eux ne put que s'écrier : « J'estime cet homme en raison directe des ennuis qu'il m'a causés ».

Mais, s'il eut l'inspiration et la force de le faire, c'est qu'en lui, plus qu'en tout autre, vivait toujours, en plein siècle de médiocre utilitarisme et de confusion de toutes les valeurs morales et sociales, la Chevalerie française. C'est qu'avec lui se redressait l'honneur, ce rempart ou plutôt ce dernier ressort qui gagne en force dans la mesure où on le comprime. Quand il se déclanchera, la défaite se changera en une victoire, plus belle et plus forte d'avoir été plus douloureuse et plus tardive.

Vous m'excuserez si, ne trouvant plus de mots pour vous dire toute ma pensée, ou plutôt pour vous ouvrir tout le cœur de la Grèce, je me permets de vous lire quelques vers d'un poète de chez nous, car il n'est pas de mauvais poète quand par sa voix la Grèce chante la France, France et Grèce étant les deux seuls pays dont l'histoire n'est elle-même qu'un long poème.

*Un homme seul veillait au bord de la Tamise,  
Pour toute arme il avait la hampe d'un drapeau,  
Bâton de maréchal, sans titre mais plus beau,  
Promesse de revanche et de gloire remise.*

*En sourdine, en son cœur chantait la Marseillaise ;  
De sa Lorraine en deuil voyant poindre la croix,  
De Jeanne il entendit par les siècles la voix  
Et le rouet tissant l'étamine française.*

*Et la hampe fleurit... L'étendard tricolore  
Se reprit à danser, pétales dans le vent,  
Encor plus bleu, plus blanc et plus rouge qu'avant,  
Miracle en pleine nuit d'une imprévue aurore.*

*Et le monde comprit qu'il retrouvait son âme,  
Qu'il crut perdre au moment où la France tombait ;  
Et le monde étonné comprit qu'il se trompait ;  
Sous la cendre couvait l'inextinguible flamme.*

*Et ce fut la Libye,  
Et ce fut le maquis ;  
Et la France tapie  
Dans son cœur reconquis.*

*Des hommes en secret  
Hantent les forêts sombres  
Et, mourant sans regret,  
Lèvent des troupes d'ombres.*

*Loin des bruyants combats,  
La guerre des murmures,  
Le jeu des coutelas  
Cachés dans les ramures.*

*Le mot de passe est « Gaulle » !  
Et, gravée aux troncs droits,  
Dit à chacun son rôle  
De Lorraine la Croix.*

*Sans ennemi visible  
L'oppresseur meurtrier  
N'est plus que morne cible  
D'un invisible acier.*

*A tout pas il trébuche ;  
Le sol qu'il a souillé  
N'est qu'une immense embûche  
Béante sous son pied.*

*Car un homme a juré d'en finir avec lui.  
Quand son armure est prête, il a séché ses larmes ;  
Dans les brumes du Nord sa grande épée a lui,  
Eclair qui fait courir toute la France aux armes.*

*Homme né pour donner son vrai sens à ce mot,  
Et de l'arbre français le plus français rameau,  
Qu'un peu de laurier grec à tes feuilles de chêne  
Se mêle pour que la Grande Histoire s'enchaîne.  
J'en ai cueilli du Pinde au redoutable nom  
Où nous dîmes jadis à l'envahisseur : « Non ! »  
Et j'en ai d'encor vert venu des Thermopyles,  
D'autre de Marathon, d'autre encore des îles  
Qui bordent Salamine et, pris au Parthénon,  
D'autre glorifiant ce pur Temple du « Non »  
A la laideur qui seule est finale défaite  
Et du Monde ébloui l'indestructible faite !  
Oh ! France ! plus vainqueur d'avoir beaucoup  
[souffert,*

*Et de larmes trempé sur la forge ton fer,  
Mère antique du Monde et de gloire repue,  
Mais, comme toi martyr, la Grèce te salue !*

CONSTANTIN RODOCANACHI.

# Les Origines de l'Art et de la Civilisation en Iran

Conférence de

**M. Mohsen Moghadam**

Professeur de l'Université de Téhéran.

Prononcée au Musée Archéologique de Téhéran,  
sous les auspices de l'« Association des Amis de la Culture Française ».

Mesdames,  
Messieurs,

Les fouilles pratiquées sur le plateau de l'Iran ont amené à la découverte de la plus antique civilisation connue dans ce pays, et ainsi se trouve élucidé, en partie, le problème des origines de l'art en Asie Antérieure. Mais ce fait présente un intérêt plus général encore, car les populations primitives qui occupèrent ces contrées semblent, à l'état actuel de nos connaissances, avoir été les premières à faire usage du métal. D'ailleurs, les civilisations modernes présentent encore dans les arts et les sciences, aussi bien que dans les croyances religieuses et populaires, certains aspects qui, en dernière analyse, sont attribuables à ces lointains ancêtres.

Ces fouilles ont mis à jour des objets divers : armes, outils, idoles et notamment des vases remarquables tant par leur beauté intrinsèque qu'en raison de l'intérêt qui s'attache à l'étude de leur décor. En effet, la céramique semble avoir formé le principal élément du mobilier chez ces primitifs. Outre les nombreux services qu'elle rendait aux vivants, elle était destinée à accompagner le mort à la tombe, lui apportant les objets et les aliments nécessaires à sa vie future, preuve de la croyance de ces peuplades en une existence d'outre-tombe.



M. MOHSEN MOGHADAM

Les plus beaux spécimens de cet art nous proviennent de Suse ainsi que du village préhistorique de Persépolis. A la base de l'Acropole de Suse, butte artificielle de 25 mètres de haut formée par les décombres des villes qui s'étaient succédé au cours des millénaires, l'illustre archéologue français de Morgan découvrit une vaste nécropole renfermant de nombreux vases associés à un outillage de cuivre. Ce fut une révélation surprenante, car la céramique ainsi mise à jour, admirable par la finesse et la pureté de sa pâte aussi bien que par la simplicité élégante de sa forme et de son décor, n'est pas seulement d'une gran-

de valeur archéologique; le décorateur moderne, à la recherche de la sobriété expressive, trouverait là une source imprévue de franchise à la fois naïve et puissante. D'ailleurs, le peuple qui avait façonné ces vases était parvenu déjà à un stade évolué de civilisation. Non seulement il maniait en maître le métal, mais il était vêtu et paré de tissus parfois aussi fins que les plus délicates batistes modernes, ainsi qu'en témoignent leurs trames que les siècles ont, pour ainsi dire, métallisées sur des objets de cuivre autrefois enveloppés dans ces tissus.

Mais, il restait à résoudre le problème des origines de cette civilisation, car les divers objets provenant de la nécropole apparaissent non point

comme un début, mais comme l'apogée d'un art, et supposent une lente évolution et de multiples étapes. En effet, une telle maîtrise dans la métallurgie, le tissage et la céramique ne s'acquiert pas spontanément. Or, les vestiges de cette civilisation se trouvent à Suse même, sur le sol vierge. C'est donc ailleurs qu'il fallait en découvrir les origines.

La question a été en partie résolue par le Dr. Contenau, Conservateur au Musée du Louvre, qui, grâce à ses fouilles savamment dirigées à Néhavand, est parvenu à établir la chronologie de la préhistoire iranienne sur des bases solides. Ainsi, grâce aux travaux de notre maître éminent, la civilisation primitive de Suse n'est plus un miracle surgi du sol. Elle apparaît aujourd'hui comme la conséquence et le résultat de nombreux siècles d'efforts.

Cette lente évolution pourra dorénavant être suivie par étapes à travers le temps et l'espace. En effet, la plupart des sites de l'Asie Antérieure contiennent dans leurs couches les plus profondes une céramique qui, compte tenu des différences d'écoles, est analogue à celle de la nécropole de Suse. On peut même parler d'une ère de céramique peinte qui s'étendrait de la Syrie jusqu'en Chine et comprendrait, en dehors de l'Iran, la Mésopotamie, la Haute Syrie et la Palestine à l'ouest, et, à l'est, l'Afghanistan, le Belouchistan, le Turkestan, la vallée de l'Indus et jusqu'au Kan-Sou. Mais, les plus anciennes installations connues se trouvent en Iran et en Mésopotamie et particulièrement à Rey, à Damghan, à Kachan et à Néhavand, le nord paraissant en avance sur le sud.

Cependant, la céramique provenant de ces sites pose à nouveau le problème de ses origines, car, bien que touchant partout au sol vierge, elle atteste néanmoins un certain degré d'évolution que des étapes antérieures peuvent seules expliquer. C'est donc hors de l'Asie Antérieure qu'il conviendrait de chercher l'origine de ces civilisations qui florissaient sur les plateaux de l'Iran il y a plus de 6000 ans.

La céramique dont nous venons de parler était, au début, associée à un outillage de pierre et d'os taillés. Malgré l'indigence de ces moyens, l'homme était parvenu à domestiquer les animaux et cultivait déjà la terre. Mais, bientôt, sa volonté de puissance toujours croissante trouvera un appui dans la découverte du métal, et, par ce moyen, dominant les forces hostiles de la nature, il sera le maître de la terre.

Que s'est-il passé entretemps ? Un événement d'une portée incalculable ; un cataclysme dont le souvenir, transmis par les générations suscesives, est encore présent à notre mémoire : le déluge.

L'Ancien Testament a emprunté à la tradition babylonienne ce récit d'une destruction de l'hu-

manité par les eaux. Les Suméro-Akkadiens avaient inséré le poème du déluge dans l'épopée de Gilgamesh, roi de la ville d'Erech. Profondément impressionné par la mort de son ami Enkidou, Gilgamesh parcourait le monde à la recherche du secret de l'immortalité. Après de multiples péripéties, où il rencontre des hommes-scorpions et un jardin de pierres précieuses, il se trouve enfin en présence de l'homme qui avait survécu au déluge et lui demande le secret de l'immortalité. Cet homme était Utnapishtin, Noé de la Bible. Il raconte à Gilgamesh la manière dont il a réussi à se tirer d'affaire : les dieux avaient décidé d'en finir avec l'humanité et de submerger la terre. Cependant, Ea, divinité de l'abîme et de la sagesse, dévoile leur secret à une haie de roseaux qui, par leur bruissement, le répètent à Utnapishtin. Celui-ci apprend donc qu'il doit construire un grand vaisseau, s'y réfugier avec sa famille et des animaux. L'heure fixée par Shamash, le dieu-soleil, est arrivée, La pluie tombe, l'ouragan est déchaîné. Adad, dieu du tonnerre, remplit le ciel de ses mugissements ; des génies porteurs de torches embrasent le monde, et Utnapishtin se hâte de gagner l'arche. La violence de la tempête est telle que la terreur gagne les dieux eux-mêmes. Ils s'enfuient jusqu'au ciel d'Anou qui est la région la plus élevée, s'accroupissent comme des chiens, et leurs lèvres brûlantes sont agitées de frissons. Ishtar, déesse de l'amour, qui a pourtant sa part de responsabilité dans le désastre, s'écrie : « Est-ce que moi j'enfante mes gens pour que, comme les petits des poissons, ils remplissent la mer ? »

Je cède la parole à Utnapishtin lui-même qui raconte mieux les choses. C'est une copie tardive faite pour la Bibliothèque d'Assurbanipal et traduite par M. Dhorme. Je saute les passages qui alourdissent le poème par des répétitions inutiles :

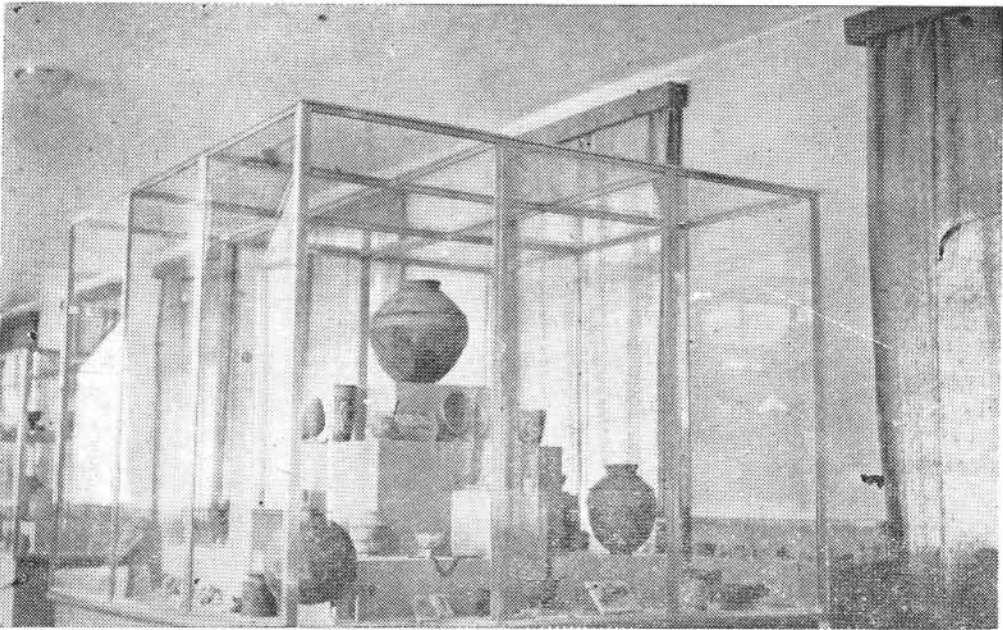
*Je regardai la mer : la voix s'était tue,  
Et toute l'humanité était changée en boue.  
J'ouvris la fenêtre et le jour tomba sur ma joue.  
Sur ma joue coulaient mes larmes.  
Je regardai le monde, l'horizon de la mer,  
A douze (mesures) émergeait une île,  
Vers le mont Nitsir arrive le vaisseau.  
Le mont Nitsir retint le vaisseau et ne le laissa  
[plus bouger.*

*A l'arrivée du septième jour,  
Je fis sortir une colombe, je la lâchai ;  
Elle alla, la colombe ; elle revint.  
Je fis sortir une hirondelle, je la lâchai ;  
Comme il n'y avait pas d'endroit, elle revint.  
Je fis sortir un corbeau, je le lâchai ;  
Il alla, le corbeau, et vit le tarissement des eaux ;  
Il mange, il patauge, il croasse, il ne revient pas.  
J'en fis sortir aux quatre vents, je répandis une  
[libation,*

*Je plaçai une offrande sur le sommet de la  
[montagne.  
Les dieux flairèrent la bonne odeur.  
Les dieux comme des mouches se rassemblèrent  
[au-dessus du sacrificateur.*

Ce récit, à quelques détails près, nous était connu par l'Ancien Testament. Or, les fouilles anglo-américaines à Our, situé en Irak, ont

Our, avons-nous dit, avait particulièrement souffert de l'inondation, et c'est de cette ville que partit, vers l'an 2000, le clan du patriarche Abraham, qui, après une courte station à Harran, chemina lentement vers la Palestine. C'est ainsi que les Hébreux nous ont transmis le récit d'un événement qu'ils avaient emprunté aux Babyloniens et qui remonte vers le milieu du quatrième millénaire.



**Antiquités de Suse.** (Musée Archéologique de Téhéran).

rencontré les traces du déluge sous forme d'alluvions déposées par le fleuve. Au-dessus du sol vierge, on trouve une céramique semblable à celle dont nous avons parlé, vestige d'une civilisation identique et contemporaine de celle qui florissait sur les plateaux de l'Iran. Venait ensuite une couche de limon de plus de 3 mètres d'épaisseur, dépourvue de toute trace de vie humaine, et composée d'éléments que charrient les fleuves dans leur cours. Leur masse impressionnante prouve que la région avait été inondée de façon exceptionnelle.

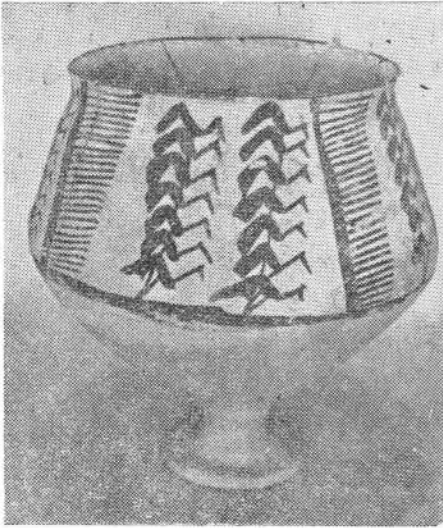
La vie recommence ensuite, attestée par une céramique plus évoluée que renferment les couches situées au-dessus des alluvions.

Le cataclysme que nous venons de décrire ne fut pas le seul, mais, à la vérité, la Mésopotamie, avant la période historique, avait souffert d'une série d'inondations dévastatrices. Ainsi, l'imagination populaire, impressionnée par tant de désastres, avait fini par les réunir en un seul et l'étendre à l'univers entier.

Cette même ville d'Our avait été, au cours du troisième millénaire, le siège d'une colonie de marchands venus de l'Inde, ainsi que l'atteste la découverte d'un sceau gravé en Mésopotamie à l'imitation de la glyptique de Mohenjo-Daro, ville située dans la vallée de l'Indus. Il est probable que ces gens rapportèrent dans leur pays, en même temps que les produits de Sumer et d'Elam, quelques-unes des légendes qui circulaient en ces contrées, notamment le récit du déluge, qu'ils auraient, par la suite, transmis aux Aryens. En effet, dans le mythe de Manu, il est également question d'une destruction de l'humanité par les eaux, et d'un homme, Manu lui-même, qui, averti à temps, échappe au désastre au moyen d'un vaisseau et engendre la nouvelle race humaine.

L'origine de la plus antique civilisation de l'Iran, nous l'avons vu, doit être cherchée hors de l'Asie Antérieure. Mais, de quel côté conviendrait-il de diriger le regard? Certes, ce ne sont pas les hypothèses qui manquent, mais les preuves.

Il est vrai que la Chine et le nord de l'Inde ont connu une céramique analogue à celle dont nous venons de parler, mais ces civilisations sont de date postérieure, et une influence iranienne sur ces pays se justifie plus que la proposition inverse. D'ailleurs, les analogies entre deux écoles d'art peuvent être le fait de relations commerciales sans que cela nécessite un déplacement massif de populations délaissant une contrée devenue



Vase peint, fin du 4ème millénaire.  
(Tépé Sialk, près de Kashan).  
(Musée Archéologique de Téhéran).

hostile pour s'établir dans une région plus favorisée. Ce qui paraît être le cas pour les premiers envahisseurs de l'Iran. Ainsi, certains artistes occidentaux d'aujourd'hui s'inspirent de l'art des populations les plus primitives. Lorsque, dans quelques millénaires, les archéologues se trouveront en présence de telles œuvres, ils seront peut-être tentés de croire qu'une invasion de nègres avait eu lieu en Europe au cours du XXème siècle. Nous savons qu'il n'en est rien, et qu'il s'agit simplement d'une influence de la culture des cannibales.

Les méthodes anthropologiques sont assez séduisantes pour déterminer la position des races et les suivre dans leurs déplacements. Mais les crânes anciens sont rares et, pour la période qui nous concerne, ils sont presque inexistantes. D'ailleurs, le système est chaotique, et chaque théorie nouvelle est surtout valable pour détruire la précédente.

L'indice céphalique, qui sert de base aux recherches anthropologiques, soulève de grandes difficultés. Ainsi les Scandinaves ont la tête

allongée : ils sont dolichocéphales. Mais beaucoup de nègres le sont aussi de même que les esquimaux. Parmi les brachycéphales, c'est-à-dire les têtes rondes, on compte la majorité des Arméniens ainsi que les Lapons et les Auvergnats. L'embarras est déjà suffisamment grand lorsqu'on se trouve en présence d'un crâne apparenté à l'un de ces types. Mais, la plupart du temps, les deux formes de tête se rencontrent dans la même nécropole, ce qui nous permet de constater qu'à l'aurore de l'histoire il n'y avait déjà plus de races pures. Les mélanges ont été en s'accroissant depuis.

Quant à la linguistique, il ne faut pas y songer, l'époque qui nous concerne ayant ignoré l'écriture.

Cependant, l'examen du mode de sépulture est d'un secours précieux pour l'étude des races et de leurs origines, car les populations primitives, plus que celles d'aujourd'hui, étaient hantées par l'idée de la mort. Des civilisations comme celles de l'Égypte, peuvent être qualifiées de funéraires. En effet, sur les rives du Nil, la maison



Vase peint, 4ème millénaire.  
(Tépé Hissar, près de Damghan).  
(Musée Archéologique de Téhéran).

n'était qu'un séjour passager, la véritable demeure étant la tombe.

Chaque groupement, comme aujourd'hui encore, était fortement attaché à ses coutumes funéraires et, lorsque l'on constate un changement brusque dans le mode de sépulture, il y a lieu de croire à une invasion étrangère, ou tout au moins à une influence religieuse soutenue par les armes.

Dans les tombes de la fin de l'époque néolithique en Iran, le mort est étendu sur le dos.



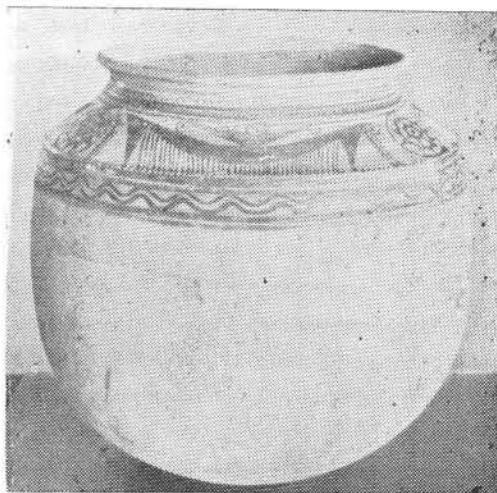
Plus tard, lorsqu'apparaît le cuivre, il a le corps fléchi dans la position embryonnaire. Ce changement, si minime soit-il, permet de croire à l'arrivée d'un peuple nouveau apportant avec lui le métal, peut-être de la région du Caucase. La position du mort étendu sur le dos s'explique d'elle-même : c'est l'attitude du repos. Mais que signifie la position embryonnaire ? On la retrouve en Egypte et en Europe à l'époque néolithique, chez les anciens Péruviens, de même que parmi les peuplades actuelles des deux Amériques, de l'Océanie et chez les Hottentots d'Afrique. Il ne saurait être question, ici, d'une influence transmise d'une population à l'autre, mais bien d'une tournure particulière de l'esprit humain au stade primitif. Le cadavre était livré au sol dans la position où se trouve l'enfant captif dans le sein de sa mère, cela afin que la terre-mère lui donne une vie nouvelle. Et cette idée, dans sa candeur, est une des plus belles qui soit. Mais elle s'accompagne en général de croyances plus prosaïques. Pour donner

que l'a dit M. Janse, les archéologues doivent souvent, à l'instar des policiers, se contenter des moindres bribes pour faire leurs déductions.

Les fouilles de M. Ghirshman à Sialk, près de Kashan, ont amené à la découverte d'une céramique préhistorique et de quelques squelettes d'enfants dont le crâne portait des traces de peinture rouge. En effet, il s'agit là d'un rite religieux que nous retrouvons ailleurs, notamment



Vase peint, 3500 av. J.-C.  
(Persépolis, village préhistorique).  
(Musée Archéologique de Téhéran).



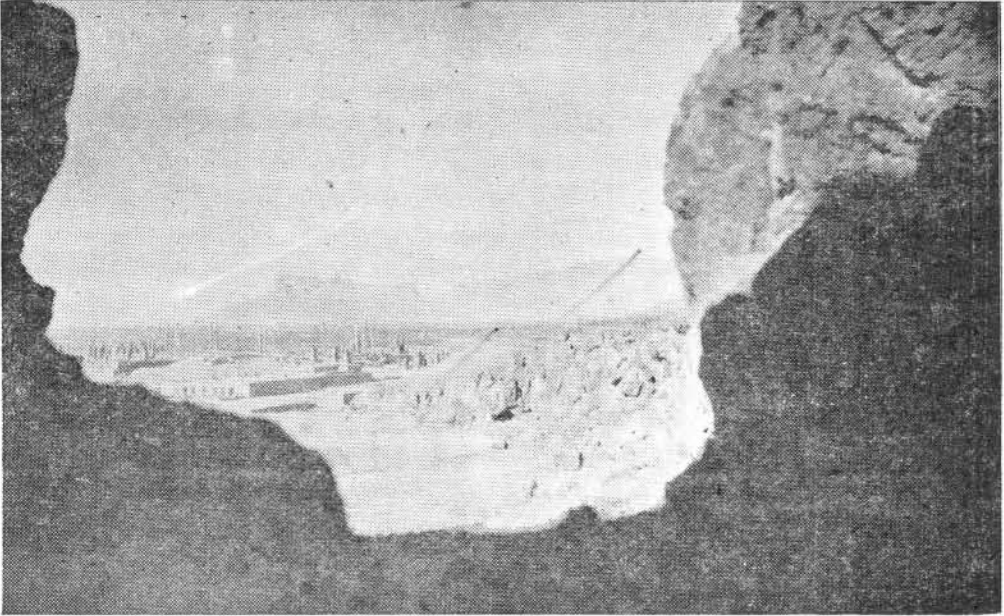
Vase peint, 3ème millénaire.  
(Tépe Giyan Néhavend),  
(Musée Archéologique de Téhéran).

dans la Russie Méridionale où l'on a découvert des squelettes couverts d'ocre rouge, ainsi qu'en Europe Occidentale dès l'époque paléolithique. L'ocre rouge, en raison de sa couleur, symbolise chez certains primitifs actuels le principe du sang et de la vie. D'après la tradition grecque, le corail est né du sang de la tête de Méduse. D'autre part, lorsque les Celtes, au quatrième siècle avant l'ère chrétienne, furent privés de cette matière, accaparée par le commerce des Indes, ils lui substituèrent un émail rouge, cette couleur ayant pour eux une valeur magique considérable.

Une conception analogue avait sans doute présidé aux rites funéraires des anciens qui, par l'emploi de la matière rouge, croyaient assurer la survie du mort. Cette couleur se retrouve parfois, non plus sur le squelette lui-même, mais dans son voisinage. Il s'agit là de l'atténuation de la même idée. Ainsi, dans les tombes royales d'Our, le personnage dont le nom se lit Meskalamdoug, ou Mescalamchar, avait un cercueil peint en rouge, à l'intérieur. Cette couleur se trouve également sur la céramique funéraire de

au mort une position embryonnaire, on le ligotait ordinairement, et cela afin d'être assuré que désormais il ne bougerait plus et qu'il ne viendrait pas sur la terre pour ennuyer les vivants par des réclamations de toutes sortes. Idées contradictoires, diriez-vous, mais la contradiction est chose humaine.

Ces remarques concernant la psychologie des primitifs ne nous renseignent guère sur leur arrivée en Iran. Nous allons, pour cela, partir d'un fait d'apparence assez insignifiant, mais, ainsi



Vue de Persépolis. Ruines imposantes de l'Empire aryen achéménide s'étendant sur 130.000 m<sup>2</sup> environ.

l'époque néolithique en Chine, tandis que la céramique ordinaire en est dépourvue.

Cette idée de la couleur rouge symbolisant le sang, reflet de vie sur le cadavre, est-elle née spontanément chez certains primitifs, ou bien faut-il voir en elle l'expression d'une croyance extrêmement ancienne qui se serait communiquée de proche en proche à divers groupes de populations ?

De toute façon, on sait que les steppes eurasiatiques, c'est-à-dire celles de Sibérie et de la Russie méridionale, avaient connu, au cours du quatrième millénaire, une civilisation caractérisée par un art animalier d'une puissance et d'une originalité remarquables. Les premières œuvres faites en matière périssable, bois ou cuir, n'ont point résisté au temps. Mais, leur style nous est connu par des exemplaires tardifs sur métal, de même que par l'influence de ces derniers sur l'art des Germains et des Celtes d'une part, et de l'autre, sur l'art chinois à l'époque des Royaumes Combattants et surtout à la période des Hans.

Sans remonter plus haut dans le temps, c'était aux populations nomades, errant à travers les vastes contrées de l'Eurasie, que nous pouvons attribuer l'emploi de la couleur rouge en tant que symbole funéraire. Ils se seraient étendus à l'ouest où l'on trouve des sépultures dites à ocre, à l'est ainsi qu'en témoigne la céramique funéraire de la Chine néolithique, au sud sur le plateau de l'Iran et en Mésopotamie.

Cette hypothèse, je dois l'avouer, repose sur des données bien fragiles, mais elle est appuyée par une autre découverte : celle des sépultures Changs, situées au nord du Honan en Chine. Ces tombes présentent, avec celles des rois d'Our, des analogies frappantes. En effet, dans les deux régions, Chine et Mésopotamie, la sépulture est un puits creusé dans le sol avec pente en talus, un caveau est réservé au roi, le mobilier funéraire abonde, riche et somptueux, enfin on y constate la coutume des sacrifices humains. En effet, lors des funérailles du roi on avait coutume de sacrifier ses femmes et ses serviteurs. Malgré des divergences de détails dues à la distance qui sépare les deux civilisations dans le temps et dans l'espace, l'identité absolue des principes funéraires nous oblige à admettre leur communauté d'origine. Ce sont encore les populations des steppes eurasiatiques qui ont débordé d'une part sur la Mésopotamie et de l'autre sur la Chine. D'ailleurs les Scythes, qui en furent les héritiers directs, connaissaient, au dire d'Hérodote, des coutumes très semblables à celles que nous venons de constater.

La coutume des sacrifices humains contraste violemment avec la perfection de ces civilisations antiques, et notre sensibilité la qualifie de barbarie sanguinaire, mais la douceur des mœurs actuelles sera-t-elle appréciée sans réserve dans quelques millénaires ?

D'ailleurs, il paraît évident que ces sacrifices étaient consentis par les victimes elles-mêmes

car sinon, lorsque la santé du roi inspirait quelque inquiétude, il eut été prudent de prendre le large au plus vite.

Ici, encore, il s'agit d'un rite. En effet, le roi n'était pas un simple mortel, mais un intermédiaire entre la divinité et l'homme. Plus d'un souverain se déclare fils ou nourrisson de déesse et prétend même avoir obtenu les faveurs d'Ishtar, l'Aphrodite des Babyloniens. Pour Assurbanipal, Ishtar a des tendresses toutes maternelles et, s'adressant au roi, elle lui dit : « Comme une mère sur son fruit, ainsi ma face couvre ta face. Comme un bijou gravé, entre mes seins je te placerai », etc.

Plus d'un souverain, déifié après sa mort, sera l'objet d'un culte fervent. Ainsi, lors des funérailles du roi, ses femmes et ses serviteurs ne l'abandonnent point et veulent le suivre dans un monde meilleur.

Ces coutumes existaient également en Nubie, mais la vallée du Nil a fait plus d'un emprunt à la Mésopotamie.

La coutume des sacrifices humains à l'occasion des funérailles est-elle d'origine indo-européenne ? La chose est possible, probable même. Nous la rencontrons chez divers peuples incontestablement indo-européens.

César nous apprend qu'elle était de règle chez les populations celtiques, témoignage confirmé par le géographe Méla, ainsi que par la découverte de la nécropole de Hallstatt et des cimetières gaulois de l'époque de la Tène. Elle semble avoir été connue également des Germains et surtout des Scythes, population considérée

aujourd'hui comme aryenne et dont nous possédons des témoignages laissés par Hérodote. Dans l'Inde, le sacrifice volontaire de la femme à la mort de son mari est une survivance de la même coutume.

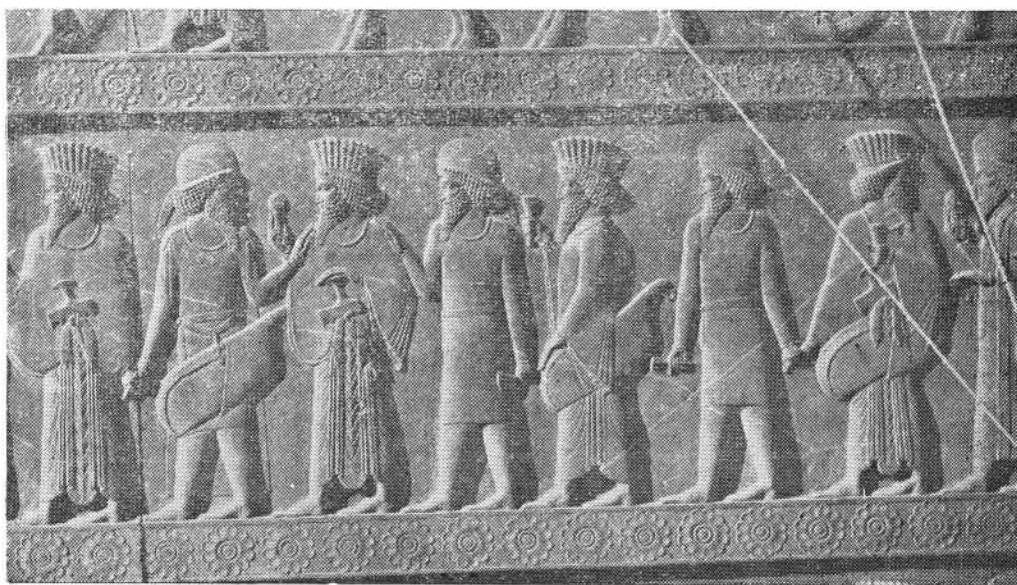
Cette croyance, fortement atténuée, a été constatée en Flandre où « la veuve était conduite à l'église sur le cercueil de son mari ». Cette coutume s'était maintenue jusqu'au XIX<sup>ème</sup> siècle.

Il faudrait alors admettre que les souverains chinois de la dynastie Chang formaient une aristocratie régnante d'origine étrangère.

La chose est plus que probable en ce qui concerne les rois d'Our. En effet, cette coutume sans précédent disparaît de la ville d'Our en même temps que l'autorité de la famille régnante qui l'avait instituée.

On admet ordinairement que le primitif, plus que l'homme moderne, est dominé par l'instinct. Les sacrifices volontaires nous démontrent la proposition inverse. En effet, la foi chez ces peuples apparaît plus impérieuse même que l'instinct de conservation. Par contre, à mesure que l'esprit critique attaque l'idée et la désagrège, les instincts trop longtemps comprimés se libèrent, d'autant plus que pour s'assouvir ils disposent de moyens de plus en plus considérables. L'homme primitif est entièrement dominé par l'idée religieuse, et les civilisations actuelles tendent vers la libération de l'instinct.

Le peuplement de l'Iran et de l'Asie Antérieure s'explique par les conditions géologiques



Bas-relief de Persépolis. Types aryens (Perses et Mèdes).

de la période pliocène. Alors, la Mésopotamie, dont le sol devait, par la suite, être constitué par des alluvions, n'existait pas encore, et le Golfe Persique s'avancait jusqu'à la région de Mossoul. Formée par les matériaux que les fleuves arrachent au massif d'Arménie, la plaine s'étend chaque jour au détriment de la montagne qui s'effondre imperceptiblement pour combler la mer. D'autre part, selon Morgan, l'Iran était couvert d'une épaisse couche de glace ainsi que la région de l'Oural jusqu'en Scandinavie. Derrière cette muraille infranchissable, s'agitaient confusément des populations harcelées par le froid. Lorsque le climat changea et que la fonte des neiges leur livra passage à travers l'Iran, ils se répandirent en Asie Antérieure par vagues successives.

Les premiers envahisseurs, appelés Asianiques, jetèrent probablement quelques ramifications en Egypte et en Crète, apportant les éléments d'une civilisation qui, dans ces contrées relativement isolées, prit un caractère particulier. En Elam et dans l'Inde, ils rencontrèrent des populations noires qu'ils soumièrent.

La plus ancienne école d'art de l'Iran est l'œuvre de ces Asianiques, de même que la découverte du métal. A la même souche appartenaient les Sumériens qui, venus plus tard des mêmes contrées et après avoir laissé des vestiges de leur art au nord de la Mer Noire et au Caucase, s'établirent en Elam ainsi qu'en Mésopotamie, déjà en grande partie formée par les alluvions. Là, ils furent progressivement submergés par les Sémites venus du pays d'Amourrou.

Les Sumériens furent les initiateurs de la plupart des grandes civilisations. Ils étaient artistes et inventifs. Leur art animalier est d'un réalisme admirable, leur industrie d'une perfection et d'une variété étonnantes. En architecture, ils créèrent la voûte, l'arc et le dôme, et ils connaissaient également la colonne. Ils aimaient la danse et la musique, et jouaient des instruments à corde, à vent et à percussion. Ils divisèrent le cercle en 360 degrés, le jour en 24 heures, conséquence du système duodécimal dont ils furent les créateurs. Mais, on leur doit surtout la découverte de l'écriture, hiéroglyphique d'abord comme en Egypte, et devenue par la suite cunéiforme, grâce à des simplifications progressives imposées par le matériel du scribe.

Lorsque la civilisation sumérienne apparaît vers l'an 3400, elle a déjà un très long passé. Sumer archaïque était le pays rêvé du féminisme : les femmes y gouvernaient à l'égal des hommes et pouvaient avoir deux maris.

Dès le troisième millénaire, les Aryens, issus peut-être de la même souche, gravissent les plateaux de l'Iran auxquels ils ont donné leur nom. En effet, Iran signifie le séjour des Aryens. Médes, Perses, Bactriens et Sogdiens s'établissent dans le pays, tandis que d'autres tribus partent à la conquête de l'Inde et soumettent les Dravidiens plus ou moins métissés d'Asianiques.

A l'ouest, les vagues de populations aryennes déferlent sur la Mésopotamie. D'abord, mêlées aux Goutis, peuplades sauvages cantonnées dans les monts Zagros, elles ruinent la puissance sémi-



Département des Antiquités achéménides. (Musée Archéologique de Téhéran).



Le tombeau de Cyrus, fondateur de l'Empire Perse. (Pasargade).

tique des Agadéens. Ensuite, formant une aristocratie régnante au Mitani, elles gouvernent l'Assyrie, sous le nom de Kassites, et, durant six siècles, elles seront maîtresses de Babylone.

Cependant, les autres tribus aryennes demeurées dans les steppes s'adonnent à l'agriculture ou bien continuent la vie errante de nomade : ce sont les Scythes.

Les Aryens empruntèrent la civilisation matérielle de leurs prédécesseurs, mais ils avaient un idéal moral attesté par la pureté de leurs mœurs et de leur religion. Ils se nommaient eux-mêmes Aryas, c'est-à-dire nobles. Ils l'étaient par le caractère et par l'esprit chevaleresque. Ils furent surtout des conquérants, mais le milieu physique réagit différemment sur leur esprit ; tandis que les Aryens de l'Iran s'élançant à la conquête du monde qu'ils parviennent à subjuguier, depuis l'Indus jusqu'au Danube et même jusqu'en Cyrénaïque, les Aryens de l'Inde se replient, mais avec la même ardeur combattive, tendent vers la domination de l'âme et la libération de l'esprit.

Les invasions ne se firent pas uniquement par l'Iran, un groupe de populations, après avoir contourné la Mer Noire, traverse l'Hellespont et forme l'élément prépondérant de la Confédération des Hittites, les Héthéens de la Bible.

On tend actuellement à voir, dans toutes ces nations, des Indo-Européens plus ou moins primitifs. Mais ici, pas plus qu'ailleurs, il ne saurait être question de race pure. Il s'agit sans doute d'une communauté très cohérente, unie par les liens du langage et de certaines croyances, mais composée d'éléments hétérogènes. C'est ce qui explique la grande diversité de types ethniques parmi les Indo-Européens d'aujourd'hui. Il devait en être de même autrefois, ainsi que l'attestent les crânes de formes variées provenant des mêmes sépultures.

Bien qu'il soit impossible à l'heure actuelle de remonter plus haut dans le passé, il est néanmoins permis de supposer que les Indo-Européens étaient issus de quelques-unes des races qui habitèrent la région moyenne de l'Eurasie, à l'époque quaternaire, et dont les origines se confondent avec celles de l'humanité.

Les invasions que nous avons décrites ne furent pas des exodes pacifiques évoluant au rythme du chant pastoral. Elles furent souvent des ruées de populations avides, semant la terreur et chassant devant elles les possesseurs du sol qui, devenus l'avant-garde de leurs propres vainqueurs, se jetaient à leur tour sur d'autres nations.

Ainsi naquit l'épopée, qui, de toutes les créations de l'art, est celle qui coûte le plus cher.

MOHSEN MOGHADAM.

# Quelques aspects de la philosophie chinoise

Conférence de

## M. Chahen Turabian

**Ingénieur E.T.P. Diplômé de l'Ecole des Hautes Etudes Internationales,  
Membre de l'Institut d'Histoire de l'Emigration Politique Contemporaine.**

*Organisée par la " Société des Amis de la Chine ", et faite au Caire  
à l'" Oriental Hall " de l'Université Américaine le Jeudi 31 Octobre 1946.*

Altesse Royale,  
Excellences,  
Mesdames,  
Messieurs,

La philosophie chinoise, comme la philosophie hindoue et la philosophie grecque, représente l'un des aspects les plus originaux de la pensée humaine.

La spéculation philosophique en Chine découle de très anciennes conceptions naturalistes, nées au spectacle de l'alternance des saisons. La vie paysanne archaïque se divisait très rigoureusement en période de réclusion hivernale, où dominaient les travaux féminins, c'était la saison des tisserandes; et période de travaux agricoles, en principe réservée aux hommes.

Le cycle de la vie paysanne se calque donc étroitement sur le cycle des saisons. De cette conformité dérivent les premières conceptions chinoises sur l'univers et tout d'abord le premier « classement » des choses en deux catégories générales, classement que nous verrons présider par la suite et jusqu'aux temps modernes à tous les systèmes philosophiques chinois sans exceptions.

Toutes les choses seront réparties entre deux principes ou modalités: le principe Yin qui correspond à l'ombre, au froid, à la rétraction, à



M. CHAHEN TURABIAN  
(Portrait peint par Camille Angelides).

l'humidité, et au genre féminin; le principe Yang qui correspond à la chaleur, au soleil, à l'activité, à l'expansion, et au genre masculin. Ces deux noms de catégorie, que nous retrouverons si souvent dans l'histoire de la pensée chinoise, étaient primitivement deux termes de la langue populaire désignant: Yin, un temps froid et couvert, un ciel pluvieux; et Yang, l'ensoleillement et la chaleur. Par exemple, pour une montagne ou une vallée, Yin est le versant ombré, Yang le versant ensoleillé.

L'alternance de ces deux principes, leurs mutations expliquent le cycle de la nature comme le cycle humain, puisque la nature et l'homme, le monde physique et le monde moral correspondent étroitement ici. Toutefois, en dépit de cette division, la cosmogonie chinoise n'est nullement dualiste à la manière, par exemple, du Samkhya hindou. Elle ne l'est point, d'abord parce que Yin et Yang non seulement, alternent, mais aussi se commandent, se conditionnent et, si nous pouvons dire, se déclenchent l'un l'autre, et ensuite en raison de la notion centrale du tao. Cette notion du Tao deviendra la clé de voûte de toutes les doctrines philosophiques. Ce terme, qui signifie proprement

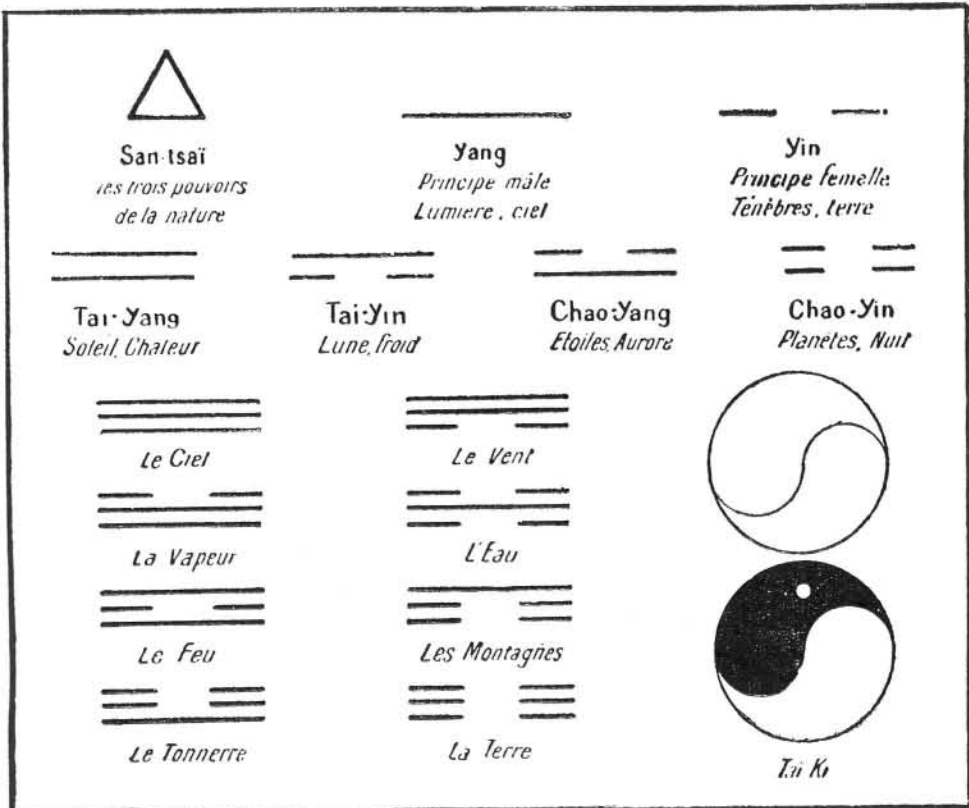
«Direction», semble avoir initialement désigné l'ordre qui préside à l'alternance des deux principes, qui est comme la loi même de leur solidarité, de leur interdépendance et de leur enchaînement sans fin.

Ces conceptions naturalistes, qui plongent dans les premières classifications de la mentalité primitive, furent suivies de notions plus élaborées, sorties des écoles de devins. La Chine archaïque a connu deux modes de divination: par l'écaille de tortue (fissures de l'écaille au contact du feu), et par l'achillée. Ce sont les diverses dispositions possibles des tiges d'achillée qui ont donné naissance à la théorie des «hexagrammes». Les devins, dont le rôle était fort considérable dans la société chinoise archaïque, imaginèrent pour la commodité de leurs opérations, au-dessus du monde sensible, un monde abstrait commandant le précédent, un peu comme dans la philosophie grecque le commandent les idées platoniciennes; mais, chez les devins chinois, il s'agissait d'abstractions géométriques, savoir des différentes combinaisons que peut former tout un système de lignes brisées ou continues, ordonnées en «trigrammes» et «hexagrammes» et qui, par la suite, symbolisèrent les dernières combinaisons du Yin et du Yang, c'est-à-dire, ici encore, les divers aspects de l'univers, les diverses éventualités de l'avenir. Ajoutons à cet ensemble les notions purement chinoises sur la valeur quantitative des

nombres. Le nombre 1 représentait l'eau, le Nord, la couleur noire; le 2, le feu, le Sud, le rouge; le 3, le bois, l'Est, le vert; le 4, le métal, l'Ouest, le blanc; le 5, la terre le Centre, le jaune. L'animal symbolique du Nord est la tortue noire, celui du Sud l'oiseau rouge, celui de l'Est le dragon vert, celui de l'Ouest le tigre blanc.

Ce fut dans ce milieu intellectuel que vécut Confucius, en chinois Kong-fou-tseu, «maître Kong» (551-479 av. J.-C.). En raison du caractère moral de son enseignement, on l'a comparé à Socrate. De fait, ils ont ce point commun de n'avoir pas laissé d'écrits. Nous sommes obligés de reconstituer la physionomie de Socrate d'après les images que nous ont laissées Platon et Xénophon. Plus délicat encore est peut-être le travail en ce qui concerne Confucius. Les entretiens que nous possédons de lui et qui contiennent des aphorismes ne nous sont parvenus que dans une édition remaniée, postérieure d'environ 500 ans à sa mort.

Pour autant que nous puissions, de la sorte, suivre la marche de sa pensée, nous constatons que Confucius ne cherche nullement à innover. On retrouve chez lui le respect dû au Ciel, c'est-à-dire à l'ordre cosmique, les notions classiques du Yin et du Yang, la notion supérieure du Tao avec le double tao-to — le «tao-to et la vertu» — que nous reverrons avec un sens différent dans le vocabulaire de ses rivaux, les taoïstes, mais qui, chez lui, traduit surtout un idéal de perfection-



Les Koua — Les huit trigrammes magiques (Pa koua), formés de lignes pleines (yang) ou brisées (yin).

nement moral. Avec tous les sages de son école, Confucius prêche la piété filiale et la piété envers les mânes, c'est-à-dire le culte des ancêtres. Sa doctrine se présente essentiellement comme une doctrine d'action, son enseignement comme une morale agissante. Le «confucéisme» se résume dans la notion du jen, notion qui implique à la fois un sentiment d'humanité envers autrui et un sentiment de dignité humaine envers soi-même, bref le respect de soi et des autres avec toutes les vertus secondes que cet idéal commande: magnanimité, bonne foi, bienfaisance. Dans les relations extérieures, le jen se traduit par le contrôle constant de soi-même, par le respect des rites et par une politesse formelle qui ne fait, comme on l'a dit, que manifester la politesse du cœur.

Certes, le climat est ici assez différent de celui qu'on crée l'abnégation bouddhique et surtout l'immolation chrétienne. Il s'agit simplement d'une maxime d'intelligente réciprocité: «ne faites pas à autrui ce que vous ne voudriez pas qu'il vous fit».

Comme l'enseignement socratique, le confucéisme tend à apprendre avant tout à l'homme à se connaître lui-même pour se perfectionner. Comme Socrate renoncera aux recherches des philosophes ioniens sur l'origine du monde, Confucius, sans d'ailleurs être aucunement agnostique, se refuse à scruter le mystère de la destinée, à discourir sur les esprits, à «parler des prodiges», «Ce qu'on sait, savoir qu'on le sait. Ce qu'on ignore, savoir qu'on l'ignore, professait-il. Tu ne sais rien de la vie, que peux-tu savoir de la mort?» D'autre part, cet enseignement, tout orienté vers le perfectionnement de l'homme, ne distingue pas la morale individuelle de la morale civique ou sociale. Par l'accent donné à ses maximes, Confucius méritera de devenir par la suite le sage-type, le docteur par excellence de l'école des lettrés officiels. Si nous devons résumer en une seule formule l'esprit du confucéisme, nous dirons que c'est un civisme en communion, mieux encore: en collaboration avec l'ordre cosmique.

Tout autre fut l'école taoïste.

Les origines de cette école remontent aux spéculations des devins préhistoriques sur les notions de Yin, de Yang et de Tao. Le taoïsme philosophique aurait été fondé par un sage, Tchouang-tseu, ayant vécu dans la seconde moitié du IV<sup>e</sup> siècle. Des antiques recettes de sorcellerie qui lui ont donné naissance, le taoïsme a conservé des pratiques très curieuses sur le contrôle de la respiration, ou plutôt une véritable «gymnastique respiratoire», qui devait amener l'initié à un état d'extase et de lévitation, méthodes qui ne sont pas particulières à la Chine archaïque puisqu'on les retrouve chez les yogis hindous. Mais, ces procédés d'auto-suggestion sont ici ennoblis par une pratique de la vie mystique qui, toujours comme dans le Yoga hindou, devait «rendre l'âme vide de tout autre chose que de sa pure essence». Le saint taoïste parvenait ainsi à une sorte d'état extatique permanent, «état de grâce magique qui était l'état de nature». Les textes taoïques nous révèlent les étapes successives de la voie mystique

ainsi comprise: «Depuis que j'écoute vos instructions, déclare, dans le livre de Tchouang-tseu, un disciple du sage, j'ai d'abord appris à considérer mon moi comme un objet extérieur, puis je n'ai plus su si j'étais mort ou vivant». Et de même, dans un autre passage: «Après avoir vu l'Unique, (le Tao), le disciple put arriver à l'état où il n'y a ni présent, ni passé, puis à celui où l'on n'est ni mort, ni vivant».



Confucius (en costume de mandarin).  
(Musée Guimet, Paris).

Cet ascétisme intellectuel dote le taoïste de pouvoirs inouïs. «Arrivé, écrit excellemment Granet, à n'être plus qu'une puissance pure, impénétrable, invulnérable, entièrement autonome, le Saint va, se jouant en toute liberté à travers les éléments».

«Dans sa transcendance, enseigne Tchouang-tseu, le sage est au-dessus des contingences. Que la foudre tombe des montagnes, que l'ouragan bouleverse l'océan, il ne s'inquiète pas. Il se fait porter par l'air et les nuées, il chevauche le soleil et la lune, il s'ébat par delà l'espace!» Comme un pur esprit, il traverse toute matière, car pour lui toute matière est comme poreuse. Le livre de Tchouang-tseu s'ouvre sur le mythe platonicien du grand oiseau céleste s'enlevant ainsi à la recherche du tao: «Le grand oiseau s'élève sur le vent jusqu'à une hauteur de 90.000 stades. Ce qu'il voit de là-haut dans l'azur, sont-ce des troupes de chevaux sauvages lancés au galop? Est-ce la matière originale qui voltige en poussière d'atomes? Sont-ce les souffles qui donnent naissance aux êtres? Est-ce l'azur qui est le ciel lui-même, ou n'est-ce que la couleur du lointain infini?»



Dans ce vol planétaire sur les ailes du grand oiseau mythique, dans cette aspiration éperdue à atteindre d'un seul coup d'aile la force innommée qui meut les mondes, Tchouang-tseu se sent maître de l'univers.

Mais, pour s'unir à l'essence de la Nature, pour ainsi s'associer à l'Élan cosmique, le taoïste doit «abolir en lui la raison, éteindre son intelligence». «Que tes yeux, enseigne Tchouang-Tseu, n'aient plus rien à voir, tes oreilles plus rien à entendre, ton cœur plus rien à savoir». La société, la civilisation ne sont que conventions. Le taoïste doit les rejeter. Comme le disciple de Jean-Jacques Rousseau, il doit retourner à l'état de nature, vivre dans l'intimité des bêtes sauvages et libres. Faire retrouver en soi l'homme naturel, il n'y a en effet qu'à dépouiller le civilisé. Là, réside le secret de longévité, recherché par toute l'école: pour prolonger indéfiniment notre vie, il nous suffit de conserver en paix, sans interventions artificielles, notre élan vital. Dans la pratique quotidienne, la sagesse taoïste consiste essentiellement dans le refus de toute agitation inutile: «Sans franchir ton seuil, tu peux connaître l'empire entier; sans regarder par la fenêtre, tu peux posséder le tao céleste».

En approfondissant l'antique notion du tao, le taoïsme a donné à la pensée chinoise une métaphysique. Métaphysique d'une remarquable puissance, encore qu'échappant à toute tentative de définition trop précise. Le tao, c'est la substance cosmique avant toute spécification. «Avant le temps et de tout temps, dit Tchouang-tseu, fut un Être existant de lui-même, éternel, infini, complet, omniprésent. Impossible de le nommer, car les termes humains ne s'appliquent qu'aux êtres sensibles. En dehors de cet être, avant l'origine, il n'y eut rien. On l'appelle néant de forme, ou mystère, ou Tao».

Substance unique dont le yin et le yang ne sont que les modes, continu cosmique qui permet leur éternelle réversibilité, il reste un pur inconnaisable, un pur ineffable: «Le tao qui peut être nommé n'est pas le tao véritable». D'où l'inutilité, en ces matières, de la raison: «Ceux qui voudraient obtenir le tao par l'étude, dit Tchouang-tseu, cherchent ce que l'étude ne donne pas. Ceux qui voudraient l'obtenir par le raisonnement cherchent ce que le raisonnement ne donne pas». On ne peut le définir que négativement. C'est ce qu'expriment les quatre vers, si souvent cités:

*«O grand carré qui n'a pas d'angles,  
Grand vase jamais achevé,  
Grande voix qui ne forme pas de paroles,  
Grande apparence sans forme!»*

Mais, on se tromperait radicalement en prenant ce monisme pour un monisme statique. C'est le dynamisme même. Comme l'ont fait observer Maspero et Granet, le tao est moins conçu comme un être que comme une force. Il est tout jaillissement et élan vital. Il est «la spontanéité qui meut le monde», ou mieux encore: de principe permanent de l'universelle spontanéité, l'élan cosmique identique à l'élan vital.

Par un curieux renversement, ce monisme absolu aboutit à un relativisme radical. Si des dix mille êtres ne sont qu'un, ils sont interchangeables et inter-réversibles. Le sage lui-même, ayant déposé son nom, sa personnalité, son moi individuel s'identifie à tout le reste de l'univers. «Comment, écrit Tchouang-tseu, savons-nous si le moi est ce que nous appelons le moi? Jadis moi, Tchouang-tseu, je rêvai que j'étais papillon, un papillon qui voltigeait, et je me sentais heureux. Je ne savais pas que j'étais Tchouang-tseu. Soudain je m'éveillai et je fus moi-même, le vrai Tchouang-tseu. Et je ne sus plus si j'étais Tchouang-tseu rêvant qu'il était un papillon, ou un papillon rêvant qu'il était Tchouang-tseu».

Ce relativisme, ou plutôt cette éternelle réversibilité, aboutit à une attitude de détachement, de quiétude, d'acceptation sereine devant toutes les vicissitudes humaines. «O monde, dira Marc-Aurèle, tout ce que tu m'apportes est pour moi un bien». «Quand nous avons compris, dit de même Tchouang-tseu, que la terre et le ciel sont un grand creuset et le Créateur un grand fondeur, où irions-nous qui ne fût bon pour nous?». «O mon maître, ô mon maître, s'écrie encore Tchouang-tseu, s'adressant au tao, tu anéantis toute chose sans être cruel, tu fais largesse aux dix mille générations sans être bon». Nous étions tout à l'heure bien près de la résignation chrétienne, nous voici rejetés vers le stoïcisme glacé de Vigny. La dernière leçon du taoïsme sera une leçon d'indifférence.

Le bouddhisme est une religion essentiellement hindoue et qui resta limitée à l'Inde pendant six cents ans. Son fondateur Cakyamouni, qui mérita de devenir le Bouddha, c'est-à-dire le sage par excellence, vécut dans le bassin du Gange entre 563 et 483 av. J.-C. Il comprit la loi de la douleur universelle, le monde n'était qu'un torrent d'impermanence se résolvant en douleur. Ce pessimisme provenait d'une croyance universellement admise dans l'Inde, la croyance à la métempsychose ou transmigration des âmes. Le spiritualisme occidental nous propose comme récompense la vie éternelle. La vie éternelle, que proposaient les doctrines hindoues, prenait forme de cauchemar, parce que liée aux aléas de la transmigration: naître, souffrir, mourir, renaître pour éternellement souffrir et mourir, c'étaient des travaux forcés de la vie à l'éternité.

A ce cauchemar, le Bouddha apportait une solution pour échapper au cycle éternel de renaissances, au monde de la transmigration; il importait, avant tout, d'éteindre «la soif du moi» qui provoque des renaissances, d'éteindre le moi, «extinction» qui est proprement le nirvana. Le Bouddha prêchait, à cet effet, non certes le suicide qui n'aurait comme effet que de nous replonger dans les réincarnations les plus affreuses, mais la lutte contre les passions, l'immolation de l'individu à tous les êtres, l'universelle charité, poussée jusqu'au constant sacrifice de nous-mêmes envers toutes les créatures, hommes ou animaux. Sa doctrine, métaphysiquement négative, aboutissait dans la pratique à une morale toute

de renoncement, de chasteté, de charité et de douceur.

Elles sont évangéliques, les paroles du Bouddha Cakyamouni: «Faire un peu de bien vaut mieux qu'accomplir des œuvres difficiles. Si on voulait comprendre le fruit des aumônes, on ne mangerait pas sa dernière bouchée de nourriture sans en avoir donné. L'homme parfait n'est rien s'il ne se répand en bienfaits sur les créatures, s'il ne console les abandonnés. Ma doctrine est une doctrine de miséricorde, c'est pourquoi les



Bouddha

heureux du monde la trouvent difficile... Il y a un sacrifice plus aisé que le lait, l'huile et le miel: c'est l'aumône. Au lieu d'immoler des animaux, laissez-les aller. Puissent-ils trouver des gazons, de l'eau, des brises fraîches!»

La pitié bouddhique se penche en effet sur toutes les douleurs: «Il a été versé plus de larmes, ô disciples, qu'il n'y a d'eau dans le grand océan».

Pour comprendre la diffusion immense dont devait par la suite bénéficier le bouddhisme, notons tout de suite l'attrance que ne pouvait manquer d'exercer sur les âmes les plus hautes un tel climat spirituel. Signalons en particulier l'élément de poésie, d'une tendresse franciscaine, que constituèrent pour la littérature et pour l'art, les légendes sur les «vies antérieures» du Bouddha au cours de ses pré-incarnations successives sous diverses formes humaines ou animales: Le Bouddha a été tour à tour le roi des cerfs qui vient se livrer au roi de Benarès pour obtenir le salut d'une biche capturée; le lièvre qui se jette dans le feu pour nourrir un brahmane affamé;

le roi des éléphants qui offre ses défenses à son meurtrier, le chasseur; le bon singe qui fait un pont de son corps martyrisé à ses frères poursuivis. La doctrine bouddhique, au cours des cinq siècles qui suivirent, se modifia. Au moralisme un peu froid de son fondateur, se superposa une véritable théologie, correspondant du reste aux besoins du cœur humain. Le Bouddha historique étant nirvané, c'est-à-dire «éteint», se trouvait difficilement accessible à la prière. Le bouddhisme ultérieur obvia à cette difficulté, en créant un certain nombre de futurs bouddhas, les bodhisattva, qui attendent, en de merveilleux paradis, l'heure de leur incarnation, et qui occupent cette attente à sauver les créatures.

Ces hautes figures spirituelles, toutes de compassion et de miséricorde, faisaient naître autour d'elles un climat de confiance et de tendresse, un piétisme, une religion du cœur dont l'Asie orientale ne pouvait offrir aucun équivalent. La Chine en particulier, à laquelle le confucéisme et le taoïsme ne présentaient alors rien de semblable, allait trouver la révélation d'un nouveau monde spirituel.

Le bouddhisme, quand il fut pour la première fois prêché en Chine, dans les années 60 à 70, apparut aux Chinois comme une secte taoïste, comme, pour les Romains, le christianisme ne fut d'abord qu'une secte juive. Les missionnaires bouddhistes profitèrent, consciemment ou non, de cet alibi initial dont leur prédication ne pouvait que bénéficier. Ayant à se créer de toutes pièces un vocabulaire pour traduire en langue chinoise, et si nous pouvons dire en pensée chinoise les concepts hindous, ce fut tout naturellement à la terminologie taoïque qu'ils empruntèrent leurs équivalents; ce fut d'après cet exemple qu'ils modelèrent leurs néologismes. Un cas analogue devait se présenter, au XVII<sup>e</sup> siècle, pour les missionnaires jésuites qui, pour rendre les concepts théologiques chrétiens, durent emprunter une partie de leur vocabulaire à celui des lettrés confucéens. Ainsi encore, les apologistes chrétiens du III<sup>e</sup> siècle, empruntant leur terminologie philosophique à Platon et à Philon. Le résultat fut que les premières communautés bouddhiques en Chine furent, selon l'expression d'Henri Maspéro, des groupes «d'un taoïsme bouddhisant».

Le taoïsme, dont les analogies superficielles avec le bouddhisme avaient favorisé sa propagande, ne tarda pas à dénoncer cette erreur et poursuivit les missionnaires bouddhistes d'une haine de moines qui ne désarma jamais. Quant aux lettrés confucéens, ils prononcèrent contre «la religion étrangère» une condamnation sans appel: le monachisme bouddhique était anti-social parce qu'il éteignait la famille en laissant périr le culte des ancêtres, et que le moine bouddhique, égoïstement préoccupé de son salut individuel, se montrait indifférent au sort de l'Etat. C'était là une querelle qui devait durer jusqu'aux temps modernes. Confucéens et bouddhistes lutteront d'ailleurs à armes inégales; le confucéisme, au sens le plus large du mot, devant rester la doc-

trine officielle, une doctrine d'Etat; tandis que le bouddhisme, même sous les empereurs personnellement favorables à cette religion, ne devait représenter qu'une tendance particulière, une religion de groupes, qui, quelque extension qu'elle ait pu prendre à certaines époques de ferveur, demeurait étrangère à la famille chinoise et à l'Etat chinois.

Sous la dynastie des Hans, en tout cas, le bouddhisme, bien que nullement persécuté, ne devait pas avoir dans l'Etat chinois plus d'importance que le christianisme dans l'Empire romain à l'époque de Trajan ou de Marc-Aurèle.

A la doctrine, somme toute assez simple, prêchée par le Bouddha historique, s'étaient superposées dans l'Inde même, à partir du commencement de notre ère, une métaphysique et une mythologie inattendues. Cette transformation était l'œuvre des écoles dites du Mahayana ou Grand Véhicule du Salut. Une partie d'entre elles professaient, au point de vue philosophique, un idéalisme absolu, ou plus exactement, un monisme idéaliste, un peu analogue au système de Fichte, et qui dissolvant à la fois le moi et le monde extérieur, ne laissait finalement subsister que le «rien que pensée», «le monde des idéaux». Des conceptions assez semblables formaient la trame d'un autre système fondé dans les dernières années du VI<sup>ème</sup> siècle de notre ère par un bouddhiste chinois sur le mont Tien-tai. La «doctrine du Tien-Tai» retrouvait dans l'écoulement universel, qui, selon le bouddhisme, constitue le monde, l'essence universelle dont la conquête permettrait au fidèle de parvenir à la bouddhité. On aboutissait, ainsi, à une sorte de monisme mystique, dans lequel il ne serait pas difficile de déceler des infiltrations taoïstes: l'essence universelle du Tien-tai se présente comme une réplique du tao, tel que nous l'avons plus haut défini. Une autre secte bouddhique, dite de la contemplation (tchan en chinois), s'attachait également par la voie intuitive, à découvrir au fond du cœur l'essence de la bouddhité. Et, sans doute, cette replongée intérieure, cet affouillement mystique, peut se réclamer de tout l'ascétisme des Yogis hindous, aussi bien brahmaniques que bouddhistes. Il n'en est pas moins vrai que nous sentons, ici encore, pénétrer, comme par une insensible osmose, les concepts taoïques. La contemplation du Tchan ne se différencie guère de l'extase taoïste telle que nous avons essayé de la définir. Mais, si le vieux taoïsme indigène influençait ainsi l'évolution du bouddhisme, la réciproque n'était pas moins vraie. A l'imitation du bouddhisme, le taoïsme s'efforçait maintenant de s'organiser en Eglise, et ses sages se groupaient en communautés sur le modèle des couvents hindous.

Au VII<sup>ème</sup> siècle, la piété populaire se porta vers un bodhisattva qui, par une curieuse métamorphose, sembla en Chine, revêtir une apparence féminine; la «déesse» Kouan-yin, sorte de madone toute de mansuétude et de compassion, qui sauve les âmes, les retire des enfers et les fait renaître à ses pieds, dans le lotus mystique, en de merveilleux paradis. Kouan-yin partagea ce

rôle avec une autre divinité, le bouddha mystique (Amito), qui est considéré comme son père spirituel et dont elle porte l'image dans ses cheveux. La dévotion à Amito, l'amidisme, donna naissance à une religion du cœur, à un culte nettement personnel, à un véritable piétisme, mieux encore: à un quietisme fait d'une confiance sans limite en la bonté du bodhisattva, puisqu'un seul



Kouan-Yin, la donneuse d'enfants.

regard de compassion de celui-ci, comme une seule invocation à lui adressée du fond du cœur, suffit à nous sauver.

Cette religion personnelle, toute de tendresse et de confiance, valut sans doute plus d'adeptes au bouddhisme, dans la masse du peuple chinois que les spéculations des philosophes. Ni le confucéisme, ni le taoïsme, ne pouvaient présenter rien de pareil. La déesse Kouan-yin fut adoptée par les foules, au point de prendre place dans le panthéon populaire à côté des divinités taoïques ou confucéennes adoptée par le taoïsme lui-même. A ce titre, elle occupe, aujourd'hui encore, une place de premier rang dans le syncrétisme de toute provenance qui constitue la religion des foules chinoises.

Dans la moitié de l'Asie, le bouddhisme a été le grand apôtre de la paix, de la douceur et de la mansuétude. Ses insuffisances doctrinales sont celles de la raison humaine abandonnée à elle-même. Son immense charité, qui représente ce

que Dieu a mis de meilleur au cœur de l'homme, a révélé un monde moral insoupçonné aux belliqueuses tribus de la Malaisie et de l'Indochine, du Tibet et du Japon, de l'Asie centrale et de la Mongolie.

Il faut songer aux dures civilisations précolombiennes de l'Amérique du Nord où, du commencement à la fin, on chercherait vainement un sourire d'humanité, un souffle de tendresse, pour comprendre ce que l'Asie doit au sermon du bouddhisme.

Depuis le VIII<sup>e</sup> siècle, il était visible que la pensée chinoise était anxieuse d'établir le bilan spirituel des siècles antérieurs, et devant ce spectacle, comprenant ce qui lui manquait encore, d'y ajouter une philosophie première. C'était une tendance générale, sensible aussi bien chez les taoïstes et chez les bouddhistes que chez les lettrés, et qui était en train de faire apparaître un néo-taoïsme, un néo-bouddhisme et un néo-confucéisme, plus proches les uns des autres que respectivement des antiques écoles de sagesse, dont tous trois arrivaient au même résultat: le monisme, c'est-à-dire l'explication de l'univers et de l'homme par un élément unique.

Les sectes bouddhiques du Tchan et du Tientaï y avaient, on l'a vu, abouti dès le VI<sup>e</sup> siècle, en retrouvant au fond de l'âme humaine, comme au sein de l'univers, ce principe de la bouddhité conçu comme l'essence universelle. C'est dans le même sens qu'à l'époque Song les taoïstes prêchaient une cosmogonie et une métaphysique cohérentes.

C'est par un monisme analogue, que l'école des lettrés Song allait à son tour couronner le confucéisme antique.

L'initiative de ce grand mouvement philosophique revient à Tchéou-Touen-yi, qui vécut au XI<sup>e</sup> siècle. L'homme, que nous entrevoyons derrière le philosophe, avait une âme très noble, et a peint son idéal dans une pièce célèbre, sous l'allusion transparente de «l'amour des lotus».

«Parmi les fleurs, nombreuses sont celles qui peuvent plaire. Le poète Tao-Yuan-ming n'aimait que les chrysanthèmes.

«Les gens du monde ont voué un culte à la pivoine. Moi je n'aime que le lotus qui sort de la boue sans se souiller, dont le milieu est creux et la tige droite, qui n'a ni branches, ni rameaux, dont le parfum est encore plus pur à distance, qu'on peut voir de loin et qu'on ne peut manier pour son amusement... La pivoine rouge représente entre les fleurs la richesse et la noblesse, mais le lotus représente la sagesse. Hélas, ceux qui aiment la pivoine sont nombreux, mais je crains d'être seul à aimer le lotus...»

Ce fut Tchéou-Touen-yi qui introduisit, dans le confucéisme, la notion du premier principe, désigné par lui sous le nom de tai-ki, littéralement «sommet suprême», et conçu, à la manière du vieux tao de Tchouang-tseu, comme l'unité primordiale.

Tchéou-Tuen-yi a été une sorte de mathématicien de la métaphysique et, comme on l'a dit, un Spinoza chinois.

Mais ce fut Tchou-hi, qui naquit en 1130 et mourut en 1200, qui donna sa forme définitive à la philosophie de l'école des lettrés. Son œuvre exerça une telle influence, elle éclipsa si bien celle de ses prédécesseurs, que le système tout entier est généralement désigné sous le nom de «tchouïsme».

A l'origine des choses, Tchou-hi place la notion de Wou-Ki, terme qui signifie textuellement «non-être», mais qui, dans le système, représente en réalité bien plutôt l'être en puissance, la virtualité universelle. En effet, c'est du Wou-Ki que sort le Tai-Ki, le principe de toute chose, lequel est chez Tchou-hi, comme chez ses prédécesseurs, la clé de voûte du système. Les définitions qu'il en donne présentent ce premier principe comme l'être pur, infini, éternel, absolu, la substance dans sa plénitude, principe du monde et raison des choses. Mais, s'il peut être considéré comme spirituel, il est, aussitôt que posé, posé dans la matière. Esprit si l'on veut, mais esprit non distinct de la matière, un avec elle, infus dans la masse qu'il anime et organise. En réalité, le Tai-Ki, raison d'être de la masse cosmique en général, et de chaque être en particulier, est à la fois transcendant et immanent, principe intellectuel du monde moral et principe interne du monde matériel. A la manière de l'ancien tao, il émet le monde, mais le monde, bien que consubstantiel à lui, ne se confond pas, absolument avec lui, par le fait même que le Tai-Ki est éternel, tandis que le monde qu'il émet et réabsorbe, périodiquement reste, chaque fois, éphémère. Cette émission, ou si l'on préfère, cette organisation du monde, le Tai-Ki l'opère par l'intermédiaire du principe li, terme qu'on peut traduire par «raison» ou «loi», et qui représente, en effet, la raison des choses, l'ensemble des lois de la nature. Cette loi, immuable, nécessaire, valable pour tous les règnes et dans tous les mondes, est le moule permanent dans lequel viennent se modeler les formes éphémères. C'est ce que Tchou-hi exprime en ces termes: «Li est comme le maître de maison qui reçoit et demeure. Il est éternel et ses hôtes passent».

Ici interviennent un nouveau principe, dénommé Ki, lequel est originellement la masse gazeuse, essence et virtualité du cosmos, et support des lois de la nature. La loi, ou raison des choses, Li, éveille et met en branle cette masse; suscite et libère l'énergie qui dormait en elle; et, à son tour, l'énergie cosmique déclenche par la production et la combinaison yin et yang tout le processus de l'évolution. C'est le canal par lequel le premier principe, le Tai-Ki, se communique aux choses. Mais, cette communication n'est que temporaire, les existences particulières ne sont que des prêts à court terme de la substance universelle, et la destinée de chaque être n'est qu'une dérivation infinitésimale des lois de la nature. Le philosophe chinois insiste sur les rapports de Li et de Ki, des lois de la nature et de la masse gazeuse qui est à l'origine de la matière.

Ces principes posés, la cosmogonie de Tchou-hi se déroule suivant un scientisme rigoureux. Au

commencement était le taï-hui, mot à mot le Grand Vide, l'étendue considérée comme le réceptacle de l'éther, la substance infiniment raréfiée et dispersée des nébuleuses. Puis, sous l'action des lois de la nature, cette matière diffuse s'agglomère. C'est la phase du chaos primordial qui correspond à ce que nous appellerions la condensation de la nébuleuse. Le chaos à son tour s'organise, en vertu, toujours, du principe li, des lois de la nature, et par la giration et le rythme alternant Yin-Yang il produit l'ensemble du cosmos visible. Mais cette création n'est que temporaire. Le cosmos organisé n'est, comme l'individu, qu'un aspect momentané de l'énergie universelle. Après une centaine de mille ans, commencera une phase de désagrégation de la matière, suivie d'une nouvelle phase de condensation giratoire et de création. Et, ainsi de suite, à l'infini, dans l'avenir comme dans le passé, car ce rythme alternatif est éternel et nécessaire, n'étant que la conséquence mathématique des lois de la nature. Un rigoureux déterminisme commande l'évolution. La morale de Tchou-hi découle de sa philosophie première. Cette morale est purement rationaliste.

Le principe Li, c'est-à-dire, le faisceau des lois de la nature, est la norme du monde moral comme du monde physique. La loi morale est l'application humaine des lois de la nature. Elle est donc nécessaire comme celles-ci, et nous oblige au même titre.

Ce rationalisme écarte sensiblement la philosophie de Tchou-hi des virtualités théistes qu'on pourrait entrevoir chez certains moralistes de l'antiquité chinoise. Lui-même dit expressément: «le ciel c'est l'azur qui tourne sur nos têtes. Il n'y a pas dans l'azur de Souverain du Ciel. La loi dirigeant, la matière évolue. Les êtres sortent et rentrent comme les godets d'une noria, dont les uns, vides, redescendent dans le puits, tandis que les autres, pleins, remontent, la chaîne se déroulant sans cesse. Toutefois, il ne faut pas dire que le monde est sans maître, puisque le principe li le gouverne». Mais, ce moteur du monde qu'est le principe li, ne saurait être conçu comme une conscience universelle, une ineffable spiritualité, l'âme des âmes et des mondes du panthéisme hindou: «li, spécifie notre philosophe, agit sans penser. Son action est nécessaire, fatale et inconsciente». Tout spiritualisme est donc exclu. «Il en est, écrit encore Tchou-hi, des générations des hommes comme des vagues de la mer. Chaque vague est elle-même. La première n'est pas la seconde, la seconde n'est pas la troisième, mais elles sont toutes des modalités de la même eau. Ainsi de l'homme. Moi qui suis aujourd'hui, je suis une modalité de la raison universelle et de la matière du ciel et de la terre. Mon ancêtre fut, lui aussi, une modalité des mêmes éléments. Il n'est plus. Les éléments restent. Je suis en communion avec lui, par communauté de constitution, de raison et de matière. De même le ciel, la terre, tous les êtres sont un avec moi. Je puis

appeler le ciel mon père, la terre ma mère, tous les êtres mes frères, car tous me sont unis, tout l'univers est avec moi un être unique». Si nous traduisons en vocables occidentaux, nous dirons que le sage de la Grèce antique et celui de la Chine médiévale doivent se poser le problème du monde dans les mêmes termes qu'un Leibnitz ou un Kant, parce que les lois de la pensée sont partout identiques et fonctionnent partout sur les mêmes données. C'est l'affirmation de la valeur universelle de la raison en même temps que l'unité de l'esprit humain. La portée philosophique d'une telle attitude ne saurait être surestimée, et une histoire de la pensée humaine, qui ne tiendrait pas compte de ces métaphysiciens chinois du XIIe. siècle, serait une histoire mutilée, car ce que nous entrevoyons ici n'est rien de moins que le fondement philosophique d'un humanisme universel.

C'est Tchou-hi qui a une influence déterminante sur la pensée chinoise. C'est lui qui a fait la loi pendant les sept siècles qui restent à parcourir. Il est donc important de préciser quelle allait être son action, et pour cela de la juger dans son ensemble.

Ce système est imposant. C'est une synthèse cohérente où ont été réélaborés la plupart des matériaux fournis par les doctrines chinoises antérieures, depuis les classifications immémoriales entre le Yin et le Yang, jusqu'aux envolées métaphysiques des «pères» du taoïsme, et aux leçons morales du confucéisme officiel. Nous avons même pu y reconnaître des emprunts hindous inavoués. Le tout, fortement repensé par un cerveau puissant, si bien que l'enchaînement s'en déroule avec une rigueur scientifique impressionnante, tel d'un Spinoza employant les matériaux d'Herbert Spencer. Les matériaux de toute provenance mis en œuvre par Tchou-hi ont été par lui si bien maçonnés que l'édifice se présente comme une masse rigide sans fissure.

Un peu aussi comme une prison d'où l'esprit chinois ne pourra plus que difficilement s'échapper.

En enfermant la spéculation dans une sorte d'évolution mécaniste à circuit fermé, avec pour tout horizon la perspective nietzschéenne du «retour éternel», en lui interdisant toute échappée de spiritualité, Tchou-hi arrêta l'essor de la pensée chinoise, et mettait un terme prématuré au grand renouveau philosophique du Xème au XIIème siècles. Sa doctrine, devenue par la suite positivisme d'Etat, barrera la route aux spéculations ultérieures, plongera le mandarinat dans le matérialisme et la routine, et sera, pour une bonne part, responsable de l'ankylose qui frappera la philosophie d'Extrême-Orient du XIIIème au XXème siècle.

Il faut atteindre notre époque pour retrouver dans la philosophie chinoise plus de sensibilité humaine et aussi plus d'idéalisme.

## Articles et Chroniques

# Regards sur Paris

### Humanisme tragique

Il m'a été donné d'assister en Novembre à deux manifestations qui, du fait des circonstances, revêtent une signification particulière. Je veux d'abord parler de la conférence faite par André Malraux à la Sorbonne sous le patronage de l'U.N.E.S.C.O. Dans cette conférence, qui portait sur l'homme et la culture, André Malraux a posé en des termes dépourvus de toute ambiguïté le problème qui hante aujourd'hui tout esprit lucide.

« A la fin du XIX<sup>ème</sup> siècle, a-t-il dit, la voix de Nietzsche reprit la phrase antique entendue sur l'archipel : « Dieu est mort ! », et redonna à cette phrase tout son accent tragique. On savait très bien ce que cela voulait dire : cela voulait dire qu'on attendait la royauté de l'homme. Le problème qui se pose pour nous aujourd'hui, c'est de savoir si, sur cette vieille terre d'Europe, oui ou non, l'homme est mort.

« Il y a eu sur le monde, a-t-il dit encore, une souffrance d'une telle nature qu'elle demeure en face de nous, non seulement avec son caractère dramatique, mais encore avec son caractère métaphysique ; et que l'homme est aujourd'hui contraint à répondre non seulement de ce qu'il a voulu faire, non seulement sur ce qu'il voudra faire, mais encore de ce qu'il croit qu'il est ».

Mais c'est précisément la méditation sur la nature de cette souffrance, sur l'atteinte affreuse à la plus élémentaire dignité humaine dont elle s'est accompagnée, qui doit nous acheminer vers une prise de conscience indispensable, et sans laquelle l'humanisme nouveau dont nous avons besoin ne saurait se constituer. Il s'agit en effet de ne pas se méprendre sur les valeurs fondamentales dont la civilisation européenne ne saurait se passer. Malraux note en particulier que « l'optimisme sur le progrès... non seulement n'est pas à l'heure actuelle une valeur européenne, mais encore est une valeur fondamentalement américaine et une valeur fondamentalement russe ». Or, d'après lui, il s'agit précisément pour l'Europe de ne pas désespérer d'elle-même. Certes, elle est aujourd'hui en danger, mais par le passé elle a déjà eu à faire face à des périls qui pouvaient

sembler mortels ; « et au moment même de la bataille de Londres, est-ce que cela allait tellement bien ? » Or, au moment de la bataille de Londres, personne ici ou bien outre-Manche songeait-il sérieusement à mettre en question l'essentiel des valeurs occidentales ? Ces valeurs aux yeux de Malraux, ce sont avant tout la volonté de conscience et la volonté de découverte ; et dans sa conférence de l'UNESCO il a tenté de montrer, à titre d'exemple, comment ces valeurs se sont incarnées dans l'histoire de la peinture moderne.

Mais il est de toute évidence qu'un humanisme dont les ressorts sont la volonté de conscience et la volonté de découverte ne peut être qu'un humanisme tragique.

« Nous ne pouvons fonder une attitude humaine que sur le tragique, parce que l'homme ne sait pas où il va, et sur l'humanisme, parce qu'il sait d'où il part et où est sa volonté. Bien entendu de siècle en siècle, un même destin de mort courbe à jamais les hommes ; mais de siècle en siècle aussi, en ce lieu qui s'appelle l'Europe — et en ce lieu seul — des hommes courbés sous ce destin se sont relevés pour partir inlassablement vers la nuit, pour rendre intelligible l'immense confusion du monde et transmettre leurs découvertes au lieu d'en faire des secrets, pour tenter de fonder en qualité victorieuse de la mort le monde éphémère, pour comprendre que l'homme ne naît pas de sa propre affirmation, mais de la mise en question de l'univers. Comme de l'Angleterre de la bataille de Londres, disons : si ceci doit mourir, puissent toutes les cultures mourantes avoir une aussi belle mort ! » « Mais peut-être a-t-il ajouté dans sa péroraison, les générations future regarderont-elles l'angoisse contemporaine avec stupéfaction, en raison du triomphe renouvelé de l'esprit acharné, qui dit aux immenses ombres menaçantes qui commencent à s'étendre sur lui : De vous comme du reste, nous nous servirons une fois de plus pour tirer l'homme de l'argile. »

Ce n'est pas ici le lieu de se demander ce qu'il faut penser philosophiquement de cet humanisme tragique, et de la façon dont il accorde à l'homme, en la distendant en quelque sorte à travers la durée historique, la prérogative divine qui consiste

dans la création de soi par soi. Au demeurant, je n'oserais affirmer que la pensée actuelle de Malraux ne comporte pas des présuppositions théologiques qui, pour être vraisemblablement hérétiques, n'en impliquent pas moins une certaine appréhension des valeurs religieuses.

La séance de l'Académie Française où Jules Romains a été reçu par Georges Duhamel a marqué une étape émouvante de l'histoire des lettres françaises. Quel couronnement inattendu d'une amitié dont les origines remontent au début du siècle ! Jules Romains a évoqué avec beaucoup d'émotion et de poésie le climat de leur jeunesse à tous deux — et ses rêveries du Pont d'Austerlitz qui dérivait à la rencontre d'un univers fraternel où les techniques se feraient les servantes dociles d'une humanité rajeunie. Etranges illusions, où l'idéalisme d'un Jaurès se fondait avec les effusions lyriques d'un Whitman ! Au cours de l'espèce de méditation qui devait dans ce discours tenir lieu de l'éloge impossible d'un devancier indigne, il rappela très loyalement le terrible démenti que ces trente dernières années devaient infliger à un humanisme naïf qui tendait à diviniser le *nous* quel qu'il soit. Les fidèles de cette singulière religion, adossés à la fois à certaines expériences purement poétiques et aux théories de sociologues imbus de l'esprit le plus positiviste, ne semblaient pas se douter qu'il existe une *maladie des multitudes*. Les événements auxquels nous avons assisté depuis l'avènement des régimes totalitaires nous ont à tel point familiarisés avec la pathologie des masses que nous avons à présent la plus grande peine à concevoir une telle naïveté. Jules Romains s'est élevé avec beaucoup de force contre les systèmes clos que tendent à constituer les grands empires contemporains. Il a énoncé avec âpreté les propagandes de mensonge qui n'assurent leur existence que sur des bases impures et précaires, mais sans lesquelles peut-être ils s'effondreraient. Il a préconisé les remèdes que l'expérience et la raison ont toujours recommandés contre de tels entraînements, de tels délires, sans peut-être se faire lui-même grande illusion sur l'efficacité probable d'une thérapeutique qui ne semble plus être à la mesure des maux dont souffre l'humanité contemporaine.

Il n'est pas sans intérêt d'évoquer à ce propos les entretiens entre Jerphanion et Jallez qui occupent une partie du tome XXIV des *Hommes de Bonne Volonté, Comparutions*, le dernier paru.

Nous sommes au milieu de la période qui sépare les deux guerres. Déjà apparaissent, bien que de façon confuse, les prodromes des grandes catastrophes prochaines. Jerphanion confie à son ami qui revient d'Amérique le découragement qui s'empare de lui en présence de l'échec essuyé par les hommes de bonne volonté qui avaient

cru préparer l'avènement d'une ère de justice et de paix internationale. Il en vient à se demander quelquefois si les matérialistes n'auraient pas raison, si les événements ne sont pas commandés par des forces inhumaines, infra-humaines, sur lesquelles la volonté raisonnable demeure sans contrôle effectif. Cependant Jallez se refuse à désespérer. Il pense que malgré tout c'est l'esprit, ou ce sont des puissances apparantées à l'esprit qui sont chargées « d'organiser le monde, ou du moins d'y faire fleurir ça et là des miracles d'organisation ». Ainsi, entre André Malraux et Jules Romains, en dernier ressort, une certaine consonance tend à se réaliser. La différence de timbre reste cependant très sensible. Elle est liée d'ailleurs à la différence de leurs comportements depuis 1940, et cette différence elle-même est révélatrice. Romains, on le sait, a passé le temps de l'occupation aux Etats-Unis, puis au Mexique, il a beaucoup écrit, il a parlé à la radio américaine, il est hors de doute qu'il a fait ce qui était en son pouvoir pour servir son pays sur ces rivages lointains. Malraux s'est tu, mais il a été après 1943 un des chefs du maquis corrézien, il a glorieusement terminé la guerre comme général F.F.I. sur le front d'Alsace. Ces tragiques expériences, après toutes celles qu'il avait pu faire précédemment en Chine, en Espagne, etc., ont déterminé chez lui une exceptionnelle maturité dans le jugement sur les choses humaines. La maturité de Romains n'est pas moindre, mais elle a été atteinte, par des voies complètement différentes. Je serais tenté de dire, en simplifiant d'ailleurs peut-être à l'excès ; que la voie d'approche de l'un a été l'angoisse et celle de l'autre la curiosité. Mais ce qui est manifeste, c'est que ces deux esprits aussi opposés que possible, mais puissants l'un et l'autre, sont également en garde à la fois contre le fanatisme, quel qu'il soit (ce « conformisme devenu fou », comme a dit Romains), et contre la faiblesse d'esprit et de caractère de ceux qui, par peur de paraître tièdes ou lâches, se font en définitive les valets et les complices de ces mêmes fanatiques que leurs principes et bien souvent leurs croyances devraient les obliger à combattre.

GABRIEL MARCEL.

## Le Goncourt et la manière de s'en servir

Quatre voix contre trois au troisième tour. Francis Ambrière avait obtenu son prix dans une unanimité glorieuse. Celui de Jean Jacques Gautier, en revanche, aura fait l'objet de délibérations longues et marquées d'agressivité qui feront certainement date dans la petite histoire

du Prix. Il est singulier que les journalistes, espèce qu'on croirait curieuse de son état, ne leur aient pas fait écho.

Premier tour : Jean-Jacques Gautier ne recueille que les voix de ses deux plus fidèles champions : Léo Larguier et Roland Dorgelès ; cependant que Serge Groussard marque un avantage initial en groupant sur son nom les suffrages de Colette, de Francis Carco et de Jean Henri Rosny jeune. Une sixième voix, celle d'André Billy, va au roman « Mammouth » de Zoé Audenburg. Lucien Descaves, pour quelque raison mystérieuse ou peut-être simplement parce qu'aucun livre ne lui a plu, se manifeste par un bulletin blanc. Ici, les mauvaises langues ne manqueront pas de remarquer : l'éditeur de Serge Groussard se trouve être aussi l'éditeur de Colette, de Jean Henri Rosny jeune et de Francis Carco.

Second tour : Lucien Descaves se rallie à la candidature de Jean-Jacques Gautier et André Billy continue de voter pour Zoé Audenburg.

Troisième tour : André Billy se trouve être l'arbitre de la situation. Il est vivement sollicité de part et d'autre ; il déclare se rallier finalement à Jean-Jacques Gautier. C'est ici que se situe l'incident de la journée. Francis Carco lui reproche de pousser un peu trop loin la complaisance confraternelle en faisant en sorte que, dans la situation arbitrale où il est, sa voix prépondérante assure la victoire d'un de ses collègues du « Figaro ». A quoi André Billy réplique, avec une égale vivacité, qu'il est aussi bien de voter pour un camarade de journal que de voter pour un camarade de maison d'édition. Francis Carco ne veut pas en entendre davantage, et sans doute a-t-il raison de ne pas admettre que soit suspectée sa bonne foi. Il prend son chapeau et claque la porte. Sur quoi le bon M. Drouant Père le rejoint dans l'escalier, l'attrape gentiment par le bras et le ramène dans la salle des débats, où, le vin blanc attend, que s'apaise cette agitation. S'ensuit une discussion générale sur un ton d'animation accru. Carco, Corse et tête chaude, décide que c'en est vraiment trop, reprend son chapeau et re-claque la porte. On ne le reverra plus.

### Chez les Renaudot

Chez les Renaudot, la camaraderie confraternelle continue d'être la meilleure inspiratrice des débats. C'en est pas à dire que les pronostics d'il y a quinze jours — qui donnaient Jacques Rastier, l'auteur de quelques nouvelles anticléricales dont le ton rappelle lointainement Anatole France — ait triomphé. Cette journée restera, dans son ensemble, comme la journée des outsiders. La discussion a été circonscrite principalement entre Georges Govy, pour son « Russe »,

et Jules Roy, disciple de Saint-Exupéry, pour « La Vallée heureuse ». Le premier a recueilli les voix de Maurice Nadeau, Francis Ambrière et Marcel Sauvage, les sept autres suffrages se sont portés sur Jules Roy. Non toutefois sans qu'une violente offensive ait essayé d'introduire dans le débat le nom de Celia Bertin, dont le roman, « La Parade des impies », — qui n'est pas, semble-t-il, sans mettre en cause des sentiments lesbiens ou para-lesbiens, d'ailleurs avec une louable discrétion, — a rencontré la faveur de Maurice Noël et de Pierre Descaves. Il fut finalement convenu que c'est à ce livre, en dépit de la vigoureuse opposition de Claude Edmonde Magny, que serait décerné le prix dans le cas où la décision de couronner Jules Roy serait sans valeur, les Goncourt s'étant préalablement prononcés dans le même sens. On a vu qu'il n'en a rien été ; le nom de Jules Roy n'a même pas été prononcé par les membres du plus important des deux jurys.

### Censure française et cinéma d'Hollywood

La Commission de Contrôle des films, ainsi dénommée pour éluder le vocable honni de Commission de Censure, qui se réunit trois fois la semaine en séance non plénière, a demandé que le visa de projection en France soit refusé au film de Billy Wilder « Les cinq secrets du désert ». Pour préciser, la commission désirait que son sentiment sur le sujet du film fût officiellement et définitivement établi en séance plénière. Il s'ensuivit un échange de lettres entre M. Georges Huysman et le représentant en Europe de la Maison Paramount. Ce dernier a fait finalement connaître que les scènes qui ont motivé l'indignation de la Commission ont été supprimées. Aux dernières nouvelles, il n'en est rien.

De sorte que, plusieurs milliers de spectateurs parisiens peuvent chaque jour voir un film américain projeté dans la salle Paramount, où une jeune Française accepte les faveurs d'un officier allemand et aggrave son cas, si c'est possible, en insultant des officiers anglais, dans le seul but d'obtenir la libération éventuelle de son frère, prisonnier en Allemagne. Le moins qu'on puisse dire est que nos amis d'Hollywood se font une curieuse représentation des mœurs françaises, et qu'ils n'ont pas grand souci de ménager la susceptibilité de gens qui, après tout, comptent parmi leurs meilleurs clients.

### Le nouveau Prix Goncourt : Jean-Jacques Gautier.

Il y a de cela quelques semaines, son ami Paul Guth le rencontre. Quand un homme de lettres rencontre un homme de lettres, que se racontent-



ils ? Des histoires d'hommes de lettres, comme le veut la chanson. Or donc, Paul Guth, avec son inimitable façon de prendre le client dans le sens du poil, met la conversation sur le terrain Goncourt. « Penses-tu, lui dit Jean-Jacques Gautier, je n'aurai pas le Goncourt. J'ai un complexe des concours. Je n'ai jamais pu passer un examen ni satisfaire un jury. C'est comme ça, c'est ma malédiction. Je n'aurai pas le Goncourt. »

Un homme de lettres ? Hum ! on ne sait trop. Son premier roman était le livre de l'homme de lettres par excellence ; pourtant, de l'homme de lettres, il n'a pas l'habileté à faire carrière, la démarche feutrée. Ce fils de marins dieppois, cheveux blonds, regard bleu, tête de boxeur, est un violent, assurément fort sensible, mais un violent, et plus qu'un violent, un homme d'humour. Il a le don de faire se diviser le monde en deux catégories : ses amis et ses ennemis.

Les lecteurs du « Figaro » n'ont pas oublié le ton de ses premières chroniques, et comme il tranchait sur le ton commun, dans ce journal qui est un carrefour d'académiciens. Jacques Lemarchand et lui sont à l'origine du hérissément des directeurs et auteurs de théâtre contre la critique dramatique. Jacques Lemarchand a fait déborder le vase, mais c'est Jean-Jacques Gautier qui l'a rempli. Et qu'on n'aille pas croire qu'il n'a, même parmi ses plus proches confrères, que des amis : je sais un académicien et auteur dramatique qui proclame ne point l'apprécier trop.

Il arbore ses contradictions. Il a des façons de boxeur (mais il était le secrétaire général de la Comédie Française, lieu où la diplomatie est requise, et où Edouard Bourdet le fit entrer). Il écrit comme les polémistes (mais chez les libéraux). Il adore le théâtre, bien sûr (mais il est aussi, avec un moindre bonheur, critique de cinéma). Ses articles donnent une impression de brillante aisance (mais il écrit ses livres page à page, laborieusement et péniblement). Il adore la mer (mais il déteste la montagne). Il est divorcé (mais il est remarié). Sensible, encore une fois, violent, encore une fois, presque toujours excessif. Proclamant orduurier le documentaire sur Aubervilliers de Lotar et Prévert, et chef-d'œuvre inégalé Mrs. Miniver ; résolu à défendre sa position, mais presque étonné qu'on lui rende coup pour coup.

Il a de l'humour, de l'ambition, de l'animation (avec des périodes d'humeur sombre), des dons variés. C'est un très bon mime, désopilant dans le rôle de Raimu. Il adore les petites histoires et les raconte avec une verve où se dissimulent quelques traits aigus. Quand il s'ennuie, c'est-à-dire, quand il est à la montagne, il dessine, avec ce qui lui tombe sous la main — pâte dentifrice, rimmel, rouge à lèvres. Ses intimes assurent que son dernier tableau était fort réussi. Le mieux

est de les croire de confiance, sans accorder un crédit à long terme à la méthode — rouge à lèvres, rimmel, dentifrice. Autres signes particuliers : il porte des lunettes, les soirs de générale et de prix Goncourt, comme d'autres la rosette (aussi d'ailleurs parce qu'il est myope) ; il aime les chanteuses noires ; il est gourmand. Il a dû être, dans les cours de récréation, un « grand » prestigieux, le héros de ses cadets, un entrepreneur de châtiments ; un justicier farouche et susceptible, avec des côtés d'ombre ; je ne suis pas sûr qu'il est beaucoup changé.

Sa seconde épouse est une longue jeune femme, d'origine anglaise, l'une des plus charmantes et des plus jolies jeunes femmes de Paris, connue au théâtre sous le nom de Florence Lynn, qui a joué dans *l'Ecurie Watson*, dans *les Jours heureux*, à l'Odéon, et qui appartient à une dynastie féminine de la beauté. Notre Jean-Jacques Gautier, pour autant qu'on puisse conclure de l'œuvre à l'homme, est un inquiet. Mais il a trouvé. Florence Lynn et Jean-Jacques Gautier forment un couple heureux, s'ils n'ont pas encore d'enfants.

J.-L. DARNETAL.

P.S. Francis Ambrière me disait l'autre jour que le prix Goncourt lui a valu sept mille lettres. Souhaitez bon courage à Jean-Jacques Gautier.

## Il y a cent ans : Dickens à Paris

Fatigué par la composition de son dernier roman « Dombey et Fils », Charles Dickens se rend à Lausanne au début de l'automne 1846. Il y loge à l'hôtel de l'Écu de Genève et s'enorgueillit du miroir brisé de sa chambre, « souvenir » incontestable de la révolution qui venait d'avoir lieu en Suisse. Dans sa correspondance, il se réjouit qu'elle ait été aussi peu sanglante.

Le 23 novembre, il part pour Paris où il arrivera le 27, après avoir passé une mauvaise nuit à Auxonne, trouvé une bonne auberge à Montbard, séjourné à l'Hôtel Brighton à Sens. Les routes ne sont pas bonnes, déclare-t-il, mais pas trop mauvaises pour des routes françaises, et on trouve partout des chevaux. Il se plaint amèrement des douaniers français : l'attente à la frontière a duré trois heures et demi dans le brouillard et dans le gel, les gabelous ont pesé l'argenterie sans faire grâce d'une cuiller ou d'une fourchette.

À Paris, il est à la recherche d'un appartement et se méfie de la politesse extrême de ceux qui lui en proposent. Un certain monsieur, qui veut lui en offrir un à toute force et à un prix exorbitant, proteste même de son affection pour le Duc de Wellington « qu'il aime comme son propre frère ».

Est-ce là un trait de l'exagération habituelle au grand romancier ?

Quoiqu'il en soit, ce n'est pas un appartement banal qui va être le sien, au 48 de la rue de Courcelles, dans le quartier Saint-Honoré ! « Ce n'est pas un logement, écrit-il, mais une monstruosité. Les chambres à coucher ressemblent à des loges d'Opéra ; la salle à manger est une sorte de grotte avec des bouts de miroir partout, et dont l'usage semble inexplicable ».

Par contre, « il y a une ombre de raison dans le salon ». Les jours suivants, il assiste à un cortège où figure Louis-Philippe et s'indigne du déploiement des forces de police ; il s'inquiète de la situation diplomatique tendue entre la France et la Grande-Bretagne.

Atteint de cette humeur vagabonde qui caractérise la seconde partie de sa vie, Dickens retourne pour quelques jours à Londres où il organise des représentations théâtrales. Fin décembre, il est réinstallé à Paris. Ces déplacements semblent lui plaire : la traversée ne dure que deux heures ; de Boulogne à Amiens la malle-poste est rapide, et à tous les relais, il boit du cognac. A Amiens il prend le train et aux arrêts il avale du rhum chaud mélangé d'œuf. Ainsi, sur les routes brumeuses de Picardie, Dickens ressemble fort à un de ses propres personnages, à un Pickwickien qui n'aurait d'autre but dans la vie que de rouler éternellement en diligence.

Il reste à Paris jusqu'à fin février et semblera s'y plaire, mais il sera rappelé à Londres par une maladie de son fils aîné.

A Paris, écrira-t-il, il a visité « hôpitaux, prisons, morgues, opéras, théâtres, concerts, cimetières, palais et tavernes ».

Il a assisté à un mélodrame tiré du roman « Clarissa-Harlowe » de Richardson. Le fantôme de celui-ci, déclare-t-il, serait fort étonné s'il pouvait en être spectateur. Il y a là notamment un certain Lord-Maire de Londres singulièrement attifé, que seuls des acteurs français ont pu créer, Mais il garde un souvenir attendrir de la petite actrice qui joue Clarissa.

S'il s'est donc beaucoup promené à Paris, s'il s'est ainsi ménagé l'atmosphère et les décors parisiens que l'on retrouvera plus tard dans le « Conte des Deux Cités », roman qui a pour sujet la Révolution Française et pour cadre à la fois la France et l'Angleterre, il ne paraît guère avoir fréquenté la société parisienne et les milieux littéraires.

A Paris, il devait avoir pourtant une certaine popularité, puisque le théâtre de l'Ambigu comique donnera une adaptation de son « Nicolas Nickleby », avec la surcharge « Nicolas Nickleby ou Les Voleurs de Londres ».

Jules Janin, le critique des Débats, lui est violemment hostile ; il s'indigne qu'un Dickens se tire à cent-mille exemplaires, et sans se préoccuper de savoir si l'adaptation respecte l'œuvre originale, il se répand en invectives contre « Nicolas Nickleby » : « C'est le plus nauséabond mélange qu'on puisse imaginer de lait chaud et de bière tournée, d'œufs frais et de bœuf salé, de

PARFUM

*Soir de Paris*

Champs-Élysées... Place Vendôme... lieux illustres. Au cœur du Paris élégant où les gens les plus « chics » d'Europe et du monde se donnent rendez-vous, un parfum domine et c'est, naturellement, « SOIR DE PARIS » de Bourjois.

**BOURJOIS**

PARIS

haillons et d'habits brodés, d'écus d'or et de gros sous, de roses et de pissenlits...»

Une telle incompréhension est plaisante, mais il faut tenir compte de la situation diplomatique franchement mauvaise qui existait alors. Thackeray lui-même ne déclarait-il pas, à peu près à la même époque : « Après les Chinois, les Français sont le peuple le plus vaniteux ».

On ne trouve pas trace dans la correspondance de Dickens de jugements de cette sorte, le grand écrivain était d'ailleurs peu enclin aux généralisations.

ANDRE BRAGUE.

### Aristide Maillol à Marly-le-Roi

Marly-le-Roi, où vécut Louis XIV et qui vit mourir le grand architecte Jules Hardouin Mansart, appartient non seulement à l'histoire de l'ancien régime mais aussi à l'histoire contemporaine. C'est là que le général de Gaulle vint un instant habiter, lorsqu'il quitta le gouvernement; c'est dans une petite rue retirée que se déroula la carrière artistique du plus grand sculpteur de notre temps : Aristide Maillol.

Lorsqu'on quitte la gare du chemin de fer, non sans avoir contemplé avec ravissement le splendide panorama de la vallée de la Seine étalée sous les yeux, après avoir cheminé quelques centaines de mètres, on arrive à une rue, la rue Thibaud, qui s'enfonce en direction de la ville. La rue est paisible et calme. Très peu de promeneurs et de voitures y passent. C'est une rue de campagne qui n'aspire pas encore à devenir citadine.

Les pas conduisent à une fontaine rustique surmontée d'un toit abritant un lavoir. Un sentier le long glissant entre des palissades. A droite, accostant un terrain gazonné se trouve l'atelier d'où sortirent tant de chefs d'œuvre. A gauche, parmi les arbres, la maison rustique, vraie demeure du sage par ses dimensions, qu'en sa jeunesse Aristide Maillol construisit de ses mains et où, le dimanche, il recevait quelques rares amis. La grande salle, servant à la fois de salon et de salle à manger, était tapissée de bois comme une carène de bateau. Aux murs on pouvait voir quelques tableaux des amis de jeunesse du maître : Gauguin, Roussel, Maurice Denis entre autres. Une tapisserie rappelait les débuts de Maillol qui ne vint à la sculpture que vers quarante ans et auparavant exécuta peintures, tapisseries et gravures. Même, alors qu'il méditait sa magnifique illustration de Virgile il fabriquait un papier de chiffons pour cet usage et donna naissance aux papiers de Montval.

Actuellement,  
**EXPOSITION**  
des nouveautés d'hiver



chez **Robellz**

Pour arriver à son atelier, on parcourt dans sa propriété une petite sente en diagonale. Dans l'herbe, à droite et à gauche, sous des arbres fruitiers, gisait un marbre antique. Près de la porte, contre le mur, des reliefs étaient adossés et sur ce mur, même un fragment de fresque témoignait que Maillol fut un grand décorateur à qui ne manqua que l'occasion de se produire. On sait qu'il fut un dessinateur remarquable et que ses crayons et ses sanguines ont une plénitude d'une rare et inégalable puissance. Il dessinait d'ailleurs chaque jour. Le dessin était pour lui, comme les exercices quotidiens du pianiste. A une jeune fille étrangère apprentie sculpteur venue un jour lui demander des conseils et une règle de travail. Maillol répondit : « Dessinez, dessinez beaucoup et cela tous les jours ». — « Maître, ce n'est pas de la peinture que je veux faire, c'est de la sculpture » — « Eh bien, dessinez, c'est le seul moyen ».

Maillol dessinait sur tout, sur une porte, sur le bois d'une caisse, sur les murs de son atelier où restent certaines figures qui devraient faire l'objet de mesures conservatrices. Cet atelier était austère tirant sa seule beauté des œuvres qu'il abritait. Fermé, sur un côté, de planches ajustées, on eut pu, d'un coup de poing, séparer celles-ci et s'emparer de multiples figurines ou fragments de figurines, également exquises, qui garnissaient,

au long d'une paroi, une longue et mince tablette. Les voleurs sans doute ne le savaient pas : Maillol jamais ne reçut leur visite.

Ça et là, négligemment posées, reposaient sur le sol les œuvres en cours. La dernière à laquelle il travaillait, conjointement avec d'autres, était en général placée sur une selle qui, avec elle, soutenait aussi des ébauches et des fragments.

Ce magnifique artiste, quoique travaillant sans relâche, donnait aisément l'idée de non-chalance. Le temps ne comptait pas pour lui. Il s'agissait d'amener l'œuvre à sa perfection. Il recourut au modèle, mais le modèle ne le dominait pas. Il faisait une armature d'un manche à balai et de quelques bouts de fagots unis par des ficelles. Sa figure dressée, après avoir été méditée longuement, il l'étudiait, la modifiait. Elle naissait et se développait avec lenteur. Si quelque chose dans son attitude ou son geste paraissait à Maillol n'être point dans l'harmonie préconçue, il n'hésitait pas à détacher une main, un bras et à les remplacer jusqu'à ce qu'il en fût satisfait. Il diminuait une poitrine, amincissait ou grossissait une ventre, changeait le volume du cou. Jusqu'à sa terminaison la statue pouvait, en quelque détail, se transformer. Elle était en état de création continuel dans la poursuite de la perfection.

Maillol ne passait jamais auprès du Musée du Louvre sans y entrer. Il connaissait, on pour-



*Grands Magasins*

*Cicurel*

(S.A.E.)

**Les Magasins les plus élégants d'Égypte**

R.C. 26246

rait dire par cœur, tous les antiques et lorsqu'il parlait d'une statue, il la faisait aimer. Si les *Esclaves* de Michel Ange lui étaient familiers, ce n'est que tardivement, en 1939 qu'il connut la Sixtine lors d'un voyage qu'il fit en Italie, avec sa famille et son ami, le sculpteur Gustave Pinienta. Il revint enthousiasmé. « Avec Michel-Ange, me dit-il, on est sur la montagne. Après il n'y a plus que le Bon Dieu ! »

Maillol apparaissait toujours debout, mince et nerveux dans ses vêtements clairs. Un bérêt le coiffait. Son visage allongé, au grand nez mince, était encadré par une barbe longue et soyeuse qui accentuait la finesse des traits et l'ironie bienveillante du regard clair, clair comme celui de certains marins qui semblent refléter la profondeur calme d'une eau océane. Ce regard pétillant décelait l'homme inaccessible à la flatterie et qui, si on le croyait dupe, ne l'était jamais qu'en apparence. Il jugeait et connaissait les hommes, mais la méchanceté n'habitait point son cœur et la médisance ne passait pas sur ses lèvres. Il était en tout compréhensif et indulgent. Aussi vivait-il retiré et on ne le voyait que de loin en loin aux réunions d'artistes.

Il a ramené sur la terre, parmi nous, quelques figures de beauté calme et noble, en la plénitude de leurs formes divines. Par lui, le miracle grec s'est renouvelé. La beauté charnelle s'est spiritualisée. La sensualité s'est affirmée vertu. Les filles de son génie, au cours des âges, recevront les hommages des hommes à qui elles apportent, pour les réconforter et les consoler, un puissant reflet de l'immense et éternelle Beauté. Elles ne sont pas aussi nombreuses qu'on le souhaiterait. Sans doute, maint musée les accueille, mais ses principales œuvres monumentales ornent des bourgades de sa Catalogne natale. Paris garde, au jardin des Tuileries le *Monument de Cézanne* et Saint-Germain-en-Laye s'honore de la possession du *Monument à Claude Debussy*. Il dédaigna le nombre pour la qualité. En tout, sa noble carrière d'artiste reste un enseignement pour la postérité.

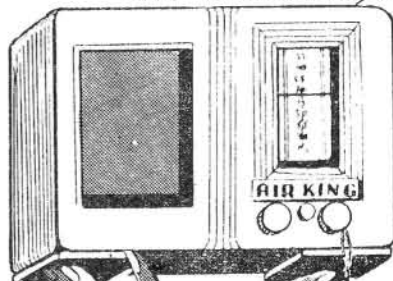
RENE JEAN.

### Le surréalisme est-il mort ?

C'est dans les trois vastes salles bien éclairées de la « Galerie de Sèvres » que s'est ouvert le « Salon des Artistes Libérés ».

Oeuvre utile, que cette manifestation artistique. Elle permettra de faire connaître quelques nouveaux talents mûris en captivité ou éclos dès le retour en France. Il est intéressant de noter combien parmi eux est petit le nombre

*Certainement le plus beau  
des Cadeaux !*



**Air King**  
*Le merveilleux  
poste miniature  
américain*

EXCLUSIVEMENT  
EN VENTE  
CHEZ

**Gaston Paschkes**  
\* Synonyme  
de **RADIO**  
15. RUE ANTIKHANA

ADDENDUM :  
Le numéro de téléphone de la Maison de Radio  
GASTON PASCHKES est le suivant : 40186.

de ces prisonniers et déportés dont l'œuvre se rapporte directement aux années noires. Symptomatique aussi, et réconfortante est cette constatation ; elle prouve que ces hommes ne gardent du passé que les leçons fertilisantes. Cela ne signifie pas qu'ils l'oublient, mais seulement qu'ils se refusent à en demeurer les stériles captifs.

Certains d'entre eux, toutefois, ne gardent aucunement cette âpre marque du malheur. Tel est Maurice Saulo, dont l'« Eve » s'appêtant à manger le fruit défendu ne porte pas la moindre trace de la guerre. Malgré certaines inhabilités — raideur des nattes, irrégularité de l'orientation des yeux — cette statue est marquée d'une extraordinaire expression de « pré-jouissance » ; cette masse minérale, traitée dans le style jeune fille de Domergue, semble, avec ses yeux clos et sa bouche avide, vibrer à l'idée des révélations qui lui seront bientôt faites.

D'autres, comme S. Herrmann, restent influencés, par la religion aurait-on pensé avant guerre, par des événements proches et plus concrets, tendrait-on à croire aujourd'hui. Les lignes pures de son bas-relief représentent une jeune fille faisant boire, avec une pitié maternelle, un très jeune garçon épuisé.

D'autres, enfin, gardent plus directement la trace de leur épreuve. Les « Compagnons de Silence », aquarelles de captivité de Henry Simon, sont, eux, œuvre du passé, mais non point œuvres rétrospective puisque, leur titre l'indique, faits en exil. Leur réalisme vigoureux, mais dépourvu de cette morbidité qui caractérise tant d'œuvres de guerre, la netteté du dessin, les placent au premier plan de ce salon.

L'architecture est, elle aussi, représentée, principalement l'architecture religieuse. Le plus intéressant projet est celui — de Guy Mélicourt — d'une église souterraine à Chicago, véritable révolution dans l'esprit et dans la forme. Ce mastodonte de forme ovoïde pourrait contenir 10.000 fidèles. Seule sortirait du sol une gigantesque flèche, dépassant les plus hauts gratte-ciel, et terminée par un Epi.

Mais revenons, à la peinture et achevons notre tour par les admirables « Illustrations pour Baudelaire » exécutés par Caillaud. Cet artiste est l'une des révélations de la peinture française d'après-guerre. Son œuvre, charmante, un peu sensuelle — dans sa forme plutôt que dans son esprit (et pourtant Baudelaire se prête aisément à cette sensualité morbide et facile qui est ici évitée) — est d'une magnifique beauté.



Offrez  
des  
DISQUES et  
GRAMOPHONES  
le plus apprécié des Cadeaux  
VOGEL  
16, ADLY PACHA ★  
Tél. 53522

HIS MASTERS VOICE

Vie luxuriante, douceur des contours, épanouissement sans violence des coloris, clarté du dessin, se marient curieusement à une flore et à une faune dantesques débordantes d'imagination et d'une sorte d'extase. Caillaud est incontestablement appelé à devenir l'un des grands noms de l'art français. Le grouillement capiteux de son œuvre est aussi éloigné du grouillement ironique des Breughel que son intellectualisme l'est de celui des surréalistes — il se rapprocherait plutôt de celui du Quattro Cento, sans qu'aucune comparaison puisse être établie dans la forme. Son œuvre ne donne pas une impression de nouveauté, mais je n'ai pu la rapprocher d'aucune Ecole. Elle est reposante, réaction naturelle à la fois au surréalisme, au cubisme, et — surtout — aux fatigues et à la continuelle tension d'esprit des années de guerre, de Résistance et de captivité.

Cette exposition semble un tournant nouveau de l'art visuel français. Est-ce la fin du surréalisme? Ou bien n'est-ce qu'une pause? Nous ne le saurons vraisemblablement que d'ici quelques années.

PAUL CHENNEVIÈRE.

## Situation de la philosophie française

par **Gabriel Marcel**

Au moment où se tient à Rome, le Congrès international de Philosophie, je me propose non point de procéder à un classement inévitablement schématique et imparfait des très nombreuses tendances qui s'expriment dans la philosophie française contemporaine, mais de tenter de marquer le caractère dramatique que présente la situation qui est aujourd'hui la sienne.

Dans une conférence extrêmement remarquable faite, il y a peu de jours, à la Sorbonne, sous le patronage de l'U.N.E.S.C.O., André Malraux, après avoir rappelé le cri poignant de Nietzsche: Dieu est mort! déclarait que la question est aujourd'hui de savoir si, en Occident, l'homme n'est pas mort, lui aussi, s'il n'a pas prononcé son propre arrêt de mort. Il ne me paraîtrait pas inexact de dire que c'est là le problème par rapport auquel doit se définir la situation de la philosophie française contemporaine. Sans doute n'y a-t-il personne, même parmi ceux qui inclinent le plus fortement au désespoir, pour sous-

# L'ASSURANCE SUR LA VIE EST UNE NÉCESSITÉ SOCIALE!

Nos nombreux tarifs peuvent résoudre tous vos problèmes

# HELVETIA

# VIE

COMPAGNIE SUISSE D'ASSURANCES SUR LA VIE

Siège Social: GENÈVE

Direction pour l'Orient: 39, Rue Kasr el Nil, LE CAIRE

Agences dans les principales villes d'Égypte.

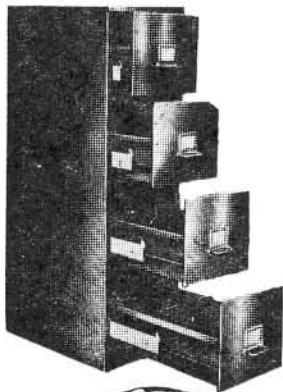
crire à une telle sentence. Mais là où les esprits se séparent, c'est aussitôt qu'il s'agit de savoir, à la fois, ce que c'est que cet homme dont on voudrait pouvoir évaluer les chances réelles de survie, et à quelles conditions cette survie elle-même est pensable. De tels problèmes n'effleuraient guère les rationalistes du début du siècle; formés par les disciplines idéalistes, ils ne connaissaient que l'Esprit, ou la Conscience, ou la Pensée, et les questions ne se formulaient pas pour eux en termes historiques ou anthropologiques. Disons encore qu'ou bien ils s'établissaient volontiers dans l'intemporel, ou bien ils tendaient à adhérer à une conception assez vague, d'ailleurs, du progrès des lumières. Il est trop clair que le drame atroce de ces trente dernières années a déterminé ici un changement de point d'appui ou d'axe qui constitue une révolution peut-être aussi profonde que la révolution copernicienne de Kant.

C'est, bien entendu, entre marxistes et existentialistes que se poursuit la controverse qui occupe aujourd'hui le devant de la scène — bien qu'à mon sens le débat le plus profond se situe en retrait par rapport à celui-là. Dans les très importants articles qu'il a publiés, cet été, dans la revue *Les Temps Modernes*, J.-P. Sartre a dénoncé les parallogismes du matérialisme dialectique; ceci ne veut, d'ailleurs, pas du tout dire qu'il prenne purement et simplement position contre le marxisme, auquel il reconnaît, au contraire, une valeur pragmatique éminente. «Il est certain, dit-il, que le matérialisme est aujourd'

hui la philosophie du prolétariat dans la mesure précise où le prolétariat est révolutionnaire; cette doctrine austère et menteuse est porteuse des espoirs les plus ardents et les plus purs; cette théorie qui nie radicalement la liberté de l'homme est devenue l'instrument de sa libération la plus radicale». Lui-même affirme, au contraire, la liberté, qui est à ses yeux une structure de l'acte humain, et ne paraît que dans l'engagement; et le socialisme n'est que le moyen qui permettra de réaliser le règne de la liberté. Mais on ne saurait se satisfaire du monisme qui a si longtemps eu cours sur ce point. Une philosophie révolutionnaire doit rendre compte de la pluralité des libertés, et montrer comment chacune, tout en étant liberté pour soi, doit pouvoir être objet pour l'autre... Ce que réclame le révolutionnaire, c'est la possibilité pour l'homme d'inventer sa propre loi; la philosophie révolutionnaire prétend être la philosophie de l'homme en général... Mais la Vérité elle-même révolutionnaire qu'elle proclame, c'est «la Vérité concrète, voulue, créée, maintenue, conquise à travers les luttes sociales par les hommes qui travaillent à la libération de l'homme».

Par là se trouve assurément défini un climat philosophique bien différent de celui qu'a connu la philosophie avant Nietzsche. Car c'est, au fond, Nietzsche, bien plus que Kierkegaard, et bien que Sartre ne le cite guère, qui est à l'origine de son existentialisme.

Mais un problème essentiel se pose du même coup, et on doit se demander si la solution pré-



*Derniers modèles*  
de  
**MEUBLES EN ACIER**  
*pour Bureaux*  
Armoires - Classeurs  
Chaises - etc... etc...

★  
*Réalisation de meubles  
sur commande*



**Metalorg**

EXPOSITION : 11, Rue Emad el Dine  
USINE : 16, Rue Chaker el Guind  
GHAMRA (MAHMACHA)

R.C. 54140



conisée par l'auteur de *l'Être et le Néant* peut être retenue: ce problème est celui des valeurs, de la réalité des valeurs. Sartre pose, en principe, qu'elles ne peuvent être que choisies. Il se refuse à leur reconnaître une transcendance quelconque. Mais il s'engage du même coup dans d'inextricables difficultés; et, sans doute, est-ce surtout à partir de ce point qu'il entre en conflit non pas seulement avec ceux qu'on désigne sous le nom d'existentialistes chrétiens, mais avec tous ceux qui croient encore à la possibilité d'une philosophie de l'esprit: je pense à Louis Lavelle comme à René Le Senne, à V. Jankélévitch et à Aimé Forest, comme à moi-même, bien entendu. A mon sens, le problème fondamental est peut-être de savoir comment une certaine transcendance peut être reconnue aux valeurs sans que celles-ci soient pour autant converties en de simples objets de pensée localisés dans quelque firmament artificiel. C'est le mode de réalité irréductible qui est celui des valeurs — que le philosophe est aujourd'hui tenu d'élucider et de définir.

Mais, pour mon compte, je ne pense pas que cette élucidation puisse se faire sans la reconnaissance du mystère humain, qui ne peut d'ailleurs être qu'humano-divin. Le terme de mystère est, d'ailleurs, pris ici dans une conception tout à fait irréductible aux données d'un agnosticisme quelconque; car le propre de ce mystère est d'être *éclairant*, sans pouvoir jamais être tout à fait éclairé. Mais de ce point de vue la question posée par André Malraux change de face. Une réalité intérieure intervient, en effet, à la

quelle une pensée comme celle de Sartre ne peut faire aucune place; et cette réalité n'est autre que l'Espérance. Elle ne peut être que bannie à jamais d'un monde où chaque liberté est captive d'elle-même et en méfiance envers les autres libertés qui risquent de la réduire, de la convertir en chose; elle implique un *nous* concret qui ne peut être que celui de l'amour. Mais l'amour et les valeurs ne peuvent être sauvés qu'ensemble; une philosophie qui nie la réalité des valeurs ne peut voir dans l'amour qu'une prétention qui bute sur du néant.

C'est bien là, autour des valeurs et de l'amour, et par conséquent de la notion même d'un Dieu sujet, d'un Dieu incarné, auquel l'homme est existentiellement référé — qu'est engagé le débat fondamental et non point dans l'enceinte étouffante où existentialistes et marxistes s'affrontent, quitte à conclure demain quelque compromis plus ou moins bâtarde. On pourra toujours se demander si Sartre, en luttant contre un matérialisme naïf et philosophiquement intenable, ne tend pas à l'instauration d'un matérialisme adulte, qui non seulement consacre, mais exalte la totale dérégulation de l'être humain, jeté, par suite de quelque naufrage métaphysique impensable, dans un monde auquel il n'appartient pas et que sa vocation finale est, peut-être, de nier après l'avoir exploité à fond — mais sans que cette négation prélude, je ne dis pas même à l'affirmation, mais à l'invocation, serait-ce d'un Dieu inconnu, seul garant concevable de notre incompréhensible dignité.

GABRIEL MARCEL.

*Employez* **DAG**

**LA PATE PLASTIQUE**

**“NEC PLUS ULTRA”.**

Scientifiquement conçue pour multiples usages.

**Colle tout ~ Répare tout**

**Vernit tout ~ Soude tout.**

Le Cuir, le Bois, le Marbre, la Faïence, le Papier, le Carton,  
la Poterie, l'Ivoire, le Nacre, le Celluloïd, les Films, les Dentiers,  
les Montures de Lunettes, les Semelles, les Courroies  
et 1001 objets.

En vente en TUBE ou en FLACON.

**Résiste à l'Eau, à la Chaleur, aux Acides.**

## La Vie Artistique

# PIERRE BONNARD

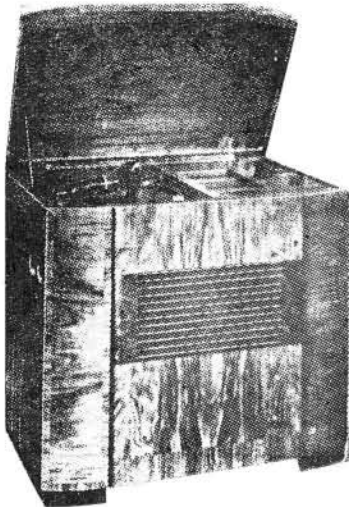
par **Raymond Cogniat**

Le Salon d'Automne rend cette année hommage à Pierre Bonnard. Pierre Bonnard est, sans contredit, un des sommets de la peinture française contemporaine. L'admiration qui entoure son œuvre est à peu près unanime et vient aussi bien des artistes que du public. Il est, avec Matisse et Picasso, en tête de l'art d'aujourd'hui; cependant, alors que les deux derniers comptent de nombreux imitateurs, alors que leur influence se décele sans peine dans toute la jeune peinture, il semble que l'art de Bonnard, s'il provoque les mêmes enthousiasmes, n'évoque pas d'analogues échos et continue de se développer dans sa solitude sereine sans susciter des adeptes. Il y a là un phénomène qui peut paraître surprenant et qui mérite qu'on en cherche les raisons; sans doute, est-ce parce que l'œuvre de Bonnard reflète un monde heureux qui n'est plus conforme aux temps troublés que nous vivons; sans doute aussi, est-ce parce que cette œuvre s'est élaborée en dehors

des doctrines, parce qu'elle n'est pas construite sur des théories, mais sur une façon de sentir et une façon de regarder, et que l'une et l'autre sont intransmissibles puisqu'elles existent seulement en fonction de la sensibilité de l'auteur.

Certes, les créations de Bonnard peuvent se prêter à des raisonnements et justifier de subtils commentaires, mais ceux-ci doivent prendre l'œuvre pour point de départ tandis que dans beaucoup d'autres cas c'est, au contraire, sur des théories que sont composées les œuvres. Ainsi un tableau de Bonnard semble-t-il toujours né spontanément. Pourtant, à y regarder de plus près, une telle réussite, une aussi parfaite harmonie sont certainement très volontaires, incontestablement préméditées dans la pensée et la vision intérieure avant d'être accomplies.

Là réside justement le miracle, dans le fait de rester maître de soi et de sa technique au point de conserver à chaque peinture la fraîcheur de



*Voici le premier phono-radio qui vient d'arriver en Egypte. C'est un dix-lampes comportant les tous derniers perfectionnements électroniques et le pick-up, changeur automatique de grands ou petits disques, est muni d'une aiguille permanente. Il est fabriqué par la*

**Radio Gramophone  
Development Co. Ltd.**

AGENTS POUR L'EGYPTE

**ELECTRONICS**  
& ENGINEERING TRADING COMPANY

LE CAIRE : 43, rue Malika Farida, entrée par Haret Zogheb No. 5  
au 2ème étage — Téléphone 54389

l'inspiration initiale, l'émotion directe, presque naïve, des découvertes imprévues. Car chaque toile de Bonnard est un nouvel accord parfait, une œuvre composée d'éléments et de sentiments en apparence inconciliables: timidité, modestie y font bon ménage avec les certitudes et les affirmations d'intransigeance; l'originalité des accords, de la disposition des objets ou des plans dans l'espace, l'audace extrême, ne contredisent pas le goût de



«Le nu à la glace» de Pierre Bonnard.

ne provoquer aucun scandale. Ainsi le moindre sujet s'enrichit de splendeurs inattendues: un linge blanc, une baignoire, s'irradient de reflets nacrés et se trouvent recomposés, recréés dans une matière somptueuse et raffinée. Malgré toute cette dépense d'élégance, cet éclat d'une matière rare, l'ensemble conserve une extrême simplicité avec ses résonances sourdes comme une silencieuse mélodie.

Nul autre peintre ne donne aussi vivement une impression musicale, car nul autre ne s'adresse plus complètement que lui aux sens, sur le plan le plus épuré.

Un art, en apparence aussi simple, se tient inévitablement en dehors des batailles esthétiques qui agitent le monde artistique depuis bientôt un siècle. La science dont il témoigne, ne lui est qu'un moyen de s'exprimer plus complètement et non un prétexte à virtuosités gratuites. Le caractère de Bonnard lui-même ne se prête pas aux discussions théoriques. Pierre Loeb, dans un livre qu'il vient de publier, sous le titre «Voyages à travers la peinture», conte une anecdote qui explique bien le personnage. Il montrait au peintre un de ses tableaux qu'il venait d'acquérir:

*Le Savon de la Jeunesse*

**LAURIOL**  
LE SAVON DE LA JEUNESSE

*Recommandé pour l'hygiène de la peau*

**LAURIOL**  
LE SAVON DE LA JEUNESSE

*Cook,*  
*pour tous vos voyages*

Information et billets pour tous vos voyages

par **Air**,

par **Mer**,

par **Chemin de Fer**.

Assurance et magasinage des bagages

Chèque touristique, monnaie étrangère, lettres de change.

**Thos. COOK & Son Ltd**

LE CAIRE: 54, Rue Ibrahim Pacha.

ALEXANDRIE: 2, Rue Fouad Ier.

PORT-SAID: 11, Rue Sultan Hussein.

*Retenez vos places au plus tôt.*

*cinéma*  
**ODEON**

Rue Emad el Dine — Le CAIRE

Téléphone 48455

»O«

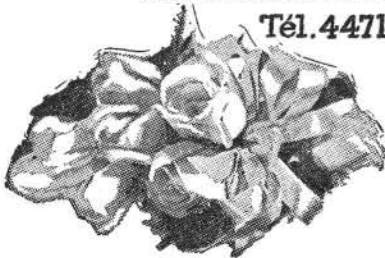
**Le Cinéma**  
**du**  
**film français**

*Le Printemps*  
*des Fleurs*

42,

Rue Soliman Pacha

Tél. 44714



*Des fleurs pour chacune*  
*des circonstances de*  
*votre vie*

« — Ne croyez-vous pas, Monsieur Bonnard, qu'il y a dans celui-ci quelque chose de déréglé, de déséquilibré?

— Oui, vous avez raison.

— C'est dans ce pied de table n'est-ce pas?

— Non, c'est dans cette rosace du tapis: je vais arranger cela tout de suite.

«Il ouvrit alors sa boîte de peinture, et nous le laissâmes travailler seul.

«Au bout d'une heure, un petit bruit sec vint briser le silence de la maison: la porte d'entrée s'était refermée, Bonnard était parti.

«Son ami, Georges Besson, à qui je racontais cette histoire, n'en fut pas surpris, et me dit:

— Il a fait mieux: un jour, au musée du Luxembourg, profitant de l'éloignement du gardien, il sortit prestement sa palette, retouche un de ses tableaux exposés et s'en alla sur la pointe des pieds».

L'essentiel du caractère de Bonnard (de ce qu'on en peut voir) est tout entier dans ces quelques lignes: sa discrétion, sa modestie, sa conscience devant l'œuvre qu'il veut parfaite.

Par la tranquille joie de vivre qui émane de cette peinture, par l'éclat vibrant des couleurs qui la caractérise, l'œuvre de Bonnard peut se rattacher à l'impressionnisme; mais si elle s'y rattache, elle ne l'imite pas; plutôt elle le prolonge dans notre temps que l'on a tendance à croire exclusivement préoccupé d'austère intellectualité. La présence de Bonnard est en contradiction avec cette dominante oppression des systèmes, contradiction étrangement suggestive, dont la puissance et la séduction ont d'autant plus de force convaincante qu'elles s'imposent avec une grande discrétion mais aussi avec une inéluctable et douce ténacité.

Pour être exceptionnel, l'art de Bonnard n'en paraît pas cependant démodé. Si les atmosphères, les magies qu'il fait naître, les tendres intimités qu'il représente, évoquent un temps déjà périmé, les moyens qu'il emploie et les œuvres qui en sont la conséquence, restent étonnamment jeunes et vivants, d'une jeunesse dont il semble bien que rien ne pourra la flétrir et qu'elle sera gardée à travers tous les temps; une fraîcheur et une actualité qu'on retrouve constamment dans les différentes époques de l'art français, dans ses plus prestigieuses incarnations et tout spécialement au XVIIIème siècle. On ne saurait certes comparer les thèmes de Bonnard à ceux de Watteau, on ne saurait non plus établir de comparaison trop directe entre leurs techniques, et, cependant, il y a entre eux un parallélisme de sensibilité et des analogies plus faciles à ressentir qu'à définir. Ainsi, même dans ses moments les plus originaux, les plus exceptionnels, l'art de Bonnard se rattache intimement à la plus pure tradition française qu'il prolonge en la renouvelant.

## Souverbie.

Le peintre Souverbie vient d'être élu membre de l'Institut. C'est dans la vie artistique française un événement auquel ni le public, ni les critiques, ni les artistes ne semblent avoir accordé l'importance qu'il a; sans doute, les uns et les autres n'en ont pas exactement compris tout le sens. C'est que cet artiste ne figure pas dans l'équipe de tête des grands peintres français mais ses qualités certaines en font, cependant, un de ceux qui méritent une place de choix dans l'art contemporain.

L'enseignement qu'il a reçu, les influences qu'il a subies, celles qu'il a choisies le placent à la croisée des chemins que suivirent les grands courants de la peinture moderne. Elève de l'École des Beaux-Arts, visiteur assidu du Musée du Louvre, admirateur des grands maîtres du passé, il a compris les règles qui régissent les nobles compositions d'autrefois. Admirateur de l'esthétique de Braque, de Picasso et des recherches cubistes, il sait aussi ce que les tentatives modernes ont d'important dans l'élaboration d'un nouveau monde plastique.

Soumis avec une égale sincérité à ces disciplines diverses et qu'on pourrait croire contradictoires, Souverbie cherchant à en faire la synthèse, a réussi à se créer un style qui peut aussi bien se réclamer des innovations les plus audacieuses

que des conceptions les plus rigoureusement traditionnelles. Ses compositions sont toutes marquées par cette double influence; elles ont la noblesse des antiques allégories, mais elles servent aussi bien par leur dessin et par la couleur, les simplifications les plus révolutionnaires. Elles ne refusent pas complètement la nature, mais ne cherchent pas à l'imiter. Tout chez lui est repensé, reconstruit pour servir sa volonté et son imagination plastique. Son art n'est donc pas spontané mais très volontaire; commandé par une technique pure, par une intelligence qui a compris l'art le plus avancé de son temps et qui, riche de ces nouvelles acquisitions, a voulu et su les incorporer dans une création pour qui le passé n'est pas chose morte.

Le choix des thèmes dans la plupart des peintures de Souverbie est aussi significatif que la façon dont il sont traités. Il ne se contente pas du compotier ou de la bouteille, de la mandoline ou du guéridon, formes élémentaires et pures, trop pures qui conduisent facilement à un monde trop réaliste ou trop abstrait. Il veut des formes et des présences humaines, mais, là aussi, il veut échapper aussi bien au réalisme qu'à l'abstraction. Ne considérer le corps humain que comme une simple forme c'est en réduire les sources d'émotion, c'est lui accorder une importance trop présente, trop actuelle, voire sensuelle, c'est tomber dans l'anecdote. Souverbie reste entre les deux sans renoncer à l'émotion et ses nus ont la no-



**TYPE CYBELE**  
en bois — 12 couleurs  
4 lampes — 3 ondes  
tous courants  
décoration métallique

**Radio BIKINI**  
★ GMR ★  
FACILITÉS DE PAIEMENT

18.

**Un cadeau vraiment apprécié!**

LE. POSTE AGRÉABLE

Agents exclusifs:

RADIO-EGYPTE

174, Rue Khédivé Ismail  
— (Bab El-Louk) Tél. 56017—  
Distributeurs pour Alexandrie :  
THE IMPORT & EXPORT Co.  
18, Rue Ancienne Bourse.  
Port-Saïd: Panos Andropoulos,  
1, Rue Farouk 1er.

R. C. 33864

blesse austère, sans froideur, des grandes compositions d'autrefois, au temps où l'académisme ne faisait pas encore ses ravages.

Son art conviendrait aux grandes décorations bien rythmées et génératrices de calme grâce aux attitudes sans violence des personnages, au dessin élégant et sûr sans provocations, aux rapports de tons subtils et discrets, souvent un peu sourds, entre les gris et les bruns.

Il est certain que dans la peinture moderne, et spécialement chez les cubistes, tout est traité avec la même curiosité, la même indifférence; un visage n'y a pas plus d'importance qu'un quelconque objet ménager ou qu'un fruit. Ce ne sont que volumes qui s'accordent et se répondent, mais il n'est tenu aucun compte de leur existence réelle et des sensations ou sentiments que leur reproduction peut évoquer. Or, pour Souverbie, un corps humain reste un corps humain, porteur de son message de beauté.

Les doubles tendances de ce peintre, son adhésion à certaine esthétique, sans qu'il se sente contraint d'en adopter intégralement la doctrine, ont fait qu'il ne fut jamais complètement inclus dans le cubisme et son évolution. Il est resté un peu en marge, accomplissant son œuvre, de façon individuelle, sans se soumettre et aussi sans rompre bruyamment, toujours conscient du but qu'il voulait atteindre pour son propre épanouissement.

Souvent de telles actions discrètes et individuelles sont plus efficaces, dans certains milieux que les bruyantes proclamations, que les professions de

foi explosives. Les timides et les hésitants se sentent rassurés par cet effort sérieux, par cet acharnement à poursuivre sans tintamarre une œuvre dont la valeur finit par s'imposer car elle s'intègre bien dans son temps et vieillit sans se démoder et sans perdre ses mérites. Au contraire, en vieillissant elle prend un caractère classique d'ordre et de mesure qu'on n'avait pas toujours décelé au début. Il y a quelques années lorsqu'on voulut rajeunir sensiblement l'enseignement à l'Ecole des Beaux-Arts et l'orienter vers des recherches et des connaissances plus conformes à celles du temps présent, la direction des Beaux-Arts fit appel à Souverbie comme professeur. Il était un des rares artistes capable de ce nouvel enseignement sans rompre systématiquement avec la tradition. Son entrée à l'Ecole, c'était déjà l'introduction du cubisme dans les milieux les plus officiels, un cubisme dépouillé de ses formes explosives mais non dépourvu d'auees.

L'entrée de Souverbie à l'Institut est une affirmation encore plus marquée de ce mouvement. C'est dans le milieu jusqu'alors le plus fermé et le plus conservateur, l'arrivée d'idées et d'œuvres naguère violemment réprouvées. Il y a déjà quelque temps que plusieurs membres de l'austère compagnie sentent cette nécessité d'un rajeunissement et y travaillent avec une prudente patience, espérant réussir graduellement à renouveler complètement l'antique institution. La présence d'hommes tels que Desvallières, Maurice De-

## **ATTENTION.**

Pour fêter joyeusement la Noël et la Saint-Sylvestre

**BUVEZ TOUS**

Les vins mousseux *Extra-Dry* et *Demi-Sec*.

A TITRE DE RÉCLAME

**La Bouteille P.T. 30.**

En vente

**AUX CAVES DU MIDI**

Rue Zaki No. 10, Le Caire.

Vins de France, d'Italie, d'Algérie, de Chypre, etc.

Vermouths, Liqueurs, Cognacs.

**PRIX IMBATTABLES.**

nis, puis plus tard Vuillard prenait la valeur d'une promesse qui laissait espérer un avenir moins hostile, moins fermé aux initiatives nouvelles. Des hommes tels que Van Hasselt et Montézin — qui hélas vient de mourir — s'employaient à ce rajouissement indispensable. L'entrée de Souverbie marque une nouvelle étape: elle n'aura de sens et de valeur que si elle est un point de départ vers de nouvelles libertés et non un maximum à ne pas dépasser.

RAYMOND COGNAT.

## Le nouveau théâtre français

par Charles Pichon

Le lendemain de l'autre guerre avait été marqué, en France, par un renouveau théâtral dont la manifestation la plus célèbre avait été le *Vieux-Colombier* de Jacques Copeau. Mais, Copeau n'était pas le seul. Louis Jouvet (un de ses pensionnaires, alors presque inconnu, dont les Parisiens avaient admiré la nargue insolente dans la *Coupe Enchantée* de la Fontaine) et, avec Jouvet, le ménage Pitoëff, Charles Dullin, Gaston Baty, apportaient aussi la formule juvénile et féconde d'un théâtre complet. Ces jeunes de 1920 mettaient en scène, dans un décor stylisé, riche en vélums, rideaux, proscéniums, escaliers et loggias, des pièces de tout pays et de toute époque, interprétées par des artistes qui devaient savoir aussi bien chanter et danser que «jouer», au sens traditionnel du mot, — bref, un théâtre à la Molière: retour aux sources.

Aujourd'hui, au lendemain d'une nouvelle guerre, nouvelle révolution. Les novateurs d'hier sont devenus des maîtres. Telle interprétation des *Précieuses ridicules* est dépassée par celle des *Femmes savantes*. Et voici de nouveaux jeunes, lesquels (jamais métaphore n'aura été plus à sa place), lesquels «secouent le décor», éperdument...

Mais contre qui, et plus encore contre quoi les jeunes réagissent-ils avec cette violence de leurs vingt-cinq ans?

\*\*\*

Ils réagissent contre la statique du théâtre actuel. Certes, ni Jouvet, ni Dullin, ni Baty, ne se sont le moins du monde sclérosés. Ces tempêtes, Jouvet, dans *L'Ecole des Femmes*, Dullin dans *La Vie est un songe* de Calderon, viennent de faire des créations qui frémissent d'un sang jeune et frais. Mais ils sont tenus par la loi d'airain des conditions économiques de 1946: avec la cherté de toutes choses, depuis l'heure syndicale du machiniste jusqu'à la toile peinte du décor et au tarif de l'hectowatt, ils ne peuvent monter que

*Vous maigrirez...*  
...nous le garantissons

SANS DROGUE,  
SANS DANGER...  
★

DE 250 A 500 Gr.  
PAR JOUR



INSTITUT  
D'AMAIGRISSEMENT  
48, Rue Kasrel Nil — Tél. 55491

Dernières nouveautés

Sacs d'hiver

Peau de Lézard  
Peau de Serpent  
Chamois  
Nylon

chez  
Aby's Store

35 Rue SOLIMAN PACHA (imm. Metro France) - Tél. 64000



S  
O  
P

AC 008

  
PARIS

- *Pique*  
**Coeur**
- *Carreau*  
**Trèfle**
- *Sans Atout*  
**Forcing**
- *Martingale*  
**Cocou**

LES PARFUMS  
de la Femme Elegante

Chez

## ISIDORE TIANO

8, Place Soliman Pacha  
LE CAIRE

vous trouverez :

### Papeterie :

cahiers, plumes,  
crayons, gommes,  
stylos, etc....

### Articles de dessin :

compas, boîtes d'aquarelles,  
crayons de couleurs,  
papiers spéciaux, etc....

**Réparation de stylos.**

des « succès », et les batailles qu'ils livrent doivent être gagnées d'avance.

Les Jeunes Compagnies, dont un concours s'est récemment déroulé à Paris, ont résolu de tenter autre chose. Avec des interprètes parfois novices, mais pleins de feu, avec des décors rudimentaires, avec des costumes simplifiés, voire en costumes modernes (comme nous l'avons vu pour le *Carthaginois* de Plaute); bref, avec le minimum de frais, elles montent des pièces parfois inconnues, de valeur inégale, mais caractéristiques. Elles se trompent souvent bien sûr, mais elles font du neuf. Oui, les vieux critiques froncent le sourcil parce qu'elles font craquer les cadres: mais la sève aussi, en mars, fait éclater l'écorce — et l'arbre reverdit.

Il y a, d'ailleurs, une autre raison, permanente, de se féliciter des novations qu'apportent les *Jeunes Compagnies*: c'est que le théâtre aujourd'hui consacré, l'ancien *Cartel des Quatre* (Jouvet, Dullin, Pitoëff, Baty) représente la formule d'une génération au zénith. Formule admirable, sans doute, puisque de pareils maîtres interprètent des maîtres d'un art surtout intellectuel ou mystique, comme Giraudoux et Claudel.

Les Jeunes Compagnies, au contraire, — bien de leur époque en cela, — recherchent plutôt le choc, voire la brutalité, parfois la sexualité. Elles sont beaucoup plus branchées sur Sartre, sur Garcia Lorca, peut-être sur Miller, que sur Claudel ou sur Giraudoux.

Elles offrent aussi un côté populaire, « farceur » (au sens de 1630: avec boniments, trombone et piston), et à l'occasion provincial, quelquefois même rustique. *Le Théâtre aux Champs*, joué par des paysans, effectuée des tournées dans la campagne normande. *Les Comédiens de Grenoble* font de même en Dauphiné et y ouvrent, bravement, une Ecole d'art dramatique. *La Compagnie Pierre Assy*, de même que celle de *l'Effort*, parcourent l'Allemagne et l'Autriche. *Les Quatres-vents* soufflent à Marseille. *La Nef*, après avoir joué Molière à Paris, en veston, présente le *Granit*, du Serbe *Jedvabe*, à Auxerre, et va donner toutes ses premières dans une ville de Province. *Le Théâtre du Temps*, grand prix du concours des Jeunes Compagnies, le *Myrmidon*, les troupes de *Grenier-Hussenot*, d'*Agnès-Capri* ne montrent pas moins d'audace.

Par là, d'ailleurs, ces jeunes rappellent le grand Gémier, le maître de Baty, qui, voici trente-cinq ans, donnait le départ sur les routes de France aux roulettes automobiles de son *Chariot de Thésis*, — de même que, par l'esprit d'équipe et par le goût du public des campagnes, fruste et frais, ils rejoignent le Copeau de 1920 à Paris, et celui des années suivantes, sur ses tréteaux bourguignons.

Et, de pareilles rencontres, les snobs seront les seuls à sourire. Les observateurs du Théâtre (et de la Société) savent que les révolutions, les révolutions fécondes, sont celles qui font, au besoin avec violence, retrouver la profondeur de sa race par-delà les traits de ses parents.

CHARLES PICHON.



Chronique du CinémaDeux livres fixent l'état présent  
du septième artpar **Jean Quéval**

Léon Moussinac est, avec Louis Delluc et Canudo, l'un des ancêtres et l'un des pionniers de la critique cinématographique en France. Georges Charensol, de peu d'années son cadet, est l'actuel président de l'Association Française de la Critique du Cinéma. Le livre du premier — *L'Âge ingrat du cinéma* — et celui du second — *Rennaissance du Cinéma Français* — sont d'excellents instruments de référence, et qui firent les perspectives, les proportions, et l'état présent du septième art. Il est bien de les lire, pour ainsi dire, ensemble, de rechercher dans l'un la réponse que l'autre n'apporte pas. C'est qu'ils sont complémentaires. Ils le sont chronologiquement. Ils le sont aussi en ce sens qu'ils expriment des points de vue différents.

Aujourd'hui, Georges Charensol continue le bon combat pour un cinéma plus exigeant, comme art et comme médium social; mais Léon Moussinac, devenu directeur de l'Ecole des Arts Décoratifs, n'est plus un critique en exercice. Leurs livres sont des œuvres de journalistes hautement spécialisés: ils sont conçus à partir d'une matière hebdomadaire et chaude encore, celle même qui fonde l'article à écrire; mais l'écrivain, dans l'un et dans l'autre cas, a su ressaisir son sujet dans son ensemble et dresser un panorama.

\*  
\* \*

Le panorama de Léon Moussinac, c'est celui de l'âge ingrat du cinéma. C'est, en somme, une ré-

**VINS FRANÇAIS**

aux meilleurs prix de gros, directement chez l'Agent.

**LES BORDEAUX:**

Monopole Royal Rouge .....	P.T.	396
Monopole Dry Blanc .....	»	460
Monopole Select Blanc.....	»	475

En caisses d'origine de 12 bouteilles, de la Maison A. Psychès à Bordeaux.

**LE VIN D'ALGERIE:**

Le fameux SPAHI, Rouge Sélectionné P.T. 216 les 12 bouteilles  
des Etablissements Parlier et Fermaud — Alger, Oran, Sète, Montpellier, Paris

Téléphonez vos ordres sans tarder au 47368 chez l'Agent pour l'Egypte:

**J. COHEN-CODART**

21, Rue Kasr el Nil, le Caire.

La "Revue des Conférences Françaises en Orient" a organisé une **Branche Librairie** destinée à réaliser la plus grande diffusion possible du livre français.

Le nom de cette nouvelle organisation est

# “FRANCE-LIVRES”

Nos Abonnés et amis bénéficieront immédiatement des avantages suivants:

⑥ **Le livre au prix original d'édition ;**

Le franc à 3 m/ms

⑥ **Exécution rapide des commandes ;**

⑥ **Des catalogues complets sont à leur disposition dans nos bureaux ;**

⑥ **Nos correspondants à Paris se chargent d'effectuer les recherches pour les ouvrages épuisés ou rares.**

***Livres Classiques — Livres Scolaires — Romans —  
Ouvrages Scientifiques — Livres pour Cadeaux —  
Ouvrages de Luxe et pour Bibliophiles — Arts, etc...***

“FRANCE-LIVRES”, 14, Rue Saray el-Ezbékiah, Le Caire — Tél. 49414.

flexion sur vingt années cruciales d'un art qu'il a servi avec amour comme il l'a servi avec discernement — le discernement de celui qui juge le cinéma par rapport au cinéma, mais qui, romancier, poète, critique d'art, le juge aussi avec la culture de l'honnête homme. Comment conclut-il? «Le cinéma, écrit-il, va aborder le temps de sa jeunesse, et de la jeunesse. C'est là une coïncidence historique admirable, au sens plein de l'histoire. Il lui faut l'audace, la volonté, le travail, l'enthousiasme, l'aisance des gestes et de la voix, l'aisance de la force. Cela n'ira pas sans souffrances, ni sans bonheur. Sans grandeur non plus. Le cinéma exprimera le combat de l'homme et le combat des peuples pour se rendre maîtres d'eux-mêmes et de la nature». Et, de façon plus concise: «le cinéma, dans sa forme accomplie, dira l'unité humaine».

Encore faudra-t-il sortir de «l'âge ingrat». Que le cinéma soit déjà, dans quelque mesure, comme l'esperanto des nations, nul n'en doute plus. Mais, naturellement, la controverse est ouverte dans le moment même que Léon Moussinac, qui a passé plusieurs années de sa vie en U.R.S.S. et consacre un quart de son livre au cinéma soviétique, voit dans l'investissement capitaliste le mal fondamental dont souffre le septième art. Quelque parti qu'on prenne sur ce point, le livre existe, documenté, écrit, charpenté, solide, qui a sa place, par sa sûre érudition, dans toutes les bibliothèques spécialisées.

\*  
\* \*  
\*

La démarche du livre de Georges Charenso est toute différente. Toute dialectique en est absente. Il est essentiellement esthétique et technique, descriptif et critique. Après avoir dressé un bilan cursif des problèmes qui sollicitent le professionnel — les rapports de l'art et de l'industrie, la question de la censure, l'importance accrue du documentaire, etc. — l'auteur aborde son sujet au point historique, sensiblement, où l'a laissé Léon Moussinac. Il fait ainsi sa juste place au cinéma anglais, vraiment né de la dernière guerre, et surtout à la renaissance du cinéma français, qui lui a fourni son titre. C'est un bilan critique honnête et intelligent, qui ne sera naturellement approuvé dans son intégralité par aucun confrère de Georges Charenso (comment un critique ferait-il jamais l'unanimité sur les jugements qu'il prononce par rapport à une pareille masse d'œuvres?), mais qu'on peut, je crois, s'accorder à trouver fort juste dans les grandes lignes. L'auteur annonce un second livre. Son dessein, semble-t-il, est de dresser annuellement le bilan du cinéma mondial, tel du moins qu'on aura pu le juger de Paris. C'est une entreprise fort utile. Son absence, depuis trente années, et naturellement l'absence de cinémathèques bien pourvues, a retardé l'entrée du cinéma parmi les arts susceptibles d'être une matière d'enseignement systématique. Georges Charenso est l'un des tout premiers qui aient perçu cette lacune puisqu'il

Chez TEL  
59074



A.  
**BUCCELLATI**


(MAISON FONDÉE EN 1880).

**Matériel pour Peinture  
à l'huile et pour aquarelle.  
Matériel pour dessin,  
papiers spéciaux. etc.**

LE CAIRE,  
Midan Moustapha Kamel  
ALEXANDRIE, 2, Rue Fouad Ier



*Le nouveau produit anglais*



**OLEV**

**qui tue les mites**

**100 %**

La boîte P.T. 3 1/2

Exclusivité

**CHALONS**

## L'ÉCOLE AUBERT

14, RUE ADLY PACHA

Tél. 51661 — Le Caire

Cours du jour et du soir :

**COMPTABILITÉ (S.C.F.)**

en français, anglais et arabe,

**STÉNO-DACTYLO**

**PITMAN — GREGG — DUPLOYÉ**

**CAMBRIDGE (Jr.-Sr.)**

**LONDON MATRICULATION**

**BACCALAURÉAT FRANÇAIS.**

## Charcuterie Boucherie DU PASSAGE GREEN

19, Rue Fouad 1<sup>er</sup> — Le Caire

Tel.  
57278

**QUELQUES PRIX**

**Viande de porc**  
l'oke P.T. 30

**Saucisses**  
l'oke P.T. 28



est, à travers le monde, le tout premier auteur d'une esquisse d'une histoire du cinéma: *Panorama du cinéma*, livre publié dès 1929.

\*  
\* \* \*

Je pense, avec lui, que cinq au moins des films français récents méritent, à des titres divers, d'être considérés comme audacieux et importants: *Les Enfants du paradis*, *les Dames du bois de Boulogne*, *Espoir*, *La Bataille du rail* et *La Belle et la bête*. Je l'entends: parmi les films dont son livre fait état. Parmi les films plus récente encore et dont connaîtra sans doute son prochain livre, je retiendrai, pour ma part, *Farrebique* et *Epaves*, ainsi que la *Symphonie pastorale*, pour les mérites d'honnêteté dans la transposition et le jeu de Michèle Morgan. Mais il n'y a plus rien là, depuis Cannes, qui ne soit connu du monde entier.

JEAN QUEVAL.

## Revue des livres

par **Henri Gal**

Le roman de Mme. Michel Lauret nous entraîne dans de sombres histoires de famille, où le crime jouxte la passion. Elizabeth vit en province une vie sans agrément et sans plaisir; elle devient l'amie de Serge, mais se heurte à l'opposition conjuguée de la mère du jeune homme et de sa tante. Elizabeth tue sa tante, malade et peut-être perdue. Ce crime sera déviné par Serge. Il rompt. La jeune fille rencontre Georges et l'aime. Elle veut se racheter, mais tout est vain. L'honnête Georges ne peut admettre le crime d'Elizabeth, même connaissant son amour infini. Dès lors, elle expiera son crime dans la solitude du cœur et de l'esprit jusqu'à la mort.. Roman sombre, rappelant François Mauriac avec moins d'angoisse religieuse; tragédie de ceux pour lesquels le crime ne paie pas. «Les Forces de la nuit» (1) sont puissantes mais seront vaincues par la richesse et la pureté de l'humble lumière du jour.

M. Bertrand Duché a de l'esprit et on sent que son roman «de Printemps difficile», (1) écrit durant qu'il était prisonnier de guerre, fut un dérivatif. Il y a mis tout ce que son imagination souhaitait et retenait de la vie d'avant-guerre. C'est dans le cadre de cette avant-guerre qu'il situe la famille Debas, dont la fille aînée, vingt-trois ans, Armelle, est douée de beaucoup de séduction. Nous voyons vivre ces bourgeois peu aisés, et la jolie Armelle qui recherche l'amour. Après deux tentatives sans suite, elle réussit à conquérir l'homme de sa vie. Elle aura usé d'un peu de rouerie, mais elle est si sympathique et elle a de si bons

sentiments qu'on lui pardonnera sa petite intrigue. M. Bertrand Duché a visiblement pris plaisir à écrire son roman; nous avons pris à le lire un plaisir non moindre.

Il faudrait disposer de plus de place que nous ne pouvons pour rendre compte, d'une manière détaillée, de l'important ouvrage de M. Edouard Krakowski: «la Philosophie gardienne de la Cité» (2). Le sous-titre indique l'importance de cette étude qui s'étend de Plotin à Bergson. L'auteur nous apporte la preuve que la philosophie ne doit pas être «à côté» de l'action publique, mais doit y participer. Y a-t-il place de nos jours dans la direction de l'Etat pour des métaphysiciens? N'est-il pas pas prouvé qu'à la base de tous les régimes politiques il y a une philosophie? Et n'est-ce pas la philosophie, par sa nature même, qui conditionne la pérennité et la perfectibilité des institutions politiques? L'auteur réserve à la philosophie bergsonienne une large place. Ses goûts et ses préférences vont vers elle. De l'ensemble de ces pages, écrites avec élégance et d'une lecture attachante, se dégage la certitude que les valeurs spirituelles doivent prédominer sur les valeurs matérielles. Nous en sommes convaincus, mais il n'est pas mauvais qu'on nous le rappelle. A ce titre l'ouvrage de M. Krakowski vient à son heure.

M. Funck-Brentano nous offre une étude sur la «Féodalité et Chevalerie» (3), qui est très

intéressante. Nous connaissons des ouvrages graves et sévères sur ces sujets, mais celui de M. Funck-Brentano est écrit avec un enjouement, une vivacité et une compétence qui vous charment. Nous apprenons les origines du fief et de la féodalité jusqu'à sa disparition, de même l'origine de la chevalerie jusqu'à sa disparition. Des pages sur Vercingétorix précurseur des chevaliers et Du Guesclin, modèle des chevaliers, complètent ces études.

Oeuvre posthume de Maurice Donnay, voici «La reine Margot» (2), celle qui fut fille de roi, sœur de trois rois, femme de roi et qui, pratiquement ne régna pas. Maurice Donnay défend la mémoire de la belle reine, qui, si elle eut des faiblesses, eut aussi du caractère et fut plus la victime des événements que leur cause. Elle n'eut qu'un amant à la fois, souligne l'auteur, et «si elle fut une reine ratée, elle aurait pu être un grand roi» ajoute-t-il avec cette ironie et cette sympathie qui émouvront ses admirateurs.

M. Jules Bertaut nous donne la vie d'une autre reine, mais non royale, reine de la galanterie, «Madame Tallien». Cette vie fut un roman. Nous avons en d'autres circonstances, parlé de cette femme extraordinaire, ne fût-ce que par son destin, dans la Revue, en 1939. Née bourgeoise, mariée à un aristocrate, devenue la maîtresse puis l'épouse du conventionnel Tallien, maîtresse du financier Ouvrard,

*Avant d'acheter ou de vendre un immeuble  
ou un terrain, adressez-vous*

**à l'ANGLO-BELGIAN Co.  
OF EGYPT Ltd.**

**26 A, Rue Chérif Pacha  
LE CAIRE**

**qui vous trouvera ce que vous cherchez  
ou vous obtiendra le maximum**

dont elle eut plusieurs enfants, elle épouse sur le tard le prince de Chimay! Son fils, a son tour, épousera la fille naturelle de Napoléon Ier, d'où une descendance nombreuse... Avec un sujet aussi attachant M. Jules Bertaut ne pouvait qu'écrire une étude réussie. Regrettons la brièveté des pages consacrées à la fin de la vie de celle qui porta, avec crânerie, le surnom de Notre-Dame de Thermidor.

Dans «Visions Impériales» (4), M. Pierre Narvarre nous offre un synthèse complète de l'Empire colonial français. Agréablement illustré, cet ouvrage intéressera tous ceux qui veulent avoir des connaissances sur l'œuvre magnifique réalisée par les pionniers français dans les terres lointaines. On peut joindre au précédent ouvrage la remarquable «Histoire de la Colonisation Française» (4) de M. Henri Blet. Ce volume est consacré aux origines à 1815. Souhaitons qu'un second traité de la période s'étendant de 1815 à nos jours. Telle quelle, cette histoire est à conserver sur une étagère de bibliothèque, à portée de la main. Agrémentée de dessins, cartes et illustrations, elle doit faire partie du bagage de tout homme qui se pique de connaître l'histoire de la France.

Citons quelques études littéraires, dignes de toute notre attention: «Itinéraire spirituel d'Alain Fournier» (1), de M. Aimé Becker, qui nous expose que de son enfance à sa mort prématurée, l'auteur du «Grand Meaulnes» recherches toujours de pays sans nom, c'est-à-dire le royaume de l'absolu. Cela le ramène vers l'enfance, synonyme de pureté et logiquement ensuite vers la pureté parfaite, Dieu. Pratiquement, sinon officiellement, Alain Fournier était parvenu à ce retour à Dieu. Tous les événements de son unique roman il les avait vécus lui-même. Comme Alain Fournier, Péguy (1) est l'objet de nombreuses études. Celle de M. Jean Roussel s'attache à nous montrer l'évolution spirituelle de ce socialiste, de ce chrétien et de ce combattant. Péguy, si on l'étudie en profondeur, a par son œuvre, condamné d'une manière irréfutable notre monde moderne. Mais, devenu génie national, sa gloire a été soumise à des sollicitations politiques et chaque idéologie a tenté de se l'annexer. Contre cette escroquerie morale, le livre de M. Jean Roussel s'élève, et, à ce titre parmi d'autres, il mérite notre audience. Dostoïevski (1) ne cesse pas d'être d'actualité, M. Zander étudie chez l'illustre romancier le problème du bien. A la suite de ces pages fouillées et finement écrites, Dostoïevski nous apparaît comme un chrétien inquiet et douloureux.

M. Lucien Descaves, vaillant octogénaire, doyen des membres de l'Académie Goncourt, fait paraître ces mémoires qu'il intitule, fort spirituellement, «Mémoires d'un ours» (3). Depuis sa naissance en 1861 jusqu'à la guerre de 1940, après avoir vécu trois guerres franco-allemandes, après avoir été l'auteur des «Sous-offs», roman

qui lui valut des poursuites judiciaires, après avoir été romancier, auteur dramatique, critique dramatique et littéraire, M. Descaves, au soir d'une longue vie de labeur, demeure «l'ours» qu'il a jamais cessé d'être, un indépendant, un homme libre. Ce qui est assez rare aujourd'hui où le conformisme de la littérature et de la pensée cherche à s'imposer et à détruire les personnalités puissantes.

M.R. Hofmann fait paraître un livre qui nous manquait: «Un siècle d'Opéra russe» (1). C'est une étude des plus soutenues des origines de l'opéra en Russie jusqu'à l'avènement des grands compositeurs: Rimsky-Korsakof, Moussorgsky, Tchaïkovsky Glinka, Borodine... Ecrit par un musicographe doublé d'un historien, cet ouvrage est d'une lecture facile et attachante. Tous les mélomanes voudront posséder ce livre.

M. André Nolde, ancien conseiller militaire du gouvernement chinois, expose les origines du conflit et l'évolution des événements jusqu'à ces derniers mois. Il nous fait partager sa sympathie pour la millénaire civilisation chinoise et nous instruit avec clarté, sur un sujet particulièrement complexe, en des pages alertement écrites (5).

M. Pierre Schaeffer s'écrie: «Amérique nous l'ignorons» (6). Il a sans doute raison. Aussi nous invite-t-il à mieux connaître ce continent et à faire l'effort de le comprendre. Terre des hommes, pays organisé au-delà des utopies politiques, il devrait y avoir de la part des Français une possibilité de rentrer dans le Monde et d'y reprendre une place d'équilibre justifiée par l'esprit de clairvoyance, l'expérience et le désintéressement qui n'ont jamais cessé d'être leur apanage.

HENRI GAL.

(1) Editions Corrêa.

(2) Editions du Myrte.

(3) Editions de Paris.

(4) Editions ARTHAUD.

(5) «La CHINE de Tchank Ké Check» (Editions Corrêa).

(6) Editions du Seuil.

## AVIS A NOS ABONNÉS

Nous prions instamment ceux de nos abonnés qui n'ont pas encore payé leur abonnement pour l'année en cours de bien vouloir le faire, aussitôt que possible, par chèque ou par mandat postal.

L'Administrateur.

*Les plus belles  
Fourrures*

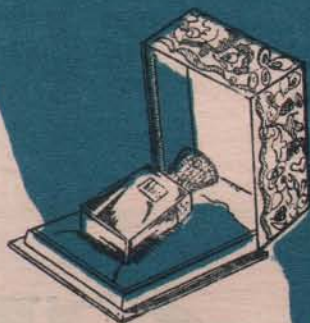


**CHEMILA** SAE

Aux Editions du Scarabée-Alexandrie

UN PARFUM DE LÉGENDE...

Muse



Coty